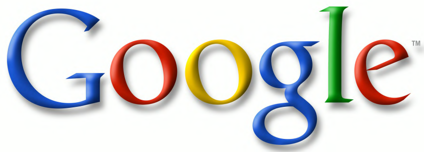


2 vols

J. P. BERENGER.
1737-1807

1st ed.

LES

AMANS RÉPUBLICAINS.

TOME PREMIER.

J.

LES
AMANS RÉPUBLICAINS,
OU
LETTRES
DE NICIAS
ET
CYNIRE.

Num propriæ telluris herum Natura neque illum,
Nec me, nec quemquam ſtatuit. Nos expulit ille,
Illum aut nequities, aut vafri inſcitia juris,
Poſtremò expellet certè vivacior heres. HOR. Sat. II. L. II.

TOME PREMIER.

J.

PARIS.

1782.



LES AMANS RÉPUBLICAINS.

PREMIERE LETTRE.

Nicias, à Cinyre.

CINYRE, ma chere Cinyre, pourquoi ne ſuis-je point heureux? Je vous vois, je vous entends tous les jours, & une inquiétude ſecrette me dévore. Je puis vous parler quand je veux, je le deſire toujours, & près de vous je n'ai qu'une voix tremblante; mon ame eſt dans mon cœur & le trouble l'agite; je ne puis vous répondre, je ne bégaye que des mots & ne ſaurais leur donner du ſens. Je vous quitte, & vous êtes toujours avec moi; votre voix reſonne encore à mes oreilles; mille idées s'élevent dans mon

eſprit, c'eſt vous qui les y faites naître; c'eſt à vous que je veux les rendre, j'en forme vingt-fois le projet; mais vos yeux ſe fixent ſur moi & j'ai tout oublié. Je ne puis m'exprimer, je ne puis me taire : il faut vous écrire, & qu'ai-je à vous apprendre? Ah! pourquoi n'avez-vous plus avec moi cette douce familiarité qui m'inſpirait une joie ſi vive & ſi pure, qui me rendait content! Vous, ou moi avons bien changé. Un voyage, une abſence de quelques mois a détruit mon bonheur. Je regrette les jeux innocens où nous nous livrions. Que d'heures charmantes ſe ſont écoulées avec vous & mon ami Agathon! Je l'aimais alors comme je vous aimais : je l'aime encore; mais ce n'eſt pas ainſi que je vous aime. Vous me donniez le nom d'ami; j'en étais flatté : à préſent il me paraît trop commun, il n'annonce pas le ſentiment qui m'entraîne vers vous. Agathon eſt mon ami; n'êtes-vous que mon amie? Avec lui mon cœur eſt tranquille, je puis penſer à vous, je puis parler de vous, & je ne lui parle que de vous: mais lorſque votre voix frape mon oreille, que je vous vois, que je ſuis avec vous, j'oublie les êtres les plus chers à mon cœur, mon pere, mon ami; j'ignore s'ils exiſtent, je ſais ſeulement que vous êtes près de moi; je ne puis m'en arracher. Je m'éloigne & je voudrois revenir; je vous

trouve dans tous les objets qui m'environnent : je vous entends dans le ſilence de la nuit ; votre image éloigne le ſommeil de mes paupieres, & lorſqu'enfin je m'y livre, des ſonges flatteurs me rappellent vos traits. Ces ſonges ſont le tableau de notre vie ; ils ſont pour moi plus doux que la vie même. Dans l'illuſion qu'ils me préſentent, je ſuis moins incertain, moins timide ; je ſens quelquefois votre main ſur la mienne ; je ſens votre cœur palpiter près du mien ; l'agitation du plaiſir me réveille. Que ne puis-je toujours rêver ! Ah Cinyre, dites-moi ce que je vous ſuis, & je ſaurai ce que je ſuis moi-même !



LETTRE II.

Cinyre à Nicias.

Vous me demandez ce que vous êtes pour moi; & c'eſt Nicias qui me le demande! Eſt-il néceſſaire de vous l'apprendre & pouvez-vous l'ignorer? Vous êtes le fils de l'ami de mon père, vous êtes mon ami: je dirai plus encore. Depuis que ma mere a ceſſé de vivre, vous êtes après mon pere l'être le plus intéreſſant à mon cœur; vous m'êtes plus cher que la meilleure de mes amies.

Ne regrettons point les jeux de l'enfance; ils nous convenaient alors, ils ne nous conviennent plus: il nous reſte à jouir de plaiſirs auſſi purs & non moins innocens; il nous reſte cette confiance qu'inſpire un cœur honnête, & qui eſt ſi douce pour les ames ſenſibles; qui double nos plaiſirs, qui affaiblit nos maux en nous les rendant communs, en nous les faiſant partager; qui nous conſole & nous fait trouver des charmes même au ſein de la douleur: il nous reſte tous les ſentimens de l'amitié la plus tendre: elle nous unit; nous ſommes nés pour elle. Elle rend heureux ceux qui la connaiſ-

ſent & ſont dignes de s'y livrer. Mais vous n'êtes pas heureux; vous le croyez du moins: il me ſemble cependant que je le ſuis. La peinture de vos ſentimens devrait m'affliger, puiſqu'ils troublent votre repos; je l'ai lue, j'ai été émue, & un ſentiment de joie s'eſt gliſſé dans mon cœur. Nicias! dans ces momens j'étais heureuſe, ou j'ignore ce que c'eſt que le bonheur. J'ai vu que vous m'aimiez; j'en avais douté quelquefois: je vous ai vu me quitter preſque ſans regret; vous paraiſſiez regretter les amuſemens que vous abandonniez plus que celle avec qui vous les preniez; & lorſque vous partites pour votre voyage de Phénicie, je vis couler vos larmes, mais ce ne fut qu'au moment du départ: vous en voyiez faire les apprêts, & je liſais dans vos yeux de l'impatience & preſque de la joie, vous me parliez du plaiſir que vous auriez à découvrir des plages inconnues, à connaître des nations célèbres, à voir des villes opulentes où l'induſtrie amene les richeſſes de l'univers, tandis que je m'affligeais de votre départ, & de ce que vous y paraiſſiez inſenſible. Votre retour me conſola; je vous revis, & vous me parûtes plus tendre. Faut-il vous dire encore ce que vous m'êtes? Ne le voyez-vous pas dans mes craintes paſſées, dans ma ſécurité préſente; dans la triſteſſe que j'ai reſſentie,

dans la joie que vous m'inſpirez : c'eſt trop vous en dire peut-être ; mais pourquoi voudrai-je vous cacher toute mon amitié pour vous ? Je ne dis rien que je ne ſente dans mon cœur, & les ſentimens qui l'agitent n'ont rien dont je doive rougir.



LETTRE III.

Nicias à Cinyre.

C'EN eſt aſſez ; vous m'aimez Cinyre, vous m'aimez, je ſuis content, je ſuis heureux ; vous m'avez rendu la vie. Ah! ſi vous aviez pu lire dans mon ame depuis le moment où je vous ai envoyé ma lettre juſqu'à celui où j'ai reçu celle que votre main a tracée, ſi vous euſſiez pu voir mon inquiétude, mon agitation, mes craintes, vous en auriez été touchée! A peine cette lettre eſt partie, que je me repens de l'avoir envoyée ; je veux rappeler celui qui la porte ; je cours, je le vois, je demeure immobile, je rentre, je m'aſſieds, je me leve, je me promene à grands pas, mon ſang bouillonne, mes penſées naiſſent, ſe ſuccedent, ſe heurtent, ſe détruiſent avec rapidité. J'aurais dû taire cela ; il fallait m'exprimer autrement ; j'ai trop dit ; je n'ai pas dit aſſez ; il y avoit trop de feu dans mes expreſſions, elles pouvaient vous déplaire : il n'y en avait pas aſſez pour vous émouvoir ; j'avais mal peint l'état de mon cœur ; il ne fallait pas écrire, il fallait aller vers vous, j'aurais mis toute mon ame dans mes diſcours ; vous auriez vu mes

peines , mon desir de vous plaire, ma crainte de vous offenser. Et pourquoi vous envoyer cette lettre ? N'étais-je pas heureux ? Je vous voyais , je vous entendais ; vous vous intéressiez à mes peines, à mes plaisirs, à mes projets ; que voulais-je de plus ? Insensé , qu'ai-je fait ? J'ai détruit tout le charme de ma vie ; le desir d'être plus heureux a détruit le bonheur dont je jouissais. Peut-être en ce moment elle reçoit ma lettre , elle la lit , elle s'en offense , elle s'en indigne , elle me hait ! Et pourquoi me haïr ? Ai-je pu l'offenser ? Sais-je ce que je desire, ce que je veux, ce que je cherche, ce que je dis ? Serais-je coupable parce que je l'aime & que cette passion m'égare ?

C'est ainsi que j'errais au milieu des craintes & de l'incertitude. Je desirais le retour du messager, je l'attendais avec impatience & je le redoutais : le bruit le plus léger semblait me l'annoncer & me faisait tressaillir : il devait m'apporter ou la vie ou la mort. Il arrive enfin ; mes genoux chancelent ; je respire à peine ; ma main tremblante reçoit votre réponse, je l'ouvre, je la lis, je la dévore , je la presse contre mon cœur , je veux m'aller jeter à vos pieds ; je m'élance hors de la chambre ; j'y rentre un moment après ; je n'ai pas assez parcouru cette lettre chérie, je la lis, je la relis encore ; j'en

pese toutes les expreſſions; je veux que rien ne m'en échappe, & dans les tranſports de la joie qui me pénètre, je m'écrie; Cinyre, tu m'aimes, mes vœux ſont remplis: je t'aime, je t'aimerai toujours; mon cœur, mon ſang, ma vie eſt à toi: tout ce que j'ai, tout ce que je ſuis, mon ame, tout mon être t'appartient: deſire, commande, je volerai où tu m'appelleras; mes jours te ſont conſacrés; ils ſeront employés à te plaire, à t'aimer, à faire ton bonheur, & jamais je n'en n'aurais pu faire un plus digne uſage.

Pourquoi le diſſimulerais-je? Et le diſſimuler, ne ſerait-ce point vous tromper? je dois vous dire ce que je penſe, ce que je ſens, duſſai-je en être moins heureux, duſſiez-vous m'en aimer moins. Ce qui m'anime & m'entraîne vers vous n'eſt pas l'amitié; c'eſt une paſſion plus vive, plus impétueuſe, plus ardente; c'eſt l'amour. Longtems je l'ai ſoupçonné; je le crois enfin; je ne puis & ne dois plus vous le cacher. J'ai été votre ami, je le ſuis encore; mais je ſuis auſſi votre amant & le ſerai toujours. Si vous m'aimez encore ſous ce titre, il m'honore & m'éleve, il fait le bonheur de ma vie; je ne le perdrai qu'à la mort.

Vos reproches ſont juſtes: vous m'avez aimé plus que je ne vous aimais & j'en rougis; mais

vous êtes bien vengée. J'ai pu vous quitter avec une eſpèce d'indifférence ; je ſuis revenu tel que j'aurais dû toujours être, tel que je ſuis, ne voyant que vous dans toute la nature, ne reſpirant que pour vous. En rentrant dans le port d'où j'étais parti, mon émotion ne me permit pas de voir les objets qui m'environnaient; j'échappais à la foule de ceux qui venaient nous recevoir ſur le rivage ; mes regards inquiets ne ſe fixaient que ſur votre maiſon ; je frémiſſais en penſant que peut-être vous m'aviez oublié. Je vous vis ; vos yeux, votre voix diſſipèrent mes craintes ; vous étendites vos bras vers moi & je m'y précipitai. Que les larmes de la joie ſont douces ! Quels maux, quelles peines cruelles, ne ferait pas oublier le moment où l'on ſe revoit après une longue abſence ! Que les jours qui ſe ſont écoulés depuis cet inſtant ſont différens de ceux que je paſſai près de vous avant mon voyage ! Il faut que je vous apprenne ce qui produiſit cette révolution en moi, y développa des ſentimens que je n'avais juſqu'alors que faiblement éprouvé.

J'étais avec mon père ſur le rivage de la mer qui baigne les murs de Tyr ; il me tint ce diſcours. „ Mon fils, tu es dans un âge où il n'eſt plus permis d'être inutile, où l'oiſiveté eſt dangereuſe pour toi, & criminelle envers la ſociété :

elle te donne des plaiſirs, des commodités, des ſecours ; tu dois employer pour elle tes talens, tes forces & ta vie même. En ne faiſant rien pour la ſociété, tu ceſſerais de mériter de vivre dans ſon ſein. Mon fils, il faut choiſir un état ; le commerce en eſt un ; il eſt honorable & utile ; je ne t'ordonnerai pas de le choiſir ; mais je te dirai, *Je le deſire.* Conſidère-le dans ſes effets. Il unit mille nations différentes par les nœuds les plus puiſſans, par ceux de l'intérêt. Celui qui l'exerce, ſemble dans ſon comptoir, tenir un fil qui répond dans toutes les parties de la terre & juſqu'à ſes extrêmités ; il y met en mouvement l'induſtrie des hommes & des animaux ; il attire ſous ſa main toutes les productions de la nature ; toutes celles de l'art, & il les reverſe autour de lui : il épie les beſoins des peuples, il accourt pour les ſatisfaire : ſes ſecours ne ſont pas déſintéreſſés ; mais ils ſont toujours néceſſaires, ou toujours utiles ; il va chercher le ſuperflu des biens qui naiſſent dans certains climats pour les répandre dans ceux auxquels la nature les a refuſés : il fouille dans les entrailles de la terre & dans le ſein des mers, pour en arracher de nouvelles richeſſes & de nouvelles facilités ; il ſemble s'être ſoumis les élémens ; il fait prendre aux métaux mille formes différentes ; il les

modifie & les mélange à ſon gré ; il en crée de nouveaux ; il fait ſervir aux ornemens des rois les dépouilles des plus vils inſectes ; ſemblable au feu que Promethée déroba au ciel, il anime tout l'univers. La mer était une barriere inſurmontable qui ſéparait diverſes régions : le commerce fit tomber des montagnes le haut ſapin & le dur chêne ; il les transforma en vaiſſeaux ; la mer alors rapprocha, unit enquelque manière, les contrées qu'elle ſéparait. Si la ſociété lui a donné l'exiſtence, il l'a perfectionnée à ſon tour : en impoſant à l'homme l'utile joug d'une dépendance mutuelle, il lui a inſpiré ces doux ſentimens qui ſont ſon bonheur, la bienveillance, l'humanité, l'amitié ; il a développé ſes talens, excité ſon induſtrie ; il lui a inſpiré des vertus. Il a créé l'art & lui a fait enfanter des prodiges ; il a aidé la nature à ſurpaſſer le rival qu'il lui avait donné. La guerre change les hommes en des animaux ſanguinaires & cruels ; le commerce eſt ami de la paix ; il en raffermit & en étend l'empire ; il a pour baſe la confiance, & rend néceſſaire la bonne foi ; il adoucit les mœurs ; il les conſerve par l'activité qu'il fait naître, par le travail qu'il impoſe, par l'économie dont il donne le goût. Tourne les yeux ſur Tyr : vois cette ville opulente & ſuperbe. Son port ſemble raſ-

ſembler dans ſon enceinte toutes les nations connues; leurs richeſſes viennent circuler dans ſon ſein; le commerce ſeul fait ſa puiſſance & ſa proſpérité; elle en eſt l'école : c'eſt-là que tu pourras acquérir les connaiſſances qu'il exige, & qu'on t'en développera tous les reſſorts. J'y ai un ami : c'eſt un homme ſage, modéré; il a des correſpondans juſqu'aux colonnes d'Hercule; il envoie des vaiſſeaux juſqu'à l'Isle de Thule; il ſera ton guide, ton ami, ton maître; il te fera ce qu'il eſt. Tu reviendras alors dans ta patrie; tu viendras la ſervir par tes talens, & l'enrichir par tes ſoins. Syracuſe te devra peut-être l'accroiſſement de ſa proſpérité, elle te fera partager ſa gloire; & devenu un homme utile à la ſociété, tu ſeras un Citoyen honoré. Tu ſais à préſent quels ſont mes deſirs & mes deſſeins ſur toi; tu connais mon cœur; médite ſur ce qu'un père te propoſe : conſulte tes goûts, tes ſentimens : demain je recevrai ta réponſe ". Il ſe tut; j'étais agité pendant ſon diſcours; je fus accablé quand il eut ceſſé de parler : la triſteſſe ſe marquait ſur mon viſage, elle preſſait mon cœur; mais ce n'était encore qu'un ſentiment obſcur. La nuit vint, le repos ne vint point avec elle. Quoi! diſais-je, je demeurerai ici & mon pere m'abandonnera; je le verrai s'éloigner, je verrai le

vaiſſeau qui le portera fendre le ſein de l'onde & diſparaître à mes yeux, peut-être je ne le reverrai plus! Et Cinyre, combien de tems s'écoulera juſqu'au jour où je pourrai la revoir! Elle ne penſera plus à moi; elle ceſſera de m'aimer; le tems me fera oublier d'elle! Je l'ai vue pleurer ſur mon départ; peut-être elle eſt déja conſolée; un nouvel ami m'a effacé de ſon cœur, & je demeurerai ici parmi des hommes qui me ſont inconnus! J'embraſſerai un état pour lequel je n'ai peut-être aucun des talens qu'il exige! Et quand j'aurai paſſé inutilement quelques années longues & triſtes, je m'en retournerai dans ma patrie. j'y ſerai méconnu: peut-être Cinyre & mon pere ne ſeront plus. Cinyre ſerait dans la tombe! Ses yeux ſe ſeraient fermés pour jamais; elle n'aurait pas vu ſon ami près d'elle entendre ſes dernières paroles, & recueillir ſon dernier regard; ou ſi elle vit encore, je lui ſerai inconnu! Cinyre ſera étrangère pour moi; je la verrai, & je ne recevrai d'elle qu'un regard indifférent! Non, Tyr ne m'eſt rien & ne me ſera rien; je n'y reſterai pas, je n'abandonnerai point mon père; je ne ſerai point ſéparé de Cinyre, je la reverrai; elle m'aimera encore. Affermi dans ma réſolution, j'attendis le jour avec impatience, en cherchant des raiſons pour faire approuver mon refus. Dès le lever de l'au-

tore, j'allai auprès de mon père, & je lui dis; „ vous m'aimez, vous ne voudriez pas me rendre malheureux, & je le ſerais ſi vous me laiſſiez ici. Vous avez enviſagé le commerce en grand, & ſous ce point de vue, il aurait pu me plaire; mais vous n'avez pas vu les détails, & ce ſont ces détails que je redoute & que je hais; jamais je ne pourrai m'y livrer: ils donnent l'habitude de la léſine; ils aviliſſent l'ame, & nous font tout ſoumettre au calcul: il nous fait chercher à ſatisfaire l'avidité pour le gain juſque dans les ſentimens les plus doux: on ne ſait plus ſacrifier à la reconnaiſſance, à l'amitié, à l'amour. Je connais peu les hommes; mais dans ce que j'ai vu, dans ce que j'ai entendu, j'ai pu me convaincre, que s'il n'eſt point d'état qui exige plus de bonne foi que le commerce, il n'en eſt cependant point où il y ait plus de fripons. N'y a-t-il donc que ce moyen d'être utile à la ſociété? Vous l'avez été & vous n'êtes pas commerçant; vous avez ſervi vos concitoyens, & vous n'êtes pas riche: vous leur avez donné un exemple de mœurs ſévères unies à la bonté; vous leur avez fait aimer les vertus en les pratiquant, en les leur rendant utiles; vous les avez éclairé par vos lumières & guidé par la ſageſſe de vos conſeils; vous avez ſoutenu les loix de l'état contre

les caprices & l'ambition de ſes membres ; vous avez ſu maintenir les droits du peuple & vous en faire aimer ſans être ſon flatteur. De tels ſervices vaudraient-ils moins que les richeſſes acquiſes dans le commerce ? La fortune que vous voulez bien partager avec moi eſt bornée, mes deſirs le ſont auſſi : vous m'avez appris a être riche par la frugalité & la modération ; à chercher le pouvoir de faire le bien par une attention vigilante à faire valoir ſes poſſeſſions. Mon père, ne m'abandonnez pas, ne me fuyez pas ; permettez à votre fils de vous ſuivre & de ne vous quitter jamais : je remplirai mes devoirs envers ma patrie en vous imitant, & je ſerai heureux. „ Je le touchai, je le perſuadai ; il ne me parla plus, ni de Tyr, ni du commerce : je partis avec lui : notre courſe fut rapide & me parut trop lente encore : les vents nous furent favorables, & au gré de mes deſirs, ils ne ſouf-flaient jamais avec aſſez de force : les voiles n'étaient jamais aſſez tendues : le bruit de la proue qui ſillonnait le ſein de l'onde était ſeul flatteur à mon oreille ; il m'annonçait que je me rapprochais de vous. Le ſpectacle varié & ſouvent intéreſſant que la mer nous préſente, ne put fixer mon attention. Nous vîmes l'isle de Crête : j'avais deſiré la connaître ; elle ne fit que frapper mes yeux, & j'eus du plaiſir à la voir s'échapper à

nos

nos regards. Je ne vis ſur notre route que l'objet où nous tendions; tous mes vœux étaient de reconnaître les montagnes de Sicile; de découvrir les murs de Syracuſe, & je n'étais impatient de les découvrir que parce que Cinyre était dans leur enceinte.



LETTRE IV.

Cinyre à Nicias.

Vous m'avez éclairée : je ne me croyais que votre amie & je ſuis votre amante, je l'ai craint & je le crois. Je connais la véritable amitié, elle ne peut exiſter dans des ames ſans force ; les cœurs lâches & corrompus ne peuvent la connaître ; elle eſt la mère des vertus, elle a produit de grandes actions : l'idée que je m'en ſuis formée, & l'éloge que j'en ai entendu faire me flattaient : je croyois la reſſentir ; je me trompais, & autant que je l'ai pu, j'ai cherché à me tromper. Nicias, je ne devrais pas craindre, notre amour eſt honnête & pur : ce ſentiment ſerait-il moins grand, moins noble que celui de l'amitié ? Il eſt vil dans les ames baſſes ; mais dans mon cœur, mais dans le vôtre, il ne le ſera jamais.

Mon ami, venez me voir : il n'eſt pas néceſſaire de s'écrire, il eſt plus doux de ſe parler, de voir & d'entendre qu'on aime & qu'on eſt aimé : cependant, il eſt plus dangereux... je ne puis vous voir ſans une émotion involontaire ; le ſon de votre voix me trouble &

m'agite... oui, je sens qu'il pourrait devenir dangereux de se voir trop souvent; mais venez encore, je vous desire, & vous m'êtes nécessaire; vous ne me parlerez pas de vous, de nos sentimens; vous ne me parlerez que de choses indifférentes.... de choses indifférentes! Le pourrons-nous? En est-il entre nous, & ce que vous dites peut-il être jamais indifférent pour moi?

O mon ami! Je sens aujourd'hui combien je vous aime, & que ce sentiment éternel fera mon destin. En quelque lieu que vous soyez, fussiez-vous à Tyr, fussiez-vous aux extrémités du monde, je serai toujours votre amante, je le serai jusqu'au tombeau: je me le dis à moi-même, j'ose vous le dire, je le dirais à l'univers entier. Depuis que je vous aime, je me sens plus capable de vertu: l'amour élève mon ame, il m'inspire du courage; la voix sévère du devoir, celle de l'honneur ne m'effrayent pas, j'irai où elles m'appellent: oui, si votre bonheur l'exigeait, j'aurais la force de vous dire: éloignez-vous, fuyez-moi: sûre de régner dans votre cœur, je me consolerais de votre absence; je saurais faire des sacrifices, & celui de mon amour même, s'il m'était aussi aisé d'y renoncer qu'à la vie.

Nicias, je viens de me livrer à de douces réflexions: l'avenir ne m'a présenté que des

tableaux rians, qu'une perſpective heureuſe!
Nous pouvons être unis; nous le ſerons. Dès l'enfance, nous avons pris la douce habitude de nous aimer, & nous avons pu nous connaître; nous ne pourrions nous tromper quand nous ſerions aſſez vils pour le vouloir, & en avoir beſoin: nous nous eſtimons aſſez pour n'avoir jamais à le craindre. Nos pères ſont unis, & leurs fortunes ſont égales; leurs mœurs ſévères, leur intégrité eſt connue, & tous deux ſont des hommes ſages & juſtes; tous deux ſont revérés de leurs concitoyens: quelles raiſons pourraient les forcer à s'oppoſer à nos vœux? Au contraire, tout ſemble les engager à les remplir; peut-être que dans le fond de leur ame ils les ont dévancés. Quand nous étions enſemble, & que nous nous tenions par la main, j'ai cru appercevoir qu'ils le voyaient avec complaiſance; & lorſque dans nos diſcours, dans nos jeux nous laiſſions échapper des traits de l'innocente amitié qui nous uniſſait, leurs regards ſemblaient s'animer, leur viſage s'embelliſſait par ce doux ſourire qui annonce la joie d'un cœur paternel: ils paraiſſaient ſe dire: mon ami, l'amitié ne ſera pas long-tems le ſeul lien de nos cœurs. Je le voyais alors; aujourd'hui j'ai tiré la conſéquence. Qu'avons-nous donc à craindre en nous livrant à un penchant honnête qui ſera notre

bonheur & celui des auteurs de nos jours? Venez, mon ami, les lettres peuvent être notre consolation durant l'absence; mais il est bien froid de s'écrire quand on peut se voir.

LETTRE V.

Nicias à Cinyre.

Huit jours se sont écoulés avec la rapidité de l'éclair: il ne m'en reste que le doux souvenir. Je vous voyais tous les jours, & chaque jour je vous aimais davantage; aujourd'hui, demain je ne vous verrai pas & j'en suis abbatu: le tems semble presser mon cœur d'un poids accablant; l'image du passé peut seul me le rendre léger. Je me rappelle ces entretiens où régnait la confiance, où nos ames s'épanchaient sans crainte, où elles répandaient le feu qui les anime, & s'élançaient pour s'unir. Je me retrace ces momens heureux, ces momens, Cinyre, où ta main était dans la mienne, mes lèvres tremblantes ne pouvaient s'en détacher; je la pressais contre mon sein palpitant; je voyais dans tes yeux rayonnans de joie que tu partageais mes transports: tu ne pouvais te mouvoir sans exprimer un sentiment, & ce sentiment était

toujours tendre, & parlait toujours à mon cœur. Douces agitations de l'ame, charme inexprimable de l'amour, celui qui vous connaît, qui ſait vous ſentir & peut s'y livrer, fait deſcendre le Ciel ſur la terre; & ſi les Dieux ne ſentent plus vivement que lui, ſans doute ils ſont moins heureux.

Obligé de ſuſpendre ici ma lettre, je la reprends; mais, ô mon amie, comment pourrai-je contenir ma joie pour t'en dire la cauſe! Je me plaignais, — à préſent je ſuis heureux: tu ſeras à moi, nos deſtins ſeront unis, deux jours doivent s'écouler encore avant que je te voye: il faut t'écrire ce qui flatte & fonde mes eſpérances. J'employerai ton abſence à t'écrire tout; c'eſt une diſtraction douce, mais ſouvent trop faible. Je ſuſpendrai ſouvent mon récit, pour ne pas m'en écarter, car le ſentiment préſent m'entraîne, & j'oublie ce que je dois dire pour me livrer à ce que je ſens.

Je devais parler à mon pere & je craignais ſa déciſion: je ne voulais pas lui demander ſes ſentimens, & je cherchais à les connaître: je me ſuis reproché cette défiance pour un ſi bon pere; mais je le connais inébranlable dans ce qu'il a décidé, & je ſentais qu'il m'était impoſſible de me ſoumettre à ſes volontés ſi elles euſſent été contraires à mes vœux. Je voyais

que d'un mot il pouvait me rendre la vie odieuſe, & faire un fils ingrat, d'un homme dont le cœur, j'oſe le dire, ne s'eſt encore ouvert qu'à des ſentimens honnêtes. Je m'étais levé avec l'aurore : peu de tems après je vis ſortir mon pere ; je le ſuivis & l'atteignis : il allait au port de Trogile. Aucun vent n'agitait la ſurface de la terre : elle ſemblait admirer en ſilence le ſoleil qui venait de s'élancer ſur l'horiſon : il ſe peignait encore dans la mer par une colonne immenſe d'une lumiere vive & dorée, que le reflet des ondes paiſibles rendait encore plus éclatante : il était environné de nuées qu'il teignait de la couleur de l'or fondu. Une épaiſſe maſſe de nuages d'un rouge ſombre, ſe repoſait ſur le mont Ætna, & répandait ſur cette partie de la Sicile une obſcurité colorée : une large bande de pourpre s'étendait vers l'Afrique & la faiſait paraître ſanglante. O mon pere! m'écriai-je, que ce tableau eſt grand & magnifique, & nous ſommes ſeuls à l'admirer ! Le peuple qui court avec avidité à la voix d'un charlatan pour voir quelques vapeurs de ſouffre s'enflâmer dans l'air d'une chambre, dort, ou voit d'un œil indifférent & ſtupide le plus riche ſpectacle peut-être que la nature puiſſe offrir ; celui qui annonce avec le plus d'éclat la majeſté d'un Dieu. Mon ami,

dit mon pere, ce ſpectacle eſt magnifique en effet; il élève l'ame, il l'émeut & la pénétre de la puiſſance de l'Etre par qui tout fut ordonné dans l'univers; mais il n'eſt pas acheté, tous les jours le renouvellent, tous les hommes peuvent en jouir, & ce qui eſt commun perd ſon prix aux yeux de l'homme vulgaire. On ſemble meſurer l'attrait des plaiſirs à ce qu'ils coûtent : ceux qui ſont faciles, ceux que la nature donne avec libéralité, ceſſent d'être des plaiſirs. --- C'eſt ſans doute par une ſuite de cette manière de ſentir & de juger qu'il eſt ſi peu d'hommes heureux, & ſur-tout, ſi peu de gens qui croyent l'être. --- Je le penſe comme toi : les hommes ſe plaignent toujours de leur ſort, de la fortune, des Dieux; c'eſt ſouvent d'eux ſeuls qu'ils doivent ſe plaindre, & plus ſouvent encore des légiſlateurs. Nous naiſſons liés à la ſociété, & il en eſt peu de bien ordonnée : des abus introduits & maintenus par l'intérêt des tyrans, y ont uſurpé la force & la ſainteté des loix : ils en ont même le nom. On nous dit ſans ceſſe que nous devons avoir de la vénération pour les loix; mais ceux qui le diſent, en ſont les interprêtes. Comment pouvons-nous les enviſager comme ſaintes & vénérables, ſi le faible reſpire à peine ſous le poids dont elles l'accablent, ſi elles ſont injuſtes & autoriſent à

l'être, ſi elles ſont inſenſées? En voulant nous faire paraître reſpectable ce qui ne l'eſt pas, on nous perſuade enfin qu'il n'y a rien de reſpectable. Ces loix dictées par le puiſſant, ordonnent tout & n'inſpirent rien : de-là le combat perpétuel de la fourberie & de la vertu; delà vient que ces ordonnances ne ſont reſpectées qu'auſſi long-tems qu'on ne peut les mépriſer impunément, & qu'environnés par elles, nous n'avons en effet de loix que les paſſions que ces bizarres inſtitutions ont fait naître. Nous ſommes jetés dans la ſociété comme dans un vaſte abîme dont le fond eſt d'une argile mouvante : à peine pouvons-nous diſtinguer les objets, que nous fixons autour de nous des regards étonnés; nous croyons voir que les autres ſe meuvent ſur un terrain plus ſolide que celui où nous ſommes placés; nous nous efforçons d'y atteindre; ſouvent on eſt fatigué avant de s'être mû : on avance, & chaque pas eſt une erreur; on s'attache à ceux qui nous précédent pour qu'ils nous aident, nous les empêchons d'avancer & nous n'avançons pas : une partie ſe guinde ſur les épaules des autres; ceux-là tombent dans la fange, ceux-ci en ſortent & s'élevent ſur des cadavres expirans; les uns s'y ſoutiennent & ſe nourriſſent du ſang & des pleurs de ceux qu'ils foulent aux pieds;

les autres toujours chancelans, ne semblent s'être élevés que pour faire une chûte plus profonde : tous forment des plaintes amères ; tous fixent les yeux vers le ciel ; tous accusent les Dieux & tous ont tort ; l'abîme est l'ouvrage des hommes. Le sage seul reste à sa place ; il soutient, il aide ceux qui l'environnent & demeure en paix ; exempt des peines que les autres s'imposent, convaincu qu'il ne peut changer ce qui est, il est heureux, parce qu'il n'est pas tourmenté par le desir de l'être davantage. --- Mon pere, si le sage est tel que vous venez de le peindre, j'en connais deux ; vous & Timocrate : --- Tu me flattes mon ami ; mais ce sage que tu connais, l'est beaucoup puisqu'il est ignoré : au moins, je ne le connais pas. -- C'est un homme jeune encore : né à Syracuse, il ne l'a point choisie pour son séjour : il avait reçu de ses peres une maison & quelques champs dans le voisinage du Bourg de Trogile ; c'est là qu'il passe des jours tranquilles auprès d'une femme aimable & de deux enfans qui déjà commençent à lui faire entendre le doux nom de pere ; c'est là que tous ses vœux, tous ses plaisirs sont renfermés. Il semble ne se souvenir de sa patrie que lorsqu'il peut lui être utile : il y vole alors ; il sert le Citoyen qui reclame son secours, avec tout l'enthousiasme

d'une ame honnête, avec l'intelligence & la ſageſſe d'un homme éclairé : il ne recherche point la faveur du peuple qu'il faut acheter par des baſſeſſes, ni la protection des grands qu'il faut payer en s'aviliſſant pour leur plaire : ce que la vanité rend deſirable, ce que l'ambition peint comme le faîte du bonheur, eſt ſans attrait pour lui : il ne brigue point d'emplois ; il ſe contente de ſe rendre digne d'en être revêtu, & il n'en exerça jamais aucun. Le peuple n'eſt pas aſſez vertueux pour rechercher ceux qui ne le recherchent pas. Timocrate ſort de la ville comme d'une priſon, où le devoir ſeul peut le forcer à ſe rendre : il revient veiller ſur ſes champs ; l'amour, la nature l'y rappellent. Sa femme n'était pas riche ; elle était ſage & il l'a préférée : elle eſt belle ; mais elle eſt plus intéreſſante encore que belle. Ses regards inſpirent une douce ſenſibilité ; ils annoncent le calme de l'innocence ; ſa voix ſemble formée pour exprimer tout ce qu'ont de plus touchant la tendreſſe & la vertu ; elle ouvre les cœurs à l'une & à l'autre ; le libertin la reſpecte malgré lui, l'homme ſage s'enorgueillit d'en être diſtingué ; l'eſtime qu'il a pour elle, lui perſuade qu'il eſt eſtimable lui-même. Elle eſt la compagne, la confidente, l'amie de ſon époux. Ils ne ſe quittent jamais ſans être attendris ;

ils ne se revoyent qu'avec transport. J'accompagnais un jour Timocrate à sa maison : j'apperçus qu'il était distrait ; ses yeux cherchaient quelque chose; nous découvrimes sa maison & ses regards s'y fixèrent ; je remarquai sur son visage les nuances d'une inquiétude vive : il vit sa femme assise sous un grand arbre, un de ses fils sur ses genoux : alors une sérénité céleste brilla dans tous ses traits : sans s'appercevoir que j'étais avec lui, il doubla le pas pour aller vers elle. Son épouse ne le vit pas d'abord, car elle était occupée de son fils ; elle entendit le bruit de ses pas & leva les yeux ; son premier mouvement fut de poser son enfant pour aller à lui, son second fut de le prendre dans ses bras pour le présenter à son pere. Avec quels transports il pressa sa femme contre son sein ; avec quel doux tréssaillement il sentit les bras de son fils autour de son cou ! Ces deux époux ne se parlaient pas ; mais combien étaient éloquens les accens entrecoupés qui leur échapaient, l'émotion qu'ils éprouvaient, tous leurs mouvemens, & sur-tout ce sourire qui ne repose pas seulement sur les lèvres, mais répand sa sérénité sur tout le visage ? Mes regards erraient sur ce touchant spectacle ; mon cœur était ému, des larmes délicieuses couvraient mes joues. J'ai vu ces époux fortunés, je les

ai vu au-dehors & dans leur maiſon, dans diverſes circonſtances, & j'ai dit : s'il eſt encore du bonheur ſur la terre, ſi l'homme peut l'eſpérer & en jouir, c'eſt dans le ſein de l'amour conjugal ; c'eſt là que regne l'aimable confiance, & cette douce union qui étend notre exiſtence & en fait tous les charmes ; c'eſt là qu'on trouve la paix du cœur. Quand de vils intérêts ne préſidèrent pas à l'hymen, ils n'y ſement pas la diviſion, le chagrin amer, la haine & le malheur : ceux qui écoutèrent la ſoif de l'or, le deſir des diſtinctions, l'orgueil dans le choix d'une épouſe, ne connaiſſent jamais les ſentimens les plus vifs que la nature inſpire : ils ne peuvent être ni époux ni peres ; les devoirs les plus touchans que ces noms impoſent, leur deviennent pénibles & cruels. Vous ne penſâtes pas ainſi mon pere, & votre ſort fut bien différent. Vous cherchâtes dans l'épouſe dont le ſort devait s'attacher au vôtre, de la franchiſe & de la bonté, ce caractère aimable & conſtant qui inſpire la joie, qui nous force de joindre l'eſtime à l'amour, nous prépare & nous fait jouir d'un deſtin tranquille ; cette vertu douce & paiſible, qui n'a pas beſoin de s'annoncer pour être reconnue & qu'on adore dès qu'on la connaît. Vous fûtes heureux : puiſſai-je l'être

comme vous ! -- Tu le feras, mon fils ; les fentimens que tu viens d'exprimer, tes mœurs, tes goûts m'en assurent. Fais un choix & je l'approuve. Effrayé de me voir au moment où mon fort allait être décidé : je bégayais, je chancelais, & je ne pus répondre d'une voix faible & tremblante, que ce mot, *approuvez.....* Je rougis & levai les yeux fur ceux de mon pere ; je les vis fixés fur moi : fes regards femblaient me dire, j'ai lu dans ton cœur & j'approuve ton choix : il paraissait jouir de mon embarras. Toujours plus incertain & plus timide, quelquefois j'aurais voulu m'échapper ; quelquefois je me reprochais ma faiblesse : j'allais me jetter à fes pieds ; il le vit & me ferrant contre fon fein avec un transport de tendresse, quelques larmes coulèrent fur fes joues respectables. Je ne vous peindrai pas mon attendrissement, mon émotion ; je ne vous répéterai pas les discours que nous tînmes ; c'étaient les élans d'ames honnêtes enyvrées de leur bonheur : votre cœur fensible n'a pas besoin qu'une lente description lui fasse naître ces images, elles l'ont déjà frappé. Tout ce que je puis dire, c'est que ce jour est un des plus beaux jours de ma vie ; que j'y ai fenti des plaisirs que je ne connaissais pas encore, & qu'il ne s'effacera jamais de mon fouvenir.

Viens, accours donc, O mon amie, viens jouir de ma joie, viens la partager, viens me montrer la tienne. Une ſituation nouvelle nous fera éprouver des ſenſations nouvelles : tout en moi te dira que je t'aime, & je ne craindrai plus que des regards curieux nous pourſuivent pour me dérober mon ſecret : je ne baiſſerai plus les yeux lorſqu'on les ſurprendra fixés ſur toi ; je n'attendrai plus avec les vœux, avec la fureur de l'impatience qu'une foule importune ſe ſoit écoulée pour arriver juſqu'à Cinyre. Reviens auprès de celui qui ne peut vivre ſans toi, & qui bientôt ne vivra que pour toi & qu'avec toi. Depuis que l'eſpérance repoſe dans mon cœur, j'ai plus de vie, plus de force, plus d'amour s'il eſt poſſible : mes bras s'étendent vers toi : que ne peuvent-ils te preſſer contre mon ſein! Mon ame s'eſt étendue ; elle ſe répand ſur-tout ce qui l'environne, elle s'élance toute entière au-devant de tes pas.



LETTRE V.

Nicias à Cinyre.

C'EN eſt fait, il a fallu partir, je me ſens entraîner loin de toi: je m'éloigne, ſai-je pour combien de tems? Sai-je ſi jamais je me rapprocherai? Cruelle Cinyre, tu l'as voulu, voilà ce qui met le comble à ma doûleur. Non, ſi tu m'aimais comme je t'aime, jamais tu n'aurais pu y conſentir; jamais tu n'aurais pu me dire : pars ; quitte les murs de Syracuſe, arrache toi à tout ce qui t'eſt cher; va languir dans des lieux où je ne ſuis pas, où je ne fus jamais. Va ſouffrir mille morts avant que d'éprouver la ſeule qui puiſſe mettre fin à tes douleurs & à ton amour. Non, tu aurais voulu que je demeuraſſe toujours attaché à tes pas, ne te mouvoir que pour me chercher, n'ouvrir les yeux que ſur moi, ne vivre qu'auprès de moi, ne reſpirer que pour moi.

Hélas, à quelle joie inſenſée je m'étais livré! avec quelle impatience je t'attendais, quelle perſpective riante s'offrait à mon imagination! Tout a diſparu; il ne m'en reſte que le ſouvenir pour me tourmenter; pour rendre plus profond,

profond, plus affreux l'abîme où je ſuis deſcendu: & c'eſt toi qui l'as ordonné! Toi que j'aimais plus que moi, plus que mon pere; toi, ſans qui la terre entière n'eſt pour moi qu'un vaſte & triſte déſert, où je ne pourrais trouver, où je ne puis même deſirer le repos & le plaiſir?.. Si tu l'avais voulu, oui, ſi tu l'avais voulu, j'aurais réſiſté à mon pere, je lui aurais déſobéi, je ſerais encore près de toi, je ſerais heureux.



LETTRE VI.

Cinyre à Nicias.

VOUS feriez heureux, après avoir rejetté les confeils d'un pere refpectable, après avoir méprifé fa fageffe & fon amour, après l'avoir bravé! fi vous aviez écrit ces mots dans le calme ; fi de tels vœux n'avaient été formés dans l'égarement de la douleur, vous ne me feriez plus rien, je vous aurais fui, & euffai-je dû vivre long-tems encore, vous m'auriez vu pour la derniere fois.

Je ne croyais pas avoir fitôt à vous faire des reproches: non, mon ami, je ne vous en fais pas, vous êtes malheureux, je le fens à la trifteffe qui m'accable; mais je dois me juftifier de la dureté, de l'infenfibilité dont vous m'accufez, je dois vous rappeller à l'équité naturelle dont la paffion ne vous a pas permis d'entendre la voix.

Retracez-vous l'inftant où vous reçutes cet ordre qui nous femble fi dur, qui vous paraît fi injufte: je m'en fouviens & m'en fouviendrai long-tems encore. Votre pere vous dit: „ vous voulez être heureux; mais ce n'eft pas affez

de le vouloir, pour jouir d'un bonheur constant dans le sein de la société, il faut connaître ses devoirs; il faut les remplir. Je ne te parlerai pas de ceux d'époux & de pere : dans l'homme honnête, sensible & bon, c'est le cœur qui les inspire & les commande. Mais avant d'être époux, avant d'être pere, il faut être Citoyen. Pour l'homme obscur, c'est assez de savoir qu'il doit respecter, aimer les loix de sa Patrie; qu'il doit la défendre, mourir pour elle s'il ne peut la sauver qu'en lui donnant sa vie : mais elle demande plus que le cœur, plus que le bras à ceux qu'une situation aisée, & une éducation dirigée par des principes sûrs ont rendu capables de plus grands sacrifices. Tu seras peut-être un jour appellé par vos Concitoyens à les gouverner, & pour être un grand Magistrat, ce n'est pas assez d'être honnête homme, bon fils, tendre époux; il faut avoir connu différens peuples, en avoir étudié les mœurs & les institutions; avoir médité sur l'effet réciproque des unes sur les autres, recherché dans leur source les causes de la prospérité, de la langueur, de la chûte des diverses nations qui ont successivement passés sur le théâtre du monde, de l'oubli à la gloire & de la gloire à l'oubli : il faut connaître l'homme, ce qu'il peut être, ce qu'il doit être pour son

bonheur & pour celui de la ſociété. Tu voyageas quelque tems ; mais dans un âge où l'on ne ſait que voir ; aujourd'hui tu ſais réfléchir : avant que de te fixer pour jamais, vas, parcours les différens peuples de la Sicile. Dans les diſſentions dont les uns ſont agités, dans la paix dont jouiſſent les autres ; dans leur ſituation, leur commerce, leurs richeſſes, va ſaiſir les cauſes fécondes de la proſpérité publique. Je le vois, mon fils, je te parais dur ; mais ſi je l'étais moins, peu d'années s'écouleraient avant que tu m'accuſaſſes de faibleſſe. Il eſt utile, il eſt même néceſſaire de s'exercer à la réſiſtance pour ſes penchans les plus chers, à s'arrêter quand la paſſion nous entraîne, à ſavoir faire un effort pour aller où le devoir nous appelle. Pars, & reviens toujours plus digne du bonheur qui t'attend. Je ne veux pas te ſoumettre à l'autorité d'un homme grave & ſage qui veille ſur toi, qui conduiſe tes pas ; il te ſerait inutile : deux motifs plus puiſſans, plus actifs qu'il ne ſaurait être, me répondent de tes mœurs : ils ſeront ſans ceſſe autour de toi & dans toi ; mon fils, c'eſt l'exemple de ton pere & l'amour de Cinyre. Si malgré de tels gardiens, tu pouvais t'abaiſſer à des actions aviliſſantes, tu ne ſerais plus qu'un être mépriſable & dégradé qui végete en rampant ſur

la terre qui le porte à regret; tu ſerais rejetté de tous les gens de bien; tu ne ſerais plus mon fils. Je ſuis loin de craindre une telle infortune; le paſſé me répond de toi : mes ſentimens, les tiens, m'aſſurent que je trouverai toujours dans mon fils la joie & la conſolation de ma vieilleſſe ". Il finit en vous preſſant avec attendriſſement contre ſon ſein. Voilà ce que dit votre pere & ce que je ne pus entendre ſans être vivement émue : vous gardiez le ſilence; je le gardais comme vous : que devais-je faire alors? Mon ami, daignez me le dire.

Devais-je vous exhorter à mépriſer une autorité juſqu'alors votre protectrice; à déchirer le ſein paternel ſur lequel vous étiez preſſé avec tant de tendreſſe? Pour m'unir à vous, devais-je vous faire outrager la nature, les loix les plus ſaintes, les devoirs les plus ſacrés? J'allais m'unir à une famille honorée & paiſible; fallait-il lui porter avec moi comme une dot funeſte, la colère, le reproche, le reſſentiment amer, la diſcorde, la haine cruelle, le crime peut être? Au moment où les bras d'un pere vénérable s'étendaient vers moi pour m'y recevoir, falloit-il porter la douleur dans ſon ame! Quand ſa bouche s'ouvrait pour nous bénir, fallait-il mériter ſa malédiction? Lui

je l'aurais affligé, lui, qui me donne déjà le doux nom de fille, qui voit en moi le bonheur de son fils & le sien, la gloire & le soutien de sa vieillesse, qui se flatte que je répandrai sur ses derniers jours la sérénité & la joie ! Chaque fois que je t'aurais donné le nom d'époux, ce nom si cher à mon cœur y aurait porté le trouble & le remord. En devenant mere, en plaçant mes enfans sur tes genoux, j'entendrais la voix gémissante d'un pere outragé ; j'entendrais ses reproches ; ils me poursuivraient, ils me rendraient affreuse la perspective de l'avenir, & cette émotion la plus délicieuse qu'un cœur honnête puisse éprouver ; cette sensibilité d'une mere tendre qui voit ses enfans lui sourire, deviendrait pour moi un long & déchirant supplice. Non, mon ami, non, ton ame repoussait ces sentimens au moment où ta main les traçait : le désespoir les a dictés, ils ne furent jamais les tiens. Oublie-les, je les oublie.

Nous nous livrons à la douleur : n'est-ce point à des espérances trop rapides qu'il faut s'en prendre ? Il y a bien peu de jours que si l'on nous eût dit : *il faut vous séparer pour quelque tems ; mais ce tems écoulé, vous ne vous reverrez que pour être unis pour toujours*, cette promesse eut comblé nos vœux ; elle nous eût

annoncé le bonheur, elle nous l'aurait fait goûter. Eh bien, c'eſt elle qui nous accable aujourd'hui. Il eſt vrai que je m'étais flattée; j'eſpérais que nous ne nous quitterions plus. Il faut ſe ſoumettre à la néceſſité, il le faut. Tu t'es éloigné... je penſe à ton retour. Je te reverrai plus chéri encore de ton pere, plus eſtimé de tes Concitoyens; je ne dis pas, plus aimé de moi, tu ne peux l'ètre, je ne puis t'aimer davantage. Penſe à la joie que j'éprouverai en te revoyant : penſes que chaque jour écoulé de ceux qui me ſéparent de toi, eſt un poids retranché du poids immenſe qui preſſe mon cœur. Souviens-toi de Cinyre, de ſa tendreſſe, de ſes vœux, de ſes craintes. N'oublie pas qu'elle eſt ſeule, errante, abandonnée; qu'elle ne peut plus ſe faire entendre de toi; que ſes yeux te cherchent en vain. Hélas, j'avais penſé que je ne ſerais plus éloignée de Nicias! Dans l'univers je ne voyais que toi, & tu t'éloignes chaque jour. Le ſein de ma famille n'eſt plus qu'une ſolitude profonde où ton image m'eſt toujours préſente; je ne vois qu'elle, je n'entends que les ſons de ta voix; eux ſeuls parviennent à mon cœur, & me font appercevoir que je reſpire... Penſes que tes regrets ſont les miens; qu'aucun ſentiment ne t'agite qu'il ne vive dans

mon ſein; que nos vœux ſe répondent. Penſes que j'ai voulu te conſoler au moment où la douleur me fait répandre des larmes brulantes; au moment où la triſteſſe m'accable, où je ſuccombe.

J'ai ſuſpendu pour quelques inſtans de finir ma lettre; je voulais en effacer une partie, je ne le puis & pourquoi le faire? Ta douleur n'a pas calmé la mienne; mais elle y a répandu un charme qui me la rend douce & chère, j'aime à m'y livrer: il me ſemble que par elle nous nous uniſſons encore & tout ce qui nous eſt commun me flatte. Je n'effacerai donc rien; tu verras ma faibleſſe que je voulais en vain me déguiſer à moi-même : tu liras dans mon ame. Mais il faut que je te communique un projet qui peut jeter quelques conſolations ſur nos maux, qui peut rendre notre éloignement moindre & nous rapprocher en quelque manière, au moins dans quelques inſtans du jour. Peut-être tu l'as formé toi-même; n'importe, je le dirai: c'eſt de nous peindre chaque jour, chaque inſtant, tout ce qui nous frappe, nous émeut, nous étonne. Tu m'écriras tous ce que tu penſes, ce que tu as fait, ce que tu as vu faire, ce que tu aurais voulu faire. Je t'imiterai : en t'écrivant, je croirai te parler : en liſant ce que tu as vu, je croi-

rai le voir ; je vivrai, j'agirai avec toi dans chaque inſtant, dans chaque point de ton exiſtence ; je la partagerai. Ce qui eſt paſſé pour toi, deviendra le préſent pour moi, & mes ſentimens actuels ſe confondront avec ceux que tu éprouvas. Ce projet me flatte, il me fait eſpérer & me donne de la joie ; c'eſt par lui que je veux finir ma lettre. Adieu.



LETTRE VII.

Nicias à Cinyre.

TENDRE amie, je viens d'entendre ta voix consolante, cette voix chérie & toujours entendue dans mon ame : j'ai vu tes peines s'unir aux miennes, quelquefois consolé, quelquefois plus agité par elles. Oh, combien nous serions heureux sans les volontés d'un pere insensible & dur !

Ton projet était dans mon cœur, mais il n'y était pas développé. Depuis mon départ, triste, désespéré, mon esprit n'a pu concevoir une pensée. Insensible à tout, mort pour tout ce qui m'environne, je ne me suis apperçu de mon existence que par la douleur. Des terres arides, un soleil brûlant, des bocages frais ont frappé mes yeux; mais je ne les ai pas vu. Les chants du moissonneur joyeux, les cris de l'infortuné parvenaient à mon oreille sans se faire entendre : je savais que je t'avais quitté, j'ignorais tout le reste, un sentiment profond régnait seul dans mon ame; à force de la pénétrer, il la tenait immobile, suspendue dans un engourdissement léthargique.

Quelquefois, j'ai oublié ce que j'étais & où j'allais ; je ne me souvenais pas que je m'éloignais de toi ; je te parlais, je croyais t'entendre ; je levais les yeux, je te cherchais, & ne te voyais pas ; je retombais dans le désespoir ; je poussais des cris ; je fixais mes regards sur Syracuse dont les murs se découvraient encore ; mes genoux se dérobaient sous moi : étendu sur la terre, des larmes couvraient mes yeux d'un voile obscur. J'allais, je revenais sur mes pas, je voulais te revoir, te parler encore ; je voulais retourner à mon pere, lui demander Cynire ou la mort ; je voulais lui faire des reproches sanglans, lui donner les noms de pere cruel, d'homme barbare, de tyran : bientôt je ne voulais plus rien. Fatigué de mon incertitude & de mes inutiles efforts, je m'étais assis sur les rameaux tortueux d'un vieux chêne frappé de la foudre, qui couvrait de ses débris la terre sur laquelle il avait long-tems répandu son ombre. J'ai vu s'approcher à grands pas un homme vêtu comme le sont ordinairement les esclaves ; je ne sais pourquoi mon cœur palpitait : il m'aborde, je reconnais *Dromon* ; il me tend ta lettre, je me jette sur elle, je la lui arrache, je reprends une activité nouvelle, je semble renaître en voyant des traits tracés de ta main : à ces soins,

à la promptitude du meſſager, je reconnais mon amante, ſa bonté facile, ſon ame tendre & généreuſe. J'embraſſe Dromon, je lui dis : vas, retourne auprès de Cinyre, veille ſur elle, vole à ſes moindres mouvemens, préviens, s'il ſe peut, ſes deſirs, & ſois ſûr de ta récompenſe.

Je relis ta lettre; je la relirai long-tems encore. Tu ne veux pas me faire des reproches : j'aurais voulu que tu m'en euſſes fait, tu aurais été moins cruelle; j'aurais pu les trouver injuſtes, & tu les fais élever du fond de mon cœur, bien plus inévitables, bien plus durs que tu n'aurais pu les faire. Tu me pardonnes, tu veux tout oublier; mais je ne puis me pardonner : je t'ai accuſée d'aimer faiblement, & dans mon délire, je te faiſais un crime de n'avoir pas ſacrifié pour moi la décence, les devoirs, l'honneur peut-être. Inſenſé, je ne voyais pas que, même en faiſant naître mes plaintes, tu me prouvais ton amour, tu me montrais que tu ſavais mieux aimer. Tu as ſu te vaincre pour me conſerver une épouſe auſſi eſtimable, s'il eſt poſſible, aux yeux des hommes, qu'elle eſt aimable aux miens. Je me ſouviens d'avoir ſenti toute la force d'un raiſonnement de mon pere. Mon fils, me dit-il un jour, il eſt beau de pouvoir s'approuver

ſoi-même ; mais dans la ſociété, il faut n'être pas ſeul à s'approuver. Que la femme que les Dieux te deſtinent, ſoit honorée du public, comme elle ſera eſtimée de toi. Une femme eſt toujours flétrie quand l'opinion publique eſt contr'elle. Il eſt des cas où elles ont à opter entre l'apparence du crime & le crime même, entre la honte & la vertu ; mais leur ſageſſe eſt d'éviter ce qui peut leur rendre cette option néceſſaire. Sans doute, une femme peut être innocente & blâmée ; mais c'eſt preſque toujours par une imprudence, par un défaut de l'eſprit, ſi ce n'eſt par un vice du cœur, qu'elle ſe trouve dans cette dangereuſe & pénible ſituation. Quand l'eſtime d'un honnête homme pour ſa femme combat contre l'opinion publique, elle peut lui céder quelquefois, elle peut ne pas toujours lutter avec ſuccès, & dans cette lutte, même en triomphant, elle perd de ſes forces. Le ſentiment du public diſpoſe ſon cœur à s'ouvrir aux ſoupçons ; il jette des nuages ſur ſa tranquillité, il peut troubler ſon bonheur. Le blâme attaché ſur la femme ſe répand ſur ſon époux ; il le ſent, il s'en afflige, & ſon humeur s'aigrit. Il eſt rare qu'elle ne perde pas de ſon prix à ſes yeux, & il importe à ſon bonheur qu'il n'en méconnaiſſe pas le prix. S'il la loue, il

craint de n'en être pas cru, d'élever des doutes, de voir ſur le viſage de ceux qui l'environnent un ris malin & cruel; il craint que ſes éloges ne faſſent ſoupçonner qu'il manque de jugement, qu'il eſt un imprudent, ou une dupe, & qu'ils ne retombent ſur ſon cœur avec amertume. Si ſes amis parlent d'épouſes vénérées, dont les vertus ne ſe ſont jamais démenties, & ne furent jamais conteſtées, il lui ſemble que ces diſcours cachent un venin ſecret, qu'ils enveloppent des reproches outrageans. Il redoute que le préjugé qui flétrit la mere, n'aviliſſe ſes enfans, qu'il ne nuiſe à leurs ſuccès, qu'il n'altère leur tendreſſe & leur reſpect pour elle; qu'ils ne puiſſent ſe faire gloire de lui devoir le jour ſans s'expoſer à des objections humiliantes; que la paix de ſa famille ne ſe diſſipe. Il combattra la prévention avec courage; mais c'eſt une hydre toujours renaiſſante; ſes efforts peuvent le laſſer & l'épuiſer. Mon fils, que la femme que tu choiſiras ait l'eſtime du public & la tienne; que ton choix ſoit approuvé de ta raiſon comme de ton cœur. Ainſi parlait mon pere, je n'ai pas choiſi, & l'amour a fait pour moi plus que la prudente ſageſſe. Te l'avouerai-je cependant? Souvent ces conſeils, toujours gravés dans ma mémoire, ne frappent plus mon cœur.

Sans doute, ils ſont ſages; mais qu'ils me paraiſſent quelquefois indifférens & glacés! Que m'importe ce qu'on penſe de toi, de nous, ſi tu m'aimes, ſi je ſuis heureux? Le préjugé nous pourſuivra, & dois-je me ſoumettre à des préjugés injuſtes & barbares qui oſent flétrir l'amour, le ſéparer de l'innocence & jeter le trouble ſur nos plaiſirs? Nés du vil intérêt, de la déraiſon, qu'ils régnent ſur des hommes faibles & puſillanimes, ſans vigueur, ſans ſentiment, ſans caractère; mais qu'ils ne faſſent point entendre juſqu'à moi leurs abſurdes déciſions. La ſociété nous jugerait, nous condamnerait. Eh bien, nous fuirons la ſociété; nous naiſſons pour nous avant que de vivre pour elle. L'antre le plus obſcur, les lieux les plus ſauvages, me paraîtraient un temple ſi j'y voyais Cinyre. Il eſt encore des valons fertiles dans nos montagnes; il eſt des isles dans les mers qui nous environnent, où la nature regne ſeule, & c'eſt là qu'elle nous appelle. Nous y jouirions de ſes dons que la ſociété n'empoiſonna jamais: nous y ſerions à nous; nous y vivrions pour nous. Loin des regards de l'envie, de la gêne des préjugés, nous n'aurons pas ſans ceſſe à concilier nos devoirs avec le bonheur: nos devoirs feront nos plaiſirs: le mien ſera de t'aimer: avec quelle facilité, avec quelle joie

je le remplirai ! Nous jouirons des biens que la nature présente à tous les hommes, mais dont ils ne jouissent qu'après les avoir corrompus. Pour qui sait les connaître, en jouir, il est peu de vrais besoins, & je serai heureux en prévenant les tiens. Combien cette paisible retraite se peint riante à mon imagination ? C'est là que le ciel sourirait à nos vœux, c'est pressé dans tes bras que je verrais le soleil se lever pour ranimer tout ce qui nous environnerait : c'est sur ton sein que je jouirais du calme de la nuit ; c'est à tes côtés que je me livrerais au sommeil ; c'est sur tes lèvres que je reprendrais la vie. Oh ! si ce projet pouvait s'exécuter, si tu y consentais, si... de vains, d'ardens desirs m'égarent, je le sens, pardonne, je perds tout au moment où je croyais tout posséder. Pourquoi suis-je éloigné de toi ? Pourquoi nous a-t-on séparés ? On veut que je connaisse des peuples qui me sont indifférens & l'on m'arrache à tout ce que j'aime. Qu'ai-je besoin d'étudier leurs loix auxquelles je ne serai jamais soumis ? Quelles observations puis-je faire, livré au sentiment de la douleur, aux regrets, à l'inquiétude, ne pouvant m'occuper que de toi ; ne pouvant pas même desirer de m'occuper d'autre chose. Pour réfléchir sur les loix, sur les mœurs d'un peuple, il faut un

esprit

esprit libre, un ame tranquille : que je suis éloigné de les avoir & de le vouloir ! Tout ce qu'auront produit les ordres d'un pere moins sensible que sage, sera de m'avoir fait traîner en différens lieux de la Sicile des jours tristes & agités, d'avoir retranché à ma vie. Il est si peu de tems pour le bonheur ; pourquoi l'éloigner & le rendre plus court par une vaine prévoyance !

Adieu, le jour s'avance, il faut remplir la carrière qui m'a été fixée. Combien le terme en est éloigné encore.



LETTRE VIII.

Nicias à Cynire.

COMME le tems s'écoule avec lenteur! Deux jours font écoulés depuis que je me fuis éloigné de toi; ces deux jours ont été deux fiècles, & à peine ai-je parcouru un point de l'efpace immenfe où je dois porter mes pas. Dans des tems plus heureux, s'il s'agiffait de s'approcher de toi, quelques heures m'auraient fuffi pour arriver aux lieux où je fuis; mais la joie rend agile & léger, l'efpérance donne des aîles, & le chagrin rend la marche pefante & pénible; il allonge le chemin. Je fors d'une douce rêverie qui m'a laiffé dans l'accablement. Tu fais que je voyage à pied, & dans ces circonftances, je devais préférer cette manière de voyager : je fuis plus libre d'aller où je veux; je puis mieux me livrer à mes triftes penfées; la marche diftrait, & la paix de l'ame fe trouve quelquefois dans la laffitude. J'approchais des rives de l'Afopus (*) : déjà j'en-

(*) Un critique pourra remarquer que l'Afopus tombe dans la mer au midi de Syracufe, & que Nicias

tendais le murmure de ſes ondes tranquilles; j'arrive ſur ſes bords. Je m'étais écarté pour être plus ſolitaire; j'ai vu que je ne pouvais paſſer le fleuve que par le pont qui conduit à *Hibla*; j'y dirige mes pas, je traverſe les prairies charmantes qu'arroſe le fleuve: tout-à-coup, une maiſon placée ſur une hauteur frappe mes regards; c'était celle d'*Hermas*, de cet ami de ton pere & du mien: je me ſuis ſouvenu que nous y avions paſſé quelques jours, il y a trois ans. Immobile, je fixe les yeux ſur elle: un tems qui n'eſt plus, ſe trace à mon imagination & penètre mon ame d'une triſteſſe profonde: mes genoux chancelent: je tombe ſur l'herbe, des pleurs coulent ſur mon viſage, je reſte quelque tems comme anéanti. Enfin je leve les yeux ſur cette maiſon: je dis, Aſyle champêtre; il fut un tems où vous me vîtes dans votre enceinte heureux & tranquille: la paix était dans mon cœur; des plaiſirs innocens ſeuls le rempliſſaient: tout ici reſpirait la joie; elle dictait tous les projets, tous les diſcours, ce tems n'eſt plus; il s'eſt évanoui; tout a changé pour moi. Je vous revois dans

---

dirigeant ſa courſe au nord, il fallait qu'il fut part d'une Campagne au midi de Syracuſe pour que ce fleuve fut un obſtacle à ſon paſſage.

la douleur, l'ame affaiblie ſous le poids de ſes peines; livré à l'agitation; à l'incertitude : vous ne m'inſpirez plus que de triſtes regrets; vous ne me rappellez que mes eſpérances trompées, que l'image déchirante d'un bonheur qui n'eſt plus. Cynire était à mes côtés; elle fixait ſes regards ſur moi; je partageais ſa gaîté, je la faiſais naître. Aujourd'hui, je ne peux plus la voir, je m'éloigne d'elle, je la fuis; je ne la reverrai peut-être jamais... jamais! De noir preſſentimens m'environnent. Dieux, ſi je ne la voyais plus! Si je l'avais vue pour la dernière fois! Je n'ai pu ſoutenir cette idée cruelle; un ſilence triſte & ſombre a ſuccédé à mes plaintes, j'y ſuis reſté long-tems enſeveli. Inſenſiblement le tableau qui me frappait a perdu de ſon horreur : des idées plus conſolantes ſont venues luire à mon eſprit; l'eſpérance a paru avec ſes fantômes trompeurs. Si Cynire était dans cette maiſon, diſais-je : De là on voit au loin le chemin que je dois ſuivre; peut-être elle eſt venue m'attendre au paſſage; elle aura voulu me revoir encore, me conſoler, me redonner un nouveau courage; peut-être en ce moment elle a les yeux fixés ſur moi, elle obſerve mes mouvemens, elle cherche à lire dans ma penſée, elle ſe prépare à me ſurprendre & jouit du bonheur qu'elle va me donner.

Je me lève, je m'approche de ces murs où je crois trouver mon amante; je trouve la crainte & le doute en chemin. Comment & avec qui ſerait-elle venue? De quel prétexte aurait-elle couvert ſon deſſein à ſon père? Sans doute, je me flatte; ce que j'eſpere n'eſt point, & ne peut être. Je ne puis me tromper, elle penſe à moi; mais elle eſt encore dans Syracuſe. Je marchais toujours cependant, mais avec plus de lenteur; je tremblais qu'un mot ne diſſipât le ſonge qui m'abuſait. J'arrive enfin; tout eſt fermé : un ſilence profond m'apprend que la maiſon n'eſt pas habitée. Je le prévoyais, & mon chagrin eſt auſſi vif que ſi je ne l'avais point prévu. Je me rapproche en ſoupirant de la rive du fleuve, je parviens à un long amas d'arbres touffus dans lequel on a pratiqué des allées tortueuſes que le ſoleil ne pènetre jamais : tout m'y rappelle des ſouvenirs trop chers. C'eſt ſur cet arbre, diſais-je, que je montai, que je cueillis des fruits que je vins lui offrir; un mot gracieux, un ſourire fut le prix de ma peine; ce regard m'eſt toujours préſent, & chaque fois que je me le peins, il m'émeut, il fait palpiter mon cœur, un feu promt & actif circule dans mes veines. C'eſt là que je cueillis une fleur; c'eſt ici qu'elle voulut bien la recevoir; elle était belle, mais ſimple & commune; peut-être la main qui la

lui offrait lui donna quelque prix : elle en prit ſoin, elle était ſur ſon ſein quand nous rentrâmes dans Syracuſe ; elle avait perdu ſon éclat que Cynire aimait à s'en parer encore. Nous parcourûmes enſemble cette grotte, c'eſt ſur cette mouſſe qu'elle ſe repoſa, qu'elle voulut être à mes côtés ; c'eſt ici que je ſentis ſa main ſe poſer ſur la mienne, mais je n'éprouvais pas alors le doux frémiſſement que le ſeul ſouvenir me fait éprouver aujourd'hui. Elle s'appuya ſur moi pour entrer dans cet antre obſcur, elle y chanta cet air naïf qui exprime ſi bien les deſirs de l'innocence : je crois l'entendre ; cet antre retentit encore des accens de ſa voix, de cette voix ſi douce & ſi tendre qui m'aſſura que ſon cœur répondait au mien : j'étais déjà ſorti de cet antre quand je me rappellai que ton nom devait y être gravé, & que tu avais voulu le placer près du mien ; j'y revins, je vois ce nom chéri, ce nom gravé dans mon ame en trait de feu : j'attache mes lèvres ſur cette pierre inſenſible où avait repoſé ta main, & ſur les traits qu'elle avait tracés. Ici, après une courſe rapide, tu eſſuyas mon front trempé de ſueur. C'eſt ſur les bords de ce ruiſſeau que, ne pouvant me montrer un viſage ſévère, tu détournas la tête, mais l'onde tranquille me peignit tes traits, je te vis ſourire.

je vois mon image où fut la tienne : cette eau pure où je t'ai vu respirer s'est écoulée ; une autre lui a succédé. C'est par cette route semée de fleurs que nous sortîmes de ces boccages. Que ce jour fut beau ! Que s'il se renouvellait, il m'en promettrait de plus beaux encore ! Espérance flatteuse, ne m'offriras-tu plus que de vains songes ?

Je t'écris, assis au pied d'un Hêtre agité par le vent : l'Asopus est sous mes yeux, il s'élance sur une pente rapide & se précipite vers la mer. Ses ondes écumantes viennent en mugissant mourir à mes pieds. Le soleil s'approche des montagnes & va se plonger dans l'espace qu'elles nous cachent ; les nuages argentés commencent à prendre une couleur plus éclatante. Peut-être le même spectacle frappe tes yeux ; tes regards suivent ces nues qui marchent avec une majestueuse lenteur au-dessus des monts : si je le savais, j'en éprouverais quelque joie. Ecoute, j'imagine un projet, un moyen de nous entretenir. Tu connais cette étoile brillante qu'on appelle l'œil du taureau. Je l'ai vue hier près de son couchant lorsque le crépuscule s'obscurcissait : regarde-la dans cet instant, je la regarderai aussi. Je serai occupé du même objet dont tu t'occupes ; mes yeux seront attachés sur ce qui tient tes yeux fixés ; nos pensées, nos craintes, nos desirs,

nos vœux feront dans ce moment les mêmes. Je dirai en voyant cette étoile fecourable ; peut-être en cet inftant Cynire m'appelle ; affife auprès du feuil de fa porte, elle compte les heures & les lieux qui nous féparent ; elle prie les Dieux bienfaifans de veiller fur moi, de hâter mon retour ; peut-être elle me tend les bras. Dieux ! Il fut un tems où j'aurais pu m'y jetter & la preffer contre mon fein.

* * *

Après t'avoir écrit, je marchai quelque tems ; mais l'obfcurité commençait à fe répandre : je vis un village & je réfolus d'y paffer la nuit. Je demandai à un homme occupé aux champs dans quelle maifon je pouvais loger. Entrez dans la premiere, me dit-il, & vous y ferez bien reçu : J'y entrai : c'était un des afyles, qui reftent encore à la fimplicité & à l'innocence : la propreté, l'ordre, faifaient l'ornement de tout ce qu'on y voyait : tout y était commun, & l'arrangement y rendait tout agréable. Une femme jeune encore allaitait fon premier enfant ; elle prit un vifage riant en me voyant entrer : fans quitter fon nourriffon toujours attaché à fon fein, avec un air d'aifance qui annonce la bonté du cœur, elle cherchait à prévenir mes befoins ; elle me fit af-

ſeoir, elle m'offrit des fruits & de l'eau; je n'acceptai que la dernière & la remerciai de ſes ſoins. Ces ſoins, dit-elle, ne me ſont point pénibles, je les prends avec plaiſir; mon ami m'en remerciera; il ſera bien aiſe que vous ſoyez entré dans notre maiſon. Je lui dis qu'un jeune homme me l'avait indiquée. Si on vous l'a indiquée ce ne peut-être que lui, dit-elle; c'eſt lui, j'en ſuis ſûre. Il croit que le ſouper eſt plus gai quand on eſt trois; il craint que l'on ne s'aime moins quand on eſt toujours ſeul: rien juſqu'ici cependant n'a juſtifié ſes craintes: nous ſommes ſouvent ſeuls & toujours contens. Elle me raconta ſa petite hiſtoire avec cette ingénuité, plus touchante que les graces qu'on peut recevoir de l'éducation. Dès ſon enfance, elle avait aimé *Melos*, (c'était le nom de ſon époux): il l'aimait auſſi; il l'avait préférée à toutes les filles du village; elle ne s'était pas apperçue qu'il y eut des jeunes hommes plus beaux que ſon amant; mais elle ſavait qu'il était le plus aimable; elle n'avait vu que lui avec qui elle put paſſer des jours heureux: leurs pères avaient approuvé leur union, & aucun nuage ne l'avait encore altérée: elle ne pouvait être plus douce & plus entière; jamais ils ne s'étaient plus aimés qu'ils ne s'aimaient; le fruit de leur tendreſſe mutuelle l'avait augmentée, l'avait ren-

due plus inaltérable. J'étais ému de la peinture de leur bonheur, & je disais : tel serait aujourd'hui le mien, si des ordres barbares n'étaient venus l'éloigner, m'arracher à mon amante, & m'en priver peut-être pour jamais.

Elle s'apperçut de mon émotion & de ma tristesse : elle se tut ; bientôt son époux entra. Pardonnez, me dit-il, si je ne vous ai pas conduit moi-même ici ; je ne pouvais dans cet instant quitter l'ouvrage. Si vous voulez demeurer avec nous, vous nous ferez un sacrifice dont nous conserverons le souvenir : nous avons peu à vous offrir ; nous n'avons que ce que la nature accorde à mon travail : nos mets sont comme nous, francs & simples ; peut-être qu'ils sont de quelque prix à vos yeux. Je le remerciai. Je ne desire rien de plus, leur dis-je ; vous avez ce que la nature nous donne, & n'est-ce pas assez ? C'est assez pour nous, me dit-il : c'est trop peu pour ceux qui vivent dans une opulence qui multiplie leurs besoins plus qu'elle n'ajoute à leurs plaisirs. J'aurais pu devenir plus riche ; mais il eut fallu me soumettre aux caprices de ceux qui le sont, flatter & servir leurs passions ; il eut fallu s'avilir : le goût de l'indépendance, une certaine fierté m'a retenu dans mon état & je m'en trouve bien. Si nos laboureurs savaient s'estimer eux-mêmes, s'ils

ſentaient leur utilité & j'oſerais dire, leur dignité, ils ſeraient d'abord plus heureux, ils ſe rendraient enſuite plus reſpectables; mais ils tremblent devant ceux qu'ils nourriſſent, & rampent devant ceux qui les mépriſent. Pour moi, qui ai toujours cru être un homme, j'ai dédaigné la fortune & me ſuis contenté du bonheur. Mon indépendance, mon amour pour l'égalité m'a fait haïr de quelques Syracuſains, qui penſent que celui qui cultive les champs eſt une eſpèce d'animal domeſtique que les Dieux ont ſoumis à ces nobles créatures qui ont eu l'ineſtimable bonheur de naître dans une ville où ſouvent eſt raſſemblé le rebut de la nation; mais je ſuis aimé de mes égaux, & cela vaut mieux que l'amitié des Grands, s'il eſt vrai qu'il puiſſe y avoir de l'amitié entre ceux qui ſe croyent tout, & ceux qui oſent à peine ſe croire quelque choſe. Ainſi parlait *Melos*; je me plaiſais à l'entendre; il me parut qu'il y avait dans cet homme plus de véritable grandeur, que dans le faſte du riche, & la magnificence de nos mœurs.

Le ſouper fut comme il me l'avait promis, ſimple, ſans apprêt; mais il ſuffiſait au beſoin, & il flattait le goût. Melos & ſa femme eurent pendant le repas cette gaieté qui ſied à tous les âges, cette honnêteté que dicte le ſentiment

Je me livrai à cet intéreſſant ſpectacle, il me touchait, il me conſolait; il ſuſpendit mes peines, & fit ſuccéder à ma triſteſſe une douce langueur. Je leur racontai notre hiſtoire ſans leur dire ton nom, & ſans nommer mon père : ils en furent attendris : la femme ſur-tout, les yeux remplis de larmes, étendit les bras vers ſon ſon mari & s'écria. Oh mon ami, ſi l'on nous eût ſéparés ainſi, ſi l'on t'eût éloigné de moi! Elle n'en put dire davantage, *Melos* s'élança vers elle, & l'embraſſa avec tranſport. Le tems du repos arriva; on me conduiſit à une chambre propre & agréable. Mon ſommeil a été tranquile; je me trouve plus de force & de vigueur; ſur-tout plus de courage.

* * *

J'ai revu mes Hôtes, & je leur ſuis toujours plus attachés. Dans tout ce qu'ils diſent, on ne voit rien d'apprêté; ils ne ſont pas obligeans par habitude, par air, par réflexion : tout eſt ſentiment dans leurs diſcours, tout y eſt l'expreſſion d'une ame honnête. Il firent de vains efforts pour me retenir. Ils me marquèrent un attachement ſi vrai, ſi pur, que je me ſerais fait un reproche de leur cacher qui j'étais. Au nom de mon pere, *Melos* s'eſt jetté à mon cou. Quoi, vous êtes le fils de cet homme ver-

tueux de ce ſage patriote, qui fut toujours le protecteur du faible, l'ami de l'opprimé, le conſolateur de l'homme juſte & malheureux! Puiſſiez-vous mériter les mêmes bénédictions qu'il mérite! Puiſſiez-vous être heureux & le recompenſer du bien qu'il nous fait. Nous le beniſſons dans nos familles; puiſſions-nous le bénir encore d'avoir un tel fils, comme nous vous beniſſons d'avoir un tel pere. J'étais ému juſqu'au fond du cœur, je ne pouvais me ſéparer de cette famille reſpectable : il fallut pourtant la quitter, & je m'éloignai à regret de cette maiſon hoſpitalière. J'ai ſenti dans leurs adieux qu'il était beau, qu'il était grand d'être utile aux hommes, à ſa patrie. Il eſt tant d'hommes avares & cruels, que s'il n'y en avait pas qui fuſſent équitables & bienfaiſans pour conſoler l'humanité outragée, pour la protéger & la défendre, la terre entière ne préſenterait que l'image d'un aſyle de faibles colombes en proie aux vautours dévorans. J'ai ſenti quelqu'orgueil d'être le fils d'un père vertueux, béni ſous le chaume & reſpecté dans les palais. Ceux qui le vénèrent ſavent qu'il a un fils; ils s'attendent à le voir marcher ſur ſes traces: le vieillard qu'il a ſécouru, fait eſpérer à ſes enfans de trouver les mêmes ſecours dans ſon fils. Si je trompais leurs eſpérances; ſi l'infor-

tuné me trouvait ſourd à ſes cris, ou incapable de le ſervir; ſi je vieilliſſais dans l'obſcurité, inutile à ma patrie, au genre humain... Non, ſans doute, je ne le pourrais ſans honte, ſans me couvrir du mépris public. Et Cynire aimera que ſon époux ſoit utile, qu'il ſoit imploré & béni de l'infortuné, qu'il relève le pauvre que l'iniquité accable, que ſon nom ſoit redouté de l'avide oppreſſeur. C'eſt par là que je mériterai d'en être toujours aimé: & puis, elle en ſera plus honorée, plus chérie, plus heureuſe. Je pourrais déjà ſecourir l'humanité; mais je le pourrais moins bien, je m'expoſerais aux dangers qui menacent celui qui oſe lutter contre un pouvoir injuſte, ſans avoir l'eſpérance du ſuccès, & le cœur eſt un mauvais conſeiller quand la prudence ne le guide pas, quand les talens ne le ſecondent pas; quand celui qu'il fait agir n'a point encore l'eſtime publique & qu'il eſt ſans pouvoir. Méritons l'une & rendons-nous digne d'exercer l'autre; rempliſſons la carrière où nous venons d'entrer; c'eſt un devoir pénible dont il faut s'acquiter; j'en ſerai bien recompenſé à mon retour. Cynire m'attend, je la reverrai, elle ne ſera plus qu'à moi. Je faiſais ces réflexions en graviſſant un mont élevé ſur la cime duquel je me flattais de revoir encore les murs de Syracuſe. Mes yeux s'éga-

rent envain ſur un vaſte horiſon ! Je ne puis découvrir ce que je cherche. Je vois la ville des Léontins, je vois la mer où ſe peint l'azur des cieux, les vaiſſeaux qui paſſent le promontoire de *Xiphonia* : ils me ſemblent immobiles, & cependant leurs voiles ſont enflées par le vent. Mais je ne vois plus les lieux que tu habites, où tu reſpires, où d'autres te voyent, t'admirent, t'aiment, méditent peut-être de t'arracher à moi. C'eſt la premiere fois que cette crainte agite mon cœur; mes maux doivent augmenter ſans ceſſe, je ne ſuis plus près de toi qu'en ſonge, & ce ſonge flatteur ne dure qu'un inſtant. Adieu.



LETTRE IX.

Nicias à Cynire.

SANS doute, je ne recevrai des marques de ton ſouvenir que dans la ville des Léontins, tu me les as fait eſpérer, & je ne puis les recevoir que là. Cependant dès que je vois au loin un voyageur qui s'approche, je tremble d'inquiétude & d'impatience : & quand il s'éloigne, il me laiſſe dans la triſteſſe & l'abattement.

Tu as ſouvent entendu parler du Myla. Ce torrent fougueux excitait autrefois ma curioſité : il ne l'excitait plus : je paſſais auprès de ſa ſource ſans le voir; j'aurais regretté le tems employé à le parcourir, & je n'aurais peut-être jamais regretté de ne l'avoir point vu. Je marchais impatient de parvenir vers les champs des anciens Leſtrigons où l'on devait me parler de toi; où je devais recevoir quelques mots écrits de ta main, quand des gémiſſemens ont frappé mon oreille. Je m'arrête, je regarde autour de moi, je vois ſur le bord du chemin un vieillard accablé ſous le poids du fardeau qu'il portait. Ce fardeau était un ſac de bled. Je m'approche du vieillard, je lui tends la main, il ſe relève; il

me

me prie de replacer ce fardeau ſur ſes épaules, & je vois ſes jambes tremblantes le ſoutenir à peine. Je lui dis qu'il ne doit pas ſe preſſer; je l'exhorte à prendre quelques inſtans de repos. Il me répond d'un ton de douleur. Moi, me repoſer, quand mes enfans depuis deux jours attendent ce que je porte pour appaiſer leur faim! Ces mots me font fixer le malheureux qui les prononçait; je vis ſur ſon viſage la pâleur & la triſteſſe. Je ne l'exhorte plus; je me charge moi-même de ſon fardeau, & lui tendant la main : bon vieillard, lui dis-je, ſoutenez-vous ſur moi & marchons. Il me guidait vers le lieu qu'il voulait atteindre en me beniſſant. Hélas, me diſait-il, j'ai vu des hommes durs jeter ſur moi des regards indifférens, ou me repouſſer avec mépris, parce que j'étais vieux & pauvre. J'ai vu des hommes plus humains jeter ſur moi des regards compatiſſans & m'adreſſer des paroles conſolantes : vous ſeul, ne vous êtes pas borné à me conſoler, vous m'avez ſecouru. Vertueux jeune homme, puiſſent les dieux vous recompenſer & veiller ſur vous! Vous paraiſſez n'avoir jamais connu le beſoin & vous ſecourez ceux qu'il accable. Vous faites pour eux ce que vous ne fites jamais pour vous. O puiſſiez-vous dans l'âge de la faibleſſe & des infirmités, n'être environnés que d'hommes qui vous reſ-

ſemblent, que d'hommes humains & ſecourables! Les dieux me voyent avec bonté, lui répondais-je, puiſqu'ils m'ont conduit vers vous. Le plaiſir que j'ai à vous aider eſt le prix qui attend & ne peut manquer à celui qui aime à faire le bien. Pourquoi l'homme bienfaiſant eſt-il ſi rare? il eſt ſi doux, ſi conſolant d'aider ceux qui ſouffrent! En raiſonnant ainſi, nous avancions, nous deſcendions vers la mer. Il eut le tems de me peindre ſa ſituation. Il habitait ſur les bords du Myla une cabane ſolitaire. Quelques champs cultivés par ſes mains avaient toujours fait toute ſa richeſſe : il avait eu un fils, qui long-tems égaré par ſa jeuneſſe, avait pourſuivi en divers climats l'ombre fugitive de la fortune & du bonheur. Tout le fruit de ſes voyages avait été de connaître le prix d'une vie tranquile : il était revenu auprès de ſon pere, s'y était marié, & avait eu trois enfans. Une maladie longue & cruelle venait de le plonger dans le tombeau avec ſa femme. Pour fournir aux beſoins imprévus des malades & ſoulager leurs maux, il avait fallu vendre une partie de ſes proviſions; ce qui lui en reſtait venait de finir; ſes champs n'avaient pu être enſemencés que par des mains étrangères, ils ne l'avaient été que tard, & ne donnaient encore que des eſpérances. J'ai laiſſé, me diſait-il, j'ai

laissé le cadavre de mes enfans expirans, pour chercher les moyens de conserver la vie à ce qui me reste d'eux. Je me suis chargé de quelques meubles & de quelques vêtemens desormais devenus inutiles; je les ai vendu dans les villages voisins; j'en rapportais ce blé dont vous avez bien voulu vous charger. C'est à vous que mes enfans devront la vie; épuisé par la fatigue, par la douleur & les années, je n'aurais pu leur porter ce secours à tems, & peut-être j'eusse expiré moi-même sous le poids avant que d'arriver. Voyez-vous ce bouquet de bois au bas de cette colline; c'est-là qu'est ma maison; vous en pouvez voir le faîte couvert de chaume: c'est là l'asyle où j'ai vécu cinquante années, tranquille & content. Hélas, les jours de la douleur sont arrivés avec la vieillesse! C'est dans cette chaumière que j'espérais mourir au milieu de mes enfans.... & ce sont mes mains défaillantes qui vont creuser leur tombeau! je vais couvrir d'un peu de terre ceux qui devaient être mon appui: je verrai long-tems encore leurs mânes errans autour de de ma cabane, je les rejoindrai tard. Ils m'appellent au secours des enfans qu'ils ont laissés. Non, je ne les abandonnerai jamais; ce reste de force sera consumé pour eux; tant que j'aurai quelque chaleur, je les réchaufferai dans mon

ſein. Quand je les vis naître, je dis à mon fils: voici des amis, des ſoutiens que les Dieux te donnent; ils te rendront le bien que tu me fais, & c'eſt par là que leur enfance égayera ma vieilleſſe. Cette joie que j'eſpérais pèſe ſur mes infirmités & les rend plus accablantes. Je ne prévoyais pas que bientôt ils n'auraient de ſecours que ceux que mes faibles mains pourraient leur tendre... Enfans infortunés!... j'entens leurs cris; ne les entendez-vous pas? Oui, j'accours, je vais... je vous ſecourai. En laiſſant échapper ces mots entrecoupés, le vieillard précipitait ſa marche; il ſemblait avoir acquis des forces nouvelles; ſa main me preſſait avec une ſorte de violence, ſa poitrine s'élevait; ſa bouche ouverte, ſes yeux remplis de pleurs & fixés ſur la cabane, montraient la ſenſibilité de ſon ame & la force des mouvemens qui l'agitaient. Je partageais ſes ſentimens: nous arrivons à la porte de la cabane; nous l'ouvrons; nous voyons trois enfans demi-nuds qui ſe diſputaient un morceau de pain noir, ſec, couvert de pouſſière que l'un d'eux venait de découvrir dans un recoin obſcur de l'habitation. Il embraſſe ſes enfans, les ſoulève, les preſſe contre ſon ſein, fixe ſur eux des regards où ſon ame ſemble s'élancer: il garde quelque tems un ſilence ſombre les mains élevées



ſur eux ; ſes triſtes penſées ſe peignaient par les traits de ſon viſage & je les ſentais ſe ſuccéder dans mon cœur. Tout d'un coup, il les quitte, & allume du feu : j'imite ſon activité ; j'écraſe le blé entre des pierres peſantes : il place ſur le feu un vaſe de terre rempli d'eau & me laiſſe en me priant de prendre le ſoin du reſte. Je fis une eſpece de bouillie pour appaiſer la faim avide de ces enfans que leur faibleſſe ſeule tenait dans une tranquillité forcée. En travaillant pour ſatisfaire leurs beſoins, je ſentais qu'il en était d'autres pour mon cœur. Je croyais te voir fixant avec plaiſir tes regards ſur moi, applaudiſſant à mes ſoins, & je les prenais avec plus de joie : elle était ma récompenſe. Mais quand j'eus ſatisfait à ce que demandait l'humanité, je fus agité par l'impatience de m'éloigner de cette habitation, & de m'approcher des lieux où je devais apprendre que tu penſais à moi, que tu t'étais occupée à me donner des aſſurances d'un amour mutuel. Je cherchai le vieillard pour l'embraſſer avant de quitter ſa demeure, & je le cherchai quelque tems ſans ſuccès : enfin je le découvris au bas de la colline, occupé à jeter de la terre ſur ſon fils & ſa femme qu'il venait d'enſevelir : on découvrait encore leur viſage tourné vers le couchant. Leur pere

trempait de ſes larmes la terre qu'il répandait ſur eux; j'entendais ſes ſoupirs, je n'oſais le troubler dans une occupation ſi douloureuſe & ſi reſpectable. Quand il eut fini ſon opération, il demeura quelque tems immobile, puis il s'aſſit. O mes enfans! s'écria-t-il, voilà le dernier ſervice que je pourrai jamais vous rendre. Hélas, quand mes mains vous unirent l'un à l'autre, je ne penſais pas que ces mêmes mains vous mettraient enſemble dans le tombeau! Vains projets, trompeuſes eſpérances, vous avez diſparu! Non, vous n'êtes plus à plaindre; c'eſt moi ſeul qui le ſuis: vous êtes tranquiles, vous êtes heureux, vous n'avez plus de beſoins. Si après la mort on ſe ſouvient encore de ce qui fit autrefois nos plaiſirs & nos devoirs, ſans doute, vous penſerez avec quelque reconnoiſſance à celui qui vous donna la vie & qui ſoutient celle de vos enfans. Quand vous vous retracerez ces fruits de votre amour, vous deſirerez que je tarde long-tems à vous rejoindre dans les lieux qu'habitent vos ombres heureuſes; je le deſire moi-même. Puiſſe ma vie ne s'éteindre qu'avec les beſoins de ceux que vous m'avez laiſſé. Puiſſent mes yeux ne ſe fermer qu'après les avoir vu heureux; & s'ils verſent des larmes ſur ma tombe, que ce ne ſoit point le beſoin qui les leur arrache;

que ce ſoit le ſouvenir des ſecours que ma main leur tendît qui les leur faſſe répandre. Il ſe tut, ſe leva, remonta la colline; j'allai au-devant de lui. Mon devoir, lui dis-je, m'appelle en d'autres lieux, je vous quitte, reſpectable vieillard; mais avant de partir, dites-moi ce que je puis encore pour vous: avez-vous des beſoins preſſans? Si vous n'en voyez que dans l'avenir, j'eſpere dans quelque tems vous revoir. Il me répondit: Homme humain & généreux, ſouvenez-vous de moi: ſi vous revenez quelquefois dans ces lieux, j'y reverrai toujours avec tranſport mon bienfaiteur. La cabane de l'homme pauvre peut affliger l'œil de ceux qui ſont accoutumés à l'opulence, mais le ſouvenir du bien que vous m'avez fait, vous rendra la mienne plus riante. Vous avez aſſez fait pour moi aujourd'hui; je ne vous demande rien de plus. Je ſuis ſeul & chargé d'années; mais j'ai du courage & j'eſpere pouvoir ſuffire à mes enfans: l'aîné d'entr'eux pourra m'aider pour faire la moiſſon; les Dieux prendront ſoin du reſte. Je ne vous retiens plus; allez où le devoir vous conduit. Les Dieux vous favoriſent: ils vous ont donné un cœur bon; c'eſt un de leurs plus riches préſens. Qu'ils veillent ſur vos pas: je ne leur demanderai jamais rien, je ne les remercierai

jamais ſans que votre ſouvenir ne ſe réveille dans mon cœur. Adieu, bon jeune homme, ſoyez toujours heureux. En me diſant ces mots, il me ſerra dans ſes faibles bras; je le preſſai contre mon ſein ſans pouvoir parler. Je m'éloignai; il me ſuivit long-tems des yeux, & quand je ne pus plus le voir, mes regards ſe fixèrent ſur ſon agreſte habitation; je croyais voir encore ceux qu'elle renfermait, j'admirais la tendreſſe courageuſe de l'Ayeul; ſa pauvreté l'ennobliſſait & le rendait plus reſpectable à mes yeux. Je me le retraçais environné de ſes enfans; je me rappellais le moment où je les avais vu accourir à la voix du vieillard, lui demander du pain, portant à la bouche leurs mains tremblantes; j'entendais les cris inarticulés que l'avide faim leur faiſait pouſſer: tout en eux était expreſſif, & déchirait le cœur de l'homme ſenſible. Après m'être pénétré de ce tableau, avec quel mépris, avec quelle indignation je me peignais le riche inſolent, qui ne connaît plus, pour ainſi dire, les beſoins de la nature, & qui n'en goûte plus les plaiſirs: il n'en pourſuit deſormais que l'ombre, & cette ombre toujours fugitive eſt toujours ſuivie du dégoût. Je le vois promener ſur un char brillant ſon oiſive indolence; il ſourit à la femme qu'il veut corrompre; il rejette le pauvre

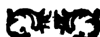
avec dédain; il méprise le malheureux: s'il s'offre à ses regards, il les détourne avec indifférence: son cœur est sans activité, sans ressort, sans chaleur, sans vie. Ce riche ressemble à ces plantes voraces, qui, par leurs racines ôtent la nourriture à celles qui les environnent, & n'en couvrent aucune de leurs ombres salutaires. Cet homme là ne m'intéresse point, je ne l'entends point, il m'est étranger; c'est l'infortuné qui m'attache & m'émeut: il souffre, il devient mon ami, il est mon frère. Je m'occupais de ces idées en m'approchant des bords du Myla: j'en étais si voisin, que, malgré mon impatience pour arriver à la ville des Léontins, j'ai voulu le visiter. C'est au travers d'un amas de rocs suspendus ou brisés qu'on parvient à sa source. Un bruit effrayant qui se fait entendre à plus d'une lieue sous un Ciel tranquille, une vapeur épaisse qui s'élève & se répand au loin, annoncent qu'on en approche. Elle est dans le milieu de l'épaisseur d'une haute montagne: on la voit coupée à plomb, vomir avec effort, par une large bouche, une riviere rapide, qui tombe sur un roc enfoncé & creusé par sa chûte. Dans ce bassin qui s'aggrandit sans cesse, l'eau se précipite & se renouvelle; elle tournaie, mugit, s'élance, changée en écume & en vapeurs. A quelque pas de là, elle se précipite encore dans un rocher où elle a trouvé un lit tortueux.

Il femble que des convulfions de la nature ont forcé la montagne à lui ouvrir fon fein pour la conduire à la mer : on ne la voit plus alors qu'au travers d'une fente du roc : en fe baiffant, on voit fes flots écumeux fe preffer, s'étendre en bouillonnant & s'échapper enfin avec la rapidité d'un trait lancé par une main exercée. Elle roule ainfi dans les ténèbres durant un efpace de trois cents pas. Elle ne fort du fein de la terre, que pour s'élancer dans la mer. Sa courfe brillante & agitée eft courte; fon peu d'étendue ne nous donne pas des regrets, elle était inutile. Nul champ n'eft fertilifé par les eaux de ce torrent; aucune fleur ne s'épanouit fur fes bords; fa marche n'eft curieufe que parce qu'elle eft effrayante, que parce qu'elle préfente des images de deftruction.

Je ne me fuis pas arrêté long-tems dans ce lieu : le plaifir de t'en parler, m'en fit feul trouver à le parcourir. Je m'en fuis éloigné à grands pas pour arriver à Léontium avant la nuit. Je devais y arriver avant midi; mais quoique le tems me foit cher, je ne regette pas celui que j'ai perdu : il a été employé à faire du bien. Cette idée eft confolante; elle donne du courage, des forces, de la gaité : un rayon d'une joie pure a pénétré mon cœur & le dilate : elle ne me fait pas oublier que tu n'es plus avec moi; mais

elle me flatte; elle me dit qu'en ſoulageant les infortunés, je me rends toujours digne de toi.

Je t'écris aſſis ſur le ſommet d'un Mont ſur le penchant duquel la ville des Léontins eſt placée; elle ſemble ſe déployer devant moi : elle me paraît grande & belle ; le pays qui l'environne eſt peuplé & fertile. Je pars, je vais ſans doute recevoir un témoignage de ton amour. Je verrais dans ta lettre que je ne ſouffre pas ſeul de l'abſence, que tu partages mes peines, mon impatience, mon eſpoir. Je cours pour la recevoir. Hélas! il faut donc que je m'éloigne de toi pour chercher quelque conſolation à la douleur de t'avoir quittée. Ah! ſi j'étais trompé; ſi je me flattais en vain, ſi tu n'avais point écrit, quelles ſeraient mes craintes, quel ſerait mon ſort!



LETTRE X.

Cynire à Nicias.

MON ami, mon cher Nicias, je ne veux pas que tu attendes ma lettre; je veux qu'elle arrive avant toi dans le lieu où elle doit t'être remiſe. Je ſais combien de craintes & de ſoupçons inquiétans s'élèvent durant une longue attente, je deſire les prévenir, t'épargner des peines, & puiſque nous ſommes l'un pour l'autre la ſource de nos plaiſirs, je veux qu'autant qu'il eſt poſſible, tu n'ayes que des plaiſirs. Ah! je ſens, j'éprouve que cela ne ſe peut pas, puiſque nous ſommes éloignés; mais j'aime à le vouloir & à l'eſpérer; ce déſir fait mon être & ma vie.

Je ne te dirai rien de ceux qui m'environnent; j'ignore ce qu'ils font & ce qu'ils diſent: depuis ton départ je ne ſuis pas ſortie de ma chambre, & je la rends obſcure autant qu'elle le peut être: j'y ſuis plus à moi, j'y ſuis à toi toute entiere; mon imagination me fait t'accompagner dans tes voyages; mon cœur va au-devant de toi, il me place à tes côtés, je vois avec toi tout ce que tu as vu, je viſite les mêmes lieux, je reſpire où tu reſpires; je recommence

vingt fois le même voyage, & le dernier eſt celui qui me plaît toujours davantage: de nouveaux objets, de nouvelles circonſtances me le rendent toujours plus intéreſſant. Mais ſouvent au milieu de ces douces erreurs, un ſouvenir fâcheux, une idée triſte me ramène où je ſuis. Je parcours ſans allarmes les lieux que tu m'as peint; mais au delà tout eſt incertain & vague; j'ignore où tu es, mon imagination fait tous les frais du voyage, & cette imagination n'eſt pas toujours riante. Quelquefois je crois te voir ſur les bords eſcarpés d'un torrent fougueux; tu t'expoſes à le franchir, tu tombes, je pouſſe un cri d'effroi, je me raſſure avec peine. Ici, tu es égaré dans une forêt épaiſſe & ſombre, tu ne ſais dans l'obſcurité qui t'environne où diriger tes pas, je te vois expoſé à la rapacité d'hommes féroces, ils en veulent à tes jours, je les crois voir occupés des horribles apprêts de ta mort; j'accours tremblante, éperdue; je vole à ton ſecours; je ne ſens alors que mon impuiſſance, cette impuiſſance me réveille, me ramène au ſein de Syracuſe, à mon obſcurité, au ſentiment pénible de ton abſence: mon réveil me calme & m'afflige: je ſens que les ſecours que j'ai cru pouvoir te tendre ſont imaginaires, mais que les dangers que j'ai craint peuvent ne l'être pas. Le ſeul remède à mon accablement, ma

ſeule conſolation eſt de relire ta derniere lettre : c'eſt Dromon qui me l'a remiſe ; depuis ce moment il m'eſt devenu plus cher. Ce bon ſerviteur était ému en me l'aportant, il ne put me parler ; mais il me la préſenta d'une main tremblante. Je l'ai lue cent fois : dès que je l'ai quittée, je deſire la reprendre : il s'élève des doutes dans mon eſprit que je veux éclaircir ; je crois y avoir vu ce qui n'y eſt pas, ou n'avoir pas bien vu ce qui doit y être ; mais je ſuis ménagère de mes plaiſirs ; je me les refuſe ſouvent pour me les rendre plus vifs, & le tems s'écoule durant ces combats, ce tems ſi long, ſi lent pour mes vœux impatiens. J'aurais voulu me cacher même à mes parens pour être toute à mes inquiétudes, & à mon amour. Deux hommes ſeuls avec eux, ont pénétré dans la ſolitude où je me ſuis renfermée : l'un eſt ton pere, l'autre ton ami Agathon : ils ne doivent point être étrangers à mes yeux ; ils te ſont unis, & ils viennent pour me parler de toi. L'un mérite le nom d'ami, il eſt digne d'ètre aimé & tu l'aimes : mais combien tu fus injuſte envers ton pere lorſque tu l'appellas un homme inſenſible, un homme dur ! Il n'y eut jamais un père plus tendre. Il vint avant-hier : j'étois ce jour d'une triſteſſe profonde ; il le vit, fixa ſes yeux ſur moi & laiſſa échapper un long ſoupir : je levai

les yeux ſur lui, il baiſſa les ſiens : je vis que mon état l'affectait, qu'il devenait triſte & ſombre ; je fis des efforts pour m'égayer & je lui parlai de choſes indifférentes : il connut la violence que je me faiſais, il ſentit quelle en était la cauſe, & il en fut ému : il s'approcha de moi, prit mes mains, & les ſerrant dans les ſiennes, il détourna ſon viſage attendri pour me cacher ſes larmes : je ſentis couler les miennes. Il garda un moment le ſilence ; puis il s'écria d'un ton pénétré. Chère Cynire, ma fille, vous avez des peines, & c'eſt moi qui vous les cauſe : pardonnez : j'ai dû vous paraître cruel, je l'ai dû paraître à mon fils ; mais s'il eut pu lire dans mon cœur, il aurait vu combien il m'en coûtait pour le ſéparer de vous, pour l'éloigner de moi... Peut-être a-t-il penſé que je ne l'aimais pas, que je le ſacrifiais à un caprice, que je me faiſais un plaiſir de ſa peine : je prévis que cette penſée déchirante s'éleverait dans ſon ame, & je ne changeai pas cependant de réſolution : je ne l'avais pas priſe à la légère, elle était le fruit de longues réflexions, de mon expérience & de ma tendreſſe pour lui. La changer aurait été faibleſſe, ç'aurait été l'aimer mal. Ce n'eſt pas à vous ſeulement que mon fils doit être ; il appartient à l'humanité que l'honnête homme doit ſecourir, à la patrie que tout bon citoyen doit ſavoir dé-

fendre. Ce n'eſt pas aſſez pour l'homme vertueux de plaindre l'infortuné, de l'aider froidement: il faut le chercher, l'arracher au découragement & au mépris; & s'il eſt honnête, s'il mérite un ſort plus doux, il faut avoir le courage d'en faire un ami. Mon fils, nourri dans l'aiſance & la tranquillité, n'avait encore verſé de pleurs que celles que lui avaient arraché les maux de l'enfance: jamais l'aſpect d'un malheureux n'avait ébranlé ſon ame; il en eut peut-être ignoré l'exiſtence, & il eut cherché à l'ignorer; il en aurait éloigné l'idée affligeante & importune qui pouvait troubler ſon bonheur. Les larmes du malheureux ſont comme une pluie féconde qui pénétre le cœur & l'étend; mais il n'eſt qu'un tems pour en être frapé: celui qui ſe reſſerre à leur approche, ne ſera jamais un époux tendre, un bon pere, un ami; il ne ſera rien, & je voulais que mon fils fut quelque choſe. Mes concitoyens attendent de moi un de leurs défenſeurs, un de leurs guides: pour mériter ce titre, il faut connaître l'homme & les choſes. Cette connaiſſance ne s'acquiert pas dans le ſein d'une ville, dans un repos oiſif, au milieu d'une famille qui s'attache à vous épargner des maux, qui ôte de votre chemin toutes les épines qui pourraient vous bleſſer: il faut avoir été abandonné à ſes propres reſſources; avoir formé

ſon

ſon courage par la néceſſité d'en faire uſage ; avoir ſenti la néceſſité d'être juſte, bon, éclairé. Voilà mes motifs, jugez-moi : avec mes deſſeins, mes ſentimens, mes devoirs, que devais-je faire ? Ce que vous avez fait, lui répondis-je ; eſt-ce à moi de vous juger ? Eſt-ce auprès de moi que vous devez vous juſtifier ? Jamais je ne vous ai accuſé, jamais je n'ai douté de votre tendreſſe pour Nicias, ni de votre amitié pour moi ; j'ai ſu me ſoumettre ; j'ai gémi & vous ai reſpecté. Pardonnez ſi je n'ai pu vous cacher ma triſteſſe ; elle devait vous paraître un reproche & je ne devais pas vous la montrer. Je ſuis faible ; mais je ne fus jamais injuſte : je pleure ſur l'abſence de votre fils & ne vous la reproche pas. Nous parlâmes long-tems encore : en me développant ſon ame, il m'intéreſſa toujours davantage, il m'inſpira la plus tendre vénération. Je vis un homme grand & juſte, le vrai patriote, le pere le plus ſage & le plus ſenſible.

J'aime mon ami, à te répéter les diſcours de ton père ; ils te le font mieux connaître ; ils doivent te le rendre toujours plus cher. Oui, je ceſſerais de t'eſtimer, ſi chaquefois que tu te retraces l'image d'un tel pere, ton cœur n'était pas ému, s'il ne s'élevait pas, s'il ne ſe pénétrait pas d'un noble orgueil. Cet ami reſpectable me preſſa contre ſon ſein en me quittant, il

me donna le doux nom de fille, m'annonça que je ferais une épouſe & une mere heureuſe, que je ferais le bonheur de ſon fils, que je ferais la joie & la conſolation de ſa vieilleſſe. Cette eſpérance eſt trop chère à mon cœur pour qu'elle en ſorte jamais.

Adieu, mon ami, adieu; le ciel s'obſcurcit, la nuit tombe, ſans doute tu as fini ta courſe; tu te repoſes dans quelque aſyle champêtre, & tu t'y occupes de moi. Remplie des deſirs & des craintes que tu m'inſpires, mon ame va s'égarer dans les cieux que tu contemples, j'y vais épier le moment du lever de l'œil du Taureau; mes yeux vont s'attacher ſur cet aſtre où les tiens ſont fixés. Je t'aime d'avoir imaginé ce moyen de nous entretenir; mais après avoir ſuivi cet aſtre dans ſa courſe, je deſcendrai avec un plaiſir nouveau dans mon cœur: je t'y conſulterai, j'y retrouverai ton image adorée. Ah! c'eſt là que tu vis, c'eſt là que tu ne mourras jamais.



LETTRE XI.

Nicias à Cynire.

Non, mon amie, tu n'as pas trompé mes espérances : je tiens ta lettre, elle est sur mon sein palpitant de joie. A peine j'ai vu *Egon*, que j'ai voulu lui demander s'il n'avoit rien à me remettre, & je tremblais de le faire. S'il m'avait dit, je n'ai point de lettres pour vous, il m'eût donné la mort : heureux encore si la douleur ne m'eût pas rappelé à la vie ; mais dès qu'il m'a eu serré dans ses bras, il m'a dit : venez, on vous attend, & vous attendez ceci peut-être : il m'a remis ta lettre : en la touchant, j'ai tressailli. Oh combien j'ai maudit ces importunes cérémonies, ces égards, cette vaine décence qui nous force d'abord à manifester des sentimens faibles, qui ne devraient se montrer qu'après qu'on aurait pu se livrer à d'autres plus vifs & plus chers ! Soulagé alors d'un poids accablant, on serait plus naturel & plus sincère ; mais *Egon* m'a conduit vers sa famille ; il a fallu le suivre, il a fallu recevoir des embrassemens où mon cœur se refusait, & parler quand je ne voulais que sentir. On s'est entretenu de Syracuse, de

mon pere, de toi, avec des expreſſions qui m'auraient preſque fait pardonner la contrainte que l'on m'impoſait. Ta lettre était toujours dans ma main, & je brûlais d'impatience : enfin, je me ſuis échappé & je ſuis heureux.

Chère amante, avec quel doux raviſſement j'ai parcouru ces traits tracés par ta main ! Chaque mot a frappé mon cœur & y a excité des tranſports. Ton amour augmente le mien ; il multiplie mes plaiſirs s'il ajoute quelquefois à mes peines. Dans le délire qu'il me cauſe, j'oublie que je ſuis éloigné de toi : ce n'eſt plus ta lettre que je tiens, c'eſt toi, c'eſt toi que je preſſe contre mon ſein. Le délire ceſſe, la triſteſſe lui ſuccède ; tes lettres me conſolent. Oh, quand n'aurai-je plus beſoin de conſolation !

Te le dirai-je, mon amie ? une partie de ta lettre m'a fait de la peine. Tu me parles de mon pere comme s'il était beſoin de m'en parler ; comme ſi je le connaiſſais mal, & qu'il fut néceſſaire de réchauffer la gratitude d'un fils inſenſible. Si tel était ton deſſein, ſi telles étaient tes craintes, tu ne me connais pas ; tu es injuſte envers moi. Oui, je ſuis jaloux qu'aucun être ſur la terre n'ait une plus grande idée de mon pere que je ne l'ai moi-même ; nul ne le reſpecte plus & ne l'aime davantage. Fal-

lait-il juger de mes ſentimens par ceux que j'exprimais dans des inſtans de délire ; quand la douleur d'être arraché à toi ne me permettait de ſentir qu'elle ? Voit-on l'ame de l'homme honnête & ſenſible ſe développer dans les rêves d'un inſenſé ? Dans ces momens, on ne reſpecte pas les Dieux ; on ne reſpecte pas même ſon pere. Je connais les vertus du mien ; la reconnaiſſance & l'amour filial les ont gravées dans mon cœur en caractères ineffaçables : ſon ſouvenir me fera aimer les hommes, il me rendra juſte & tempérant, il éloignera de moi toute action baſſe & honteuſe. Le vice m'aurait bien avili, bien énervé, ſi ſon nom ſeulement, ce nom reſpecté frappant mon oreille, ne me rendait à moi-même & à mes devoirs ; s'il ne me faiſait rougir de les avoir oubliés un inſtant. Tels ſont mes ſentimens ; ils ne changeront pas, ou je ceſſerai de t'aimer, d'être moi. Je reviens à mon eſpèce de journal.

Egon ne t'eſt pas inconnu, tu l'as vu à Syracuſe : c'eſt chez lui que mon pere m'adreſſa & c'eſt chez lui que je demeure. Je te parlerai de mon hôte & de ſa famille ; je te décrirai ſa maiſon : tout eſt intéreſſant dans l'homme honnête & bon pour ceux qui ont ſes vertus. La maiſon d'*Egon* eſt dans un fauxbourg que le *Liſſus* ſépare de la ville : elle ſemble attachée à une

montagne ſur laquelle on voit encore les ruines d'une ancienne fortereſſe. On a formé deux terraſſes derrière la maiſon ; l'une ſert pour la promenade, l'autre eſt couverte de plantes & de fleurs. Plus haut, juſqu'au ſommet de la montagne, s'étendent au loin des vignes fertiles en vins excellens. Du ſommet de cette montagne, on découvre toute la plaine qui environne la ville, coupée par différens ruiſſeaux, diviſée en champs où le moiſſonneur fait entendre ſes chants joyeux, en petites forêts vertes & obſcures, en prairies couvertes de nombreux troupeaux. Les monts qui la terminent, ſont cultivés comme elle, & offrent la même variété. De là encore, on voit les replis tortueux du *Liſſus*, qui ſerpentant le long de la vallée qu'il arroſe, ſemble être les bras avec leſquels la ville va chercher au loin le commerce & l'abondance. Une multitude de bateaux lui donne un air de vie ; les uns ſuivent le cours du fleuve & deſcendent avec rapidité : les autres le remontent avec lenteur, traînés par des bœufs dont la marche tardive & pénible s'imprime ſur le rivage que leur poids fait ſouvent écrouler. C'eſt ſur le mont où l'on jouit de cette riche & mouvante perſpective que je gravirai ſouvent en prononçant ton nom, en m'occupant de toi, en ſupputant le tems qui s'eſt écoulé depuis que

tu es séparée de moi, & l'espace immense que sa marche lente doit parcourir avant que je puisse te presser dans mes bras.

Egon est commerçant, homme de lettres & Magistrat. Sa bibliotheque est nombreuse, il y entassa d'abord les livres ; à présent il les choisit. Il ne tire d'autre avantage de sa charge que celui d'ajouter à la considération qu'il mérite par ses vertus : elle lui donne encore plus de facilité pour faire le bien, & c'est par là qu'il y est attaché. Il est l'ami de tous ceux que l'amitié rassemble autour de lui ; il est le père de tous les jeunes gens honnêtes. Il parle de philosophie avec le philosophe & de politique avec l'homme d'état ; avec l'homme agreste, il parle des champs, de détails de ménage : il lui parle de sa femme, de ses enfans d'un ton qui annonce sa sensibilité & son humanité. Il se rend l'égal de tous, & tous le respectent & le chérissent. Ses amis le trouvent toujours dans le besoin ; il les cherche dans l'adversité ; il les attend quand ils sont heureux ; mais il ne les aime pas moins. Il vit beaucoup avec sa famille & il sait s'y plaire : sa femme n'est pas belle, elle est peut-être plus que belle, car elle fait oublier qu'elle ne l'est pas. Elle est estimable, elle a des graces dans son honnêteté, dans sa douceur, dans sa sagesse. Elle craint les Dieux, aime son époux,

chérit ſes enfans : ils ſont ſes compagnes; c'eſt avec eux qu'elle eſt dans ſa maiſon ; c'eſt avec eux qu'elle en ſort, c'eſt pour eux qu'elle ſe promène. Elle ne viſite que ſes parens : ce ſont des ſœurs qu'elle aime & qui l'aiment; c'eſt un frère, homme de mérite, ardent, impétueux, aimant tout ce qui eſt bien, abhorrant tout ce qui ne l'eſt pas. Tel eſt *Egon*; telle eſt ſa famille : il n'a que deux fils ; ils ſont encore dans l'enfance ; mais dans cet âge où les yeux s'animent, où l'eſprit ſe développe. J'aime à me voir dans cette maiſon. Je me dis ſouvent ; *c'eſt ainſi que ſera la mienne.* Elle me peint un bonheur que j'attends ; mais dont je ſuis trop loin de jouir encore. Elle me fait ſentir que la félicité n'eſt pas au dehors de chez ſoi. Pour l'homme honnète, pour l'homme dont le cœur eſt ſain, il eſt des plaiſirs qui n'ont pas beſoin d'ètre variés pour ètre touchans. Si quelqu'un me ſoutenait le contraite, je le menerais chez *Egon* : je le montrerais aſſis à ſa table frugale; ſa femme devant lui, ſes enfans à ſes côtés. On le verrait occupé à prévenir les deſirs, les beſoins de ſon épouſe, & montrer ſur ſon viſage la joie qu'il reſſent d'y avoir réuſſi : on le verrait ſourire aux queſtions de ſes enfans, à leurs jeux enfantins ; on verrait que le ſourire de nos gens à grande ſociété, eſt bien différent de

celui d'un pere qui jouit des plaisirs de sa famille. Quelle douce joie j'éprouve moi-même, en le voyant fixer ses enfans; ses regards s'animent, son visage s'épanouit; une douce sérénité y brille il est ému, & le bonheur se peint dans tous ses traits. Ce tableau si intéressant, je le vois se renouveller tous les jours sans qu'il perde de son coloris : il a toujours les mêmes charmes.

Je sors peu de mon asyle : je m'instruis avec *Egon* : bientôt je connaîtrai les mœurs & les loix des Léontins aussi bien que lui-même, & ce serait bien les connaître. Je me répands cependant quelquefois dans les campagnes : je vois le paysan occupé dans ses champs, je le suis dans sa maison; j'y trouve souvent des hommes grossiers & durs, mais honnêtes; les sentimens se peignent ici à grands traits; l'amitié y est un transport, elle est plus forte que l'amour même dans les grandes villes; la haine y est féroce, la joie y est un délire, le chagrin une fureur; mais le calme y est long, & plus fréquent qu'ailleurs. J'y ai vu un grand nombre de ménages unis, & dans ceux-là, on voit partout le travail & l'aisance; l'économie & l'ordre y sont mis en action plus qu'ils ne les connaissent en préceptes : tout y annonce un époux satisfait, une femme contente, des enfans sains & gais.

J'ai trouvé ſouvent le bonheur dans une famille renfermée dans des murs de roſeaux couverts par des feuilles ſéches.

Mon amie, je te rappelle ſouvent aux champs; je te parle trop peut-être des gens qui les cultivent, & pas aſſez des habitans des villes. C'eſt que j'aime mieux entrer dans la cabane du pauvre, que dans le palais du riche: ce goût tient à des ſentimens que j'eus toujours, & à mon état actuel. Je ne ſais point prendre un vif intérêt au ſort de l'homme opulent, & je recherche tout ce qui m'agite, tout ce qui remue mon cœur & l'attache. L'habitant d'un palais, toujours environné, toujours eſcorté, ſe montre avec faſte: ce qui frape le plus en lui, ce n'eſt pas l'homme, c'eſt ce qui le décore ou le défigure. Il veut que je penſe qu'il eſt heureux; je veux bien le croire ſur ſon extérieur; c'eſt tout ce qu'il veut de moi, & hors de là, je n'ai plus rien à lui dire. Les ſociétés qu'il fréquente, où il ſemble ſe plaire, ſont toujours bruyantes & tumultueuſes, & moi, j'aime le calme & le ſilence. La contrainte y règne; il faut y mouler ſon viſage ſur la forme des autres, y exprimer les ſentimens dont ceux qui nous parlent ſont animés, y cacher les ſiens: la gaîté eſt un effort qu'on vous oblige à faire, & je ne puis y être gai. Mais dans une Cabane, je ſuis ce que je

veux être ; j'y puis être trifte, & par cela même, je le fuis moins. L'habitant des hameaux a des befoins que je puis fatisfaire, des peines que je puis foulager, & il m'intéreffe. Le riche ne craint que l'ennui, ne cherche qu'à l'éloigner, & je ne me crois pas digne de me charger du foin important d'amufer l'indolence des Créfus. D'ailleurs, le but de mes obfervations doit être la connaiffance de l'homme, & pour le bien connaître, c'eft par le villageois qu'il faut commencer, parce qu'il eft moins éloigné de l'homme formé par la nature. C'eft une machine fimple qui donne la clé d'une plus compofée.

Je te parlerai donc peu des Léontins. Je ne les vois guère qu'en public, & ce que par moi-même j'ai pu apprendre & voir de leurs mœurs, de leurs inftitutions, doit faire le fujet d'une lettre à mon père, qui ne te la cachera pas fans doute ; ce que je t'en dirais ici ne ferait qu'une répétition, & je n'aime point à en faire.

Ne me demande pas ce que je penfe des dames Léontines : peut-on fe former des idées juftes fur quelque fujet, quand les regrets, la crainte, la douleur, l'impatience nous tourmentent ; quand l'imagination ne peut s'exercer que fur elles ? Non, mon amie, on ne peut avoir l'œil

observateur, quand on eſt agité d'une paſſion violente. Je n'ai de momens calmes que ceux qui ſuivent l'inſtant où j'ai reçu quelque lettre de toi; mais ces inſtans ſont rares & ils ne durent pas. Tout ce que je puis dire des dames de cette ville, c'eſt qu'elles ſortent peu, que j'en ai vu en public quelques-unes du moyen état, & qu'elles ont toutes un air modeſte qui les pare. On dit qu'elles s'occupent beaucoup de leur ménage, de leurs époux, de leurs enfans; qu'elles gouvernent l'intérieur de leurs maiſons avec le plus grand ordre, avec économie, avec vigilance. Il ſemble que la femme d'*Iſchmaque* (*) ait été formée ſur ce modèle, ou qu'elle en ait ſervi aux dames Léontines.

Un ouvrier de la manufacture d'*Egon* part dans quelques inſtans pour Syracuſe, je veux qu'il te porte cette lettre : il faut la finir. J'eſpère t'en faire parvenir une autre avant de m'éloigner d'ici; je me flatte quelquefois d'en recevoir une encore de toi. Mais combien ce que tu m'envoyes me parvient avec lenteur! Comme les humains rampent triſtement ſur cette terre qui ſemble être leur domaine! Je voudrais que tes lettres me parvinſſent avec

(*) Nicias parle ici, ſans doute, de la Femme que peint Xenophon dans ſes Œconomiques.

la rapidité de l'éclair ; peut-être je le trouverais trop lent encore. Je voudrais que nous tinssions l'un à l'autre par des fils imperceptibles & sûrs ; que chaque mot que tu prononces, chaque mouvement que tu fais, se fît sentir à moi, comme le frémissement de l'airain frapé avec force se communique au loin, à une distance de plusieurs lieues. Je comprends aujourd'hui pourquoi nous avons attaché des aîles aux talons du messager amoureux du maître des Dieux & des hommes, & je suis étonné que l'imagination n'en ait pas couvert son corps.

Je ne puis cesser de t'écrire ; toujours quelque nouvelle pensée se présente ; je voudrais te la communiquer, & quand j'ai fermé ma lettre, je ne t'ai point dit ce que je voulais te dire ; mais la nuit approche & l'ouvrier part à l'entrée de la nuit. Déjà je vois l'œil du taureau s'avancer sur l'horison : j'ai vu deux fois cette étoile bienfaisante depuis que j'ai reçu ta lettre. Avec quel plaisir j'attache mes regards sur elle ; elle semble me tenir lieu de confidente & de consolatrice. Elle est le point de réunion de nos pensées ; je la suis dans son cours une partie de la nuit ; je m'arrache à regret au plaisir de la contempler. Une douce joie se répand dans mon sein lorsque j'imagine qu'elle t'éclaire comme moi, que dans l'instant qu'elle me lance un de

ſes rayons, elle t'en envoye un ſemblable; que peut-être celui qui ébranle mon œil t'eſt déja parvenu; qu'il t'a fait éprouver la même ſenſation que j'éprouve; qu'il ne me touche qu'après t'avoir touché. Oh, que je deſirerais que la raiſon juſtifiât toutes les imaginations qui me frapent! Elles ſeraient plus conſtantes à m'égayer; elles ne ſe diſſiperaient pas avec facilité; elles me ſuivraient toujours. Je ne ſais quel démon envieux s'attache à troubler les plaiſirs qui me reſtent loin de toi. Un nuage noir & funèbre s'avance, il va envelopper mon étoile; déja il la cache, je ne la vois plus; je ne la verrai de long-tems. J'en plutôt irai chercher le ſommeil: peut-être une de ſes flatteuſes illuſions me rapprochera de toi, me placera devant tes yeux, me fera entendre ta voix. Dieux! le réveil viendra diſſiper cette image charmante. Adieu: on m'appelle, c'eſt pour remettre cet écrit: le tems preſſe & j'y cours. Adieu.



LETTRE XII.

Nicias à Pammilus son Père.

Je veux vous écrire, mon père; je le dois & ne sais comment le faire; je ne sais par où commencer. Devais-je jamais éprouver cet embarras? Vous avez pu me traiter d'ingrat; j'ai été injuste, & il est des momens où je le suis encore; mais vous savez combien j'aimais & ce que j'espérais. Voyez les lieux où je suis, ceux où j'étais, ceux où je vais. Dieux, je jouissais déja de l'aurore du bonheur, je touchais au moment qui me l'assurait pour toujours; je me livrais avec transport à l'espoir le plus séduisant, je l'embrassais avec sécurité. Tout-d'un-coup votre voix foudroyante a glacé mon cœur d'effroi; elle a tout dissipé, tout détruit. Mes plaisirs se sont changés en douleurs, mes transports de joie en désespoir, ma confiance en poison: plus j'approchais du faîte du bonheur, plus ma chûte a été grande & déchirante. Nous nous étions unis, flattés de ne nous séparer jamais; ce revers ne nous paraissait ni à craindre, ni possible; & je suis forcé de m'arracher à celle qui était l'ame de ma vie, de m'éloigner d'elle, de la

fuir. Non, je n'aurais jamais cru qu'on pût éprouver ce que j'éprouve ſans ceſſer de vivre. Plongé dans un abyme profond, occupé à lutter contre la crainte, l'abbattement, le déſeſpoir, je m'y reconnais à peine, je n'oſe encore l'enviſager dans toute ſon étendue. Je vous devais l'exiſtence, & vous me la rendiez cruelle, je vous devais mes ſentimens, & ces ſentimens faiſaient mon ſupplice : en me ſoumettant à vos ordres, pouvais-je ne pas murmurer ? Et aujourd'hui encore que quelques inſtans de calme ſéparent les accès du délire de la douleur, j'entrevois à peine que peut-être vous n'oubliâtes pas d'être père, en voulant être citoyen.

Pardonnez, mon père, pardonnez, ſi en vous retraçant ce que j'ai ſouffert & ce que je ſouffre encore, j'afflige votre cœur paternel. Je ſais que je vous ſuis cher & que mes plaintes pénétrent votre ame ; peut-être ſi j'euſſe eu le pouvoir de réfléchir, j'aurais gardé le ſilence ſur elles, mais le ſentiment eſt toujours promt & la réflexion toujours lente. D'ailleurs, vous m'avez appris à être ſincère ; j'aurais voulu en vain ne pas l'être ; mes ſentimens auraient percé le voile dont j'aurais eſſayé de les couvrir. A préſent, plus ſoulagé & plus libre, je pourrai mieux me livrer à ce que vous exigez de moi. Je ne vous promets pas des réflexions ; je ne ſuis pas aſſez

tranquille pour m'y livrer, ſur-tout ſur des objets ſi étrangers à ceux qui m'agitent. Je vous dirai ce que j'ai ſenti, ce qui m'a frappé, & le peu que j'ai pu apprendre.

Les Léontins n'ont pas l'affabilité des Syracuſains; mais ils ont plus de franchiſe; ils ont un air fier & rude, & l'abord froid & repouſſant : ils s'embarraſſent peu des étrangers qu'ils n'ont pas des raiſons de craindre; mais quand ils les connaiſſent & qu'ils ſont eſtimables, ils s'attachent fortement à eux. Alors même, ils ſont plus honnêtes que polis, & plus bienfaiſans qu'affectueux.

J'ai cru voir la cauſe de cet extérieur farouche des Léontins dans leur ſituation. La grande liberté dont ils jouiſſent les rend indépendans les uns des autres; il n'en eſt pas parmi eux qui en puiſſe protéger d'autres; chacun eſt ſon protecteur à ſoi-même, & tous enſemble le ſont de l'état. Leur faibleſſe leur fait tout craindre des peuples qui les environnent; leurs craintes les rendirent guerriers par néceſſité, & cette néceſſité leur a fait de la guerre une habitude, un goût qui affaiblit tous les autres.

Ce goût tient à la liberté, & n'en eſt qu'une ſuite; cet amour eſt leur ſeule paſſion; mais c'eſt une paſſion ardente : c'eſt d'elle que naiſſent leur défiance, leurs craintes, leurs révo-

lutions; tous leurs biens & tous leurs maux: elle préſente un ſpectacle ſingulier à l'étranger qui demeure quelque tems au milieu d'eux. Rien ne leur parait d'abord plus froid, plus flegmatique que les Léontins. Mais dès qu'il s'agit de diſcuter un objet de politique qui tient à leurs loix, & qu'ils croyent intéreſſant pour la liberté; le magiſtrat, le laboureur, le commerçant, l'artiſan quitte ſa face tranquille, leurs geſtes s'animent, les viſages s'enflamment, leurs voix s'élèvent & tonnent. Il eſt rare cependant que les débats que cette paſſion cauſe, dégénèrent en combats. Ils ſe ſéparent, aigris & irrités, mais leur voix ſeule ſe fait entendre, elle eſt la ſeule arme dont ils ſe ſervent.

Ils ont deux principaux magiſtrats, qu'ils confirment ou éliſent tous les ſix mois. Ces magiſtrats choiſiſſent ſix citoyens pour les conſulter & le peuple en élit ſix autres pour le même objet. Tel eſt le gouvernement des Léontins: deux chefs actifs, un ſénat de douze citoyens pour conduire & conſeiller ces chefs. Il eſt ſimple, & n'eſt pas abſurde. Les chefs ſont ſuppoſés choiſis parmi les gens de bien, & doivent connaître les plus ſages & les plus inſtruits; ils les choiſiſſent pour être leur conſeil.

Le peuple veut plus ſon intérêt, qu'il ne ſait les moyens de le ſervir; mais il connaît aſſez

les hommes avec leſquels il vit, & ce ſont ceux-là qui ſont l'objet de ſon choix. Il eſt gouverné par ſes chefs; mais ceux qui en ſont les guides ſont élus par lui, & cette inſtitution devrait le raſſurer : cependant il eſt bien loin de la confiance : la crainte active veille & lui fait voir ſans ceſſe des objets qui l'exercent, qui l'accroiſſent, & avec cent yeux comme Argus, ce peuple ne ſait en fermer aucun; il voit trop pour bien voir; il ne connaît pas le repos; il eſt parvenu à le regarder comme ſon plus dangereux ennemi. Les Léontins ſont toujours diviſés en factions comme Syracuſe, & ce me ſemble, comme le ſera toujours tout état libre : mais au moins ici, ce ne ſont pas des familles puiſſantes qui font naître ces factions, c'eſt la diverſité de ſentimens ſur les objets du gouvernement. Les loix ſont les ſources de ces diſſentions, & ſont auſſi les armes avec leſquelles les deux partis ſe combattent. Elles ſont antiques & nombreuſes; elles ne ſont plus que de vains ſimulacres qui tombent de vieilleſſe aux yeux même de ceux qui les venèrent, & elles n'en deviennent par-là que plus vénérables.

Les Léontins étaient, lorſqu'elles furent promulguées, le peuple le plus ſimple & le plus pauvre de la Sicile. Preſque tous étaient laboureurs. Aujourd'hui, c'eſt un peuple riche, inſ-

truit, commerçant: tout a changé autour d'eux & dans eux. Cependant les loix font les mêmes: elles n'expriment plus ce qu'elles exprimaient, parce qu'elles ne peuvent plus avoir pour objet ce qui le fut long-tems: l'intérêt du citoyen, fa manière de le voir, de le chercher, de le fervir, tout eft différent. Il n'eft aucun Léontin qui ne penfe que chaque parcelle de fes loix eft facrée: il en eft très-peu qui puiffent expliquer d'une manière claire ce qu'elles ont voulu dire, & ce qu'elles difent. On les applique à tout, & cela prouve, ce me femble, qu'elles n'expriment rien.

J'allai un jour chez un voifin d'*Egon*. „ Que le peuple eft malheureux! " me dit-il, „ Il ne „ peut fe gouverner lui-même; il faudrait qu'il „ agit de fuite & fans ceffe fur des principes „ conftans, & il ne le peut pas: il faudrait „ qu'il décidât fouvent fur des chofes qu'il ne „ peut bien connaître, & il ne le doit pas. Il élit „ donc des hommes qui gouvernent pour lui. „ Quand ces hommes font encore particuliers, „ ils ne veulent que ce que veut le peuple; „ leur intérêt eft commun avec le fien. Sont- „ ils élus? L'intérêt change, ils ne veulent „ plus que ce qui leur convient, ou ce qui con- „ vient à leur famille. Pour être élus, on fe „ pare des vertus les plus impofantes; le bien

» public eſt le ſeul vœu que l'on forme, le
» ſeul but où l'on tend, la reconnoiſſance des
» Citoyens eſt le plus digne prix qu'on puiſſe
» remporter pour avoir ſervi la patrie. Eſt-on
» élu? On jette le maſque; ce ne ſont plus que
» des hommes intéreſſés, avides, pour qui
» la juſtice n'eſt plus qu'un mot, la patrie
» qu'un vain fantôme. Ils n'ont cherché à mériter
» la confiance du peuple que pour la trahir;
» tout ſemble ſe faire par le peuple & pour
» le peuple; tout ſe fait par ceux qui gouver-
» nent & pour eux. Dès qu'ils ont en main
» les rênes de l'état, ils s'en ſervent comme
» un fermier d'une terre qu'il ſe hâte d'épuiſer
» avant que le tems de ſon bail ſoit fini. Aſſem-
» blé, on paraît reſpecter le peuple, & on le
» trompe: ſéparé; on le mépriſe, & on ne ſe
» cache pas même ponr dire ce qu'on en penſe.
» s'il s'agit de lui faire approuver quelques
» loix, ou quelques impôts, de lâches Citoyens
» l'endorment, de mielleux Orateurs le flat-
» tent, le careſſent & l'éblouiſſent. Ce ſont
» les motifs les plus grands, les plus nobles,
» les plus puiſſans qui ont dicté ce qu'on lui
» propoſe; il en doit réſulter les effets les plus
» heureux pour l'état, pour chacun de ſes
» individus. A-t-il approuvé? On en rit dans
» le ſecret, bientôt on ne daigne pas même

„ s'en cacher. Heureux encore, qu'ils veuillent „ bien nous détromper : car il en eſt, qui, „ avec de fauſſes vertus, en s'appuyant ſur une „ faction, en foulant l'autre, ſe ſont continués „ pluſieurs années de ſuite dans le gouverne- „ ment. Pourvu que telle inſtitution faſſe leur bien „ particulier, que leur importe que l'Etat en „ ſouffre, que la poſtérité en ſoit opprimée? „ Il n'eſt point pour eux d'avenir. Si le peuple „ garde le ſilence, les abus ſe multiplient; il „ eſt bientôt aſſervi : s'il murmure; c'eſt un „ peuple ennemi de la paix: s'il fait juſtice „ & ſe venge; c'eſt un monſtre féroce qui „ ſacrifie tout à ſes caprices, terrible en ſes „ mouvemens, ſans frein dans ſa fureur. Et „ que ſert au peuple d'avoir des chefs, s'il lui „ faut plus de ſoin pour veiller ſur eux, qu'il „ ne lui en faudrait pour faire ce qu'ils font?" Il ſe tut; je le vis pénétré & il me toucha: je trouvai en effet le peuple bien faible & bien malheureux. Je le plaignis d'être le jouet des paſſions de ſes magiſtrats.

Bientôt après, je rencontrai un autre Léontin qui me tint un langage bien différent. „ Notre „ république eſt malheureuſe," dit celui-ci, „ elle n'a qu'un gouvernement informe, jamais „ elle ne deviendra floriſſante. Les caprices du „ peuple y peuvent tout; le conſeil des ſages

„ n'y peut rien. Les magiſtrats n'y ſont point „ écoutés, & ils ſont ſans force & ſans crédit. „ Le peuple y veut tout faire, & il agit ſans „ principes; aujourd'hui avec lenteur, demain „ avec violence; il blâme ce qu'il loue; il „ louera bientôt ce qu'il blâme : il ne veut „ qu'exercer ſon pouvoir, que le faire ſentir; „ & il l'exerce mal; il n'en fait ſentir le poids „ que ſur des citoyens reſpectables. On lui „ propoſera une loi utile & ſage; il le recon„ naîtra; mais il la rejettera parce qu'il veut „ humilier ceux qui la propoſent. Qu'un homme „ vil, ſans mœurs, ſans vertus, paraiſſent ſou„ tenir ſes intérêts avec chaleur, qu'il le flatte „ & obéiſſe à tous ſes mouvemens, il en devient „ le Héros, & ce qu'il propoſe; fut-il abſurde, „ fut-il funeſte, eſt ſûr d'être approuvé. Mais „ qu'un Citoyen vénérable par ſon âge, par „ ſes ſervices, par tout ce qui nous mérite „ l'eſtime des gens de bien, oſe être juſte & „ vrai, défendre les intérêts du peuple contre „ ſes caprices; qu'il propoſe l'inſtitution la „ plus utile: il ſera blâmé, chargé d'accuſations, „ haï, pourſuivi, peut-être banni. Incertain dans „ ſes jugemens, dans ſes deſirs, dans ſes pro„ jets, le peuple veut & ne veut pas, il fait „ & défait: dans ce choc de volontés, l'amour „ de la patrie s'éteint; la tranquillité publique eſt

„ un objet qu'on desire sans en jouir jamais, &
„ la liberté s'affaiblit dans ses convulsions. Occu-
„ pé de misérables débats, on ne prévoit rien;
„ l'ennemi arrive, on est vaincu, & au lieu de
„ s'occuper à réparer ses fautes, on les aggrave
„ en se les reprochant. Notre état est un vaisseau
„ sans pilote : tant que la mer est calme, que
„ le zéphire seul enfle ses voiles, on fend en
„ sureté l'humide plaine, & chacun croit qu'il
„ n'est rien de si facile que de gouverner le
„ navire; mais que le ciel se couvre de noirs
„ nuages, que l'orage éclate, que les vagues
„ mugissent, chacun épouvanté court au gou-
„ vernail; l'un veut seul le diriger, l'autre
„ le tire à soi, & durant ce conflit, le vaisseau
„ prête le côté aux flots écumans qui le ren-
„ versent & l'engloutissent. Tel est le sort qui
„ nous menace, & que nous ne saurions pré-
„ venir ". Il me quitta en prononçant ces mots : & je me disais : peut-on faire deux tableaux si différens d'un même état de choses? Sur lequel dois-je me reposer? Faut-il les croire tous deux? Faut-il ne croire ni l'un ni l'autre? Cette incertitude me tourmentait. Je dirigeai mes pas vers la place publique : c'était le jour où l'on élisait des magistrats : un citoyen que j'avais connu chez *Egon* s'y rendait & je m'approchai de lui. Que pensez-vous que l'on fasse

aujourd'hui ? lui dis-je ; élira-t-on, confirmera-t-on ? Je l'ignore comme vous, me répondit-il : je ne sais point ce que feront les autres ; je sais seulement ce que je ferai. Tout ce que je puis vous dire, c'est que s'ils pensent comme moi, il ne confirmeront pas, ils éliront. --- Etes-vous mécontent de ceux qui vous gouvernent. --- Non : ils ont des défauts cependant : l'un s'aime trop soi-même pour aimer beaucoup la patrie, & le tems qu'il donne à se parer avec élégance est souvent pris sur celui qu'il doit à l'état. L'autre est un vieillard qui a déjà quelquefois exercé la charge dont il est aujourd'hui revêtu, & l'a toujours exercée avec succès & avec honneur. Il est vrai que l'âge le rend chagrin, faible, capricieux, entêté ; mais ce sont des hommes ; ils ne peuvent être parfaits. Ceux que j'élirai auront des défauts aussi, & j'en serai content, s'ils n'en ont pas plus que ceux à qui je les préfère. --- Pourquoi donc ne confirmez-vous pas les Magistrats actuels ? Vous n'espérez pas de gagner, vous pouvez perdre ; c'est exposer aux caprices du sort ce qui est assuré dans vos mains. --- Vous êtes étranger, vous êtes jeune, vous pouvez ignorer les principes sur lesquels un Citoyen sage doit se conduire. Si le citoyen qui peut n'être plus magistrat au bout de six mois, l'est encore après deux ans

écoulés, vous lui donnez l'eſpérance de l'être dix, de l'être vingt ans ; vous lui inſpirez le deſir de l'être toujours, & il forme des projets pour y parvenir : il oublie ce qu'il a été, ce qu'il doit être ; il ne ſe ſouvient que de ce qu'il eſt. Bientôt la liberté publique n'eſt rien ; vous vous plaignez du tyran, & c'eſt vous qui l'avez fait ce qu'il eſt. Quand vous ne lui donneriez pas le deſir de conſerver & d'étendre ſon pouvoir, & que ce deſir ne ſerait pas naturel à l'homme, vous lui donneriez du moins l'habitude de l'exercer, & cette habitude eſt un mal. Ce qu'il reçoit de ſes concitoyens, bientôt c'eſt ce qu'ils lui doivent. Si rebutés de ſon orgueil ou de ſes hauteurs, vous ne le confirmez plus ; vous êtes des ingrats : ſans reſpect pour ſon âge, pour ſes longs ſervices, vous flétriſſez ſon honneur, vous percez ſon cœur : quelle récompenſe vous donnez à un citoyen qui vous conſacra ſes veilles! Il employa ſa vie entière pour vous, & vous lui donnez la mort. Ses parens, ſes amis repètent ſes plaintes, & les amplifient ; ils épouſent ſon reſſentiment & cherchent à le venger : De là naiſſent des factions, des diſſentions dangereuſes. D'ailleurs, ſi vous laiſſez vieillir deux citoyens à la tête de l'état, eux ſeuls acquièrent de l'expérience : eux ſeuls connaiſſent le gouvernement, ſes reſſorts, ſes reſſources ; ils

meurent, & leur mort met l'Etat en danger. Il ne faut pas que le bien & la sureté de la république dépendent de quelques hommes. Tous les Léontins ont un droit égal à parvenir au faîte des honneurs; il ne faut pas que deux seuls y parviennent. Si ceux-ci en étaient les plus dignes, il devraient le refuser. Si tous pensaient comme moi, nous changerions nos magistrats aussi souvent que la loi nous le permet, & des deux citoyens que j'élirais, l'un l'aurait déjà été.

Comme il achevait ces mots, nous arrivâmes à la place, & le citoyen me quitta. Cette place est très-vaste. Elle est ornée d'une tribune & de bâtimens élégans & légers : là, les citoyens de chaque quartier ont leur lieu d'assemblée. Dès qu'ils y sont réunis, ils choisissent l'un d'entr'eux pour demander & marquer publiquement les suffrages. Sur l'élection de chaque quartier on retient quatre citoyens, & surtous ceux qui sont retenus par tous les quartiers rassemblés, les deux qui ont le plus de suffrages sont élus. Les magistrats ne furent pas confirmés; deux nouveaux furent choisis. L'un des anciens, celui qu'on m'avait peint comme un homme amoureux de lui-même, se retira en donnant des marques de mécontentement : le plus âgé ne me parut pas chagrin d'avoir été remplacé. Il monta sur la tribune pour parler

au peuple. Il avait un air vénérable ; ses yeux étaient encore vifs & sereins ; des cheveux blancs ombrageaient sa tête. „ Citoyens, dit-il, „ d'une voix ferme, je ne veux point me plain- „ dre ; j'aurais tort de le faire. A mon âge, c'est „ assez de pouvoir supporter le fardeau de la vie, „ sans y ajouter encore celui du gouvernement ; „ mais écoutez un vieillard qui vous aime & qui „ mérita peut-être d'être aimé de vous. Il y a „ de la sagesse à ne pas confirmer toujours les „ mêmes magistrats : votre nouveau choix vous „ honore ; mais souvent vous faites le bien de „ l'état par des motifs qui en préparent la chûte. „ Vous vous confiâtes à un homme perfide qui „ devint votre tyran : dès ce jour, vous vous „ livrez à des craintes, à des soupçons éter- „ nels : cet écueil est plus funeste encore pour „ la république, que celui contre lequel elle a „ manqué d'échouer. Quel ressort peut remon- „ ter l'état ébranlé, quand le citoyen n'ose se „ fier qu'à lui-même ? La confiance dans le „ méchant peut perdre ; mais la confiance dans „ les bons peut sauver, & si vous vous défiez de „ tous, vous découragez l'homme de bien, vous „ donnez des armes contre lui à ceux qui „ veulent le mal & savent le faire. Vous cou- „ pez les nerfs de la société civile. O mes con- „ citoyens, descendez dans vos cœurs, ne

„ faites-vous jamais le bien par le desir du
„ bien même? L'amour de la patrie, l'amour du
„ devoir n'ont-ils jamais pour vous qu'une voix
„ impuissante? L'humanité vous parle-t-elle
„ toujours en vain? S'il en était ainsi, je vous
„ dirais; veillez, tourmentez-vous, ne soyez
„ pas un instant désarmés & tranquiles; vous
„ n'en serez pas moins esclaves: dès ce moment
„ la république ne serait plus. Mais vous avez
„ des vertus encore, osez en croire à ceux que
„ vous choisissez comme les plus sages d'entre-
„ vous. Si vous saviez combien il est cruel de
„ chercher le bien de ceux qui veillent sur vous
„ comme sur un ennemi! J'en atteste les dieux;
„ je vous ai fait des propositions avec les inten-
„ tions les plus droites, avec le zèle le plus
„ pur pour la prospérité de la patrie, & vous
„ y donniez des motifs honteux & bas... Oui,
„ vous versiez dans mon cœur un poison mor-
„ tel. Combien de fois la défiance aurait éteint
„ dans mon cœur le desir d'être utile, si je ne
„ vous avais aimé plus encore que je n'étais
„ indigné contre vous! Je me disais avec amer-
„ tume: la confiance est le défaut des bons
„ cœurs; la défiance est la vertu des ames cor-
„ rompues, & elle semble être l'ame de mes
„ concitoyens. Il me fallait descendre au milieu
„ de vous, entrer dans le sein de vos familles,

„ pour me raſſurer. O mes amis! donnez quel-
„ que poids aux conſeils d'un ancien magiſtrat
„ que l'expérience éclaire. Il ne peut avoir d'in-
„ térêt que le vôtre; bientôt la tombe va ſe
„ fermer ſur ſes cendres, le néant va l'engloutir.
„ Oſez croire vos magiſtrats gens de bien; &
„ ceux mêmes qui ne le feront pas, agiront
„ comme s'ils l'étaient. Conſervez vos mœurs,
„ ſoyez éclairés & vertueux & ne craignez pas
„ de ceſſer d'être libres. c'eſt-là le ſeul moyen
„ de l'être. Je ſais qu'il eſt plus aiſé d'avoir de
„ la défiance que de la vertu; mais ſi la liberté
„ eſt un bien qui vous eſt cher & croyez qu'on ne
„ peut l'avoir qu'à ce prix: la raiſon, la patrie,
„ les ſuccès & la honte de toutes les républiques,
„ vous diſent avec force qu'il n'eſt point de
„ liberté ſans vertu, & ſi vous pouviez m'en
„ croire, je mourrais content, car j'aurais ſauvé
„ ma patrie".

Ce diſcours fut applaudi des Léontins : ils environnèrent leur ancien magiſtrat lorſqu'il deſcendit de la tribune, lui donnèrent les marques les plùs touchantes de leur eſtime & de leur reconnoiſſance, & l'accompagnèrent avec reſpect juſqu'à ſa maiſon : & je diſais; le peuple ſait honorer l'homme vrai, l'homme vertueux; il n'eſt donc pas ſans vertu lui-même; il n'a pas toute la défiance qu'on lui reproche. Je faiſais

ces réflexions en me rendant à la demeure d'*Egon*; je l'y trouvai; je lui dis tout ce que je venais de voir & d'entendre. Il loua le difcours du magiftrat & les idées de fon ami fur les élections, & il ajouta : Vous avez entendu le langage de deux factions; quand vous connaîtrez les différentes républiques de la Sicile; quand vous aurez vu que dans toutes on éleve de femblables plaintes, vous en ferez moins frappé. Et il eft impoffible qu'il ne s'en éleve pas; car, mon ami, il n'eft point de gouvernement parfait : tourmentez votre imagination; faites de longues, de profondes réflexions pour former un fyftême de loix; l'œil de l'obfervation y trouvera toujours un endroit faible, & quand vous le mettrez en action, que vous l'appliquerez à une collection d'hommes, vous verrez naître des inconvéniens que l'on n'y avait pas obfervés. Et comment un gouvernement ferait-il parfait? Tous font nés du concours de circonftances fortuites; les paffions humaines rongent fans ceffe la bafe fur laquelle ils repofent, la plupart ne font plus compofés que des étançons qu'on ajouta pour foutenir l'édifice chancelant qui n'exifte plus; & ces diverfes piéces n'étant pas faites l'une pour l'autre font mal jointes l'une à l'autre, & ne fe foutiennent que par l'habitude qui les enchaîne & les raffemble. Et

quand les gouvernemens ſeraient parfaits, il y aurait des plaintes encore, parce que les hommes ne le ſont pas. Dans la multitudede deſirs qui les tourmentent, il en eſt toujours pour qui les loix ſont un obſtacle pour les ſatisfaire, & des deſirs impuiſſans, des paſſions qu'on ne peut aſſouvir font naître des mécontentemens, des plaintes, ſouvent des factions. Le meilleur gouvernement eſt celui qui repoſe ſur la nature, & dont chaque inſtitution tend à maintenir les mœurs qu'il a formées, ou qu'il conſerve; dont l'influence pénétre dans les cœurs, & qui forme les hommes appellés à vivre ſous ſon ombre ſalutaire; dont chaque partie faite pour un but unique, tend à la même fin, ſert à l'union du tout, comme le tout à l'affermiſſement de chaque partie; mais on ne peut qu'approcher de ce modèle, & le gouvernement le plus ſage eſt celui qui s'en éloigne le moins. Croyez-moi cependant, le diſtinguer n'eſt pas un ouvrage facile; pour pour le faire avec ſageſſe, il faut de longues méditations, il faut du génie joint à l'expérience, à une profonde connaiſſance du cœur humain: il faut ſur-tout, que la voix du préjugé & de l'intérêt meure avant d'arriver juſqu'à vous. Souvent on prend pour l'effet conſtant d'un gouvernement, ce qui n'eſt que l'effet paſſager des circonſtances, & de ſa ſituation.

Souvent

vent on croit voir l'influence des loix ſur les Citoyens, dans l'influence du génie de quelques citoyens ſur les loix : les ſignes extérieurs égarent, & c'eſt par eux ſeuls que l'homme ordinaire décide. Heureux le peuple qui ſut réunir dans ſa législation, la liberté avec une paix conſtante, la proſpérité avec des mœurs ſimples & pures ! Ce phénomène eſt rare peut-être ; il ne frappe plus les yeux dans notre Isle ; mais il n'eſt pas impoſſible. Tels ſont les diſcours d'*Egon* : mon ame s'éléve & s'étend lorſque je puis l'entendre ; ce ſont les conſeils d'un ſage, d'un pere ; je vous y reconnais. O mon pere ! Ne m'oubliez jamais : n'oubliez que mes égaremens, que mon injuſtice. Je le ſens dans les mouvemens de mon cœur, je ſuis digne encore que vous m'appelliez votre fils.



LETTRE XIII.

Cynire à Nicias.

O mon ami, quel charme tu répands ſur les ſentimens que tu me fais éprouver ! Quelles douces larmes tu m'as fait verſer ! O qu'heureuſe eſt la femme qui, née avec l'amour du bien, avec une ame ſenſible & un cœur tendre, s'eſt attachée à un homme aimable & vertueux ! Elle n'eſt point forcée de cacher ſon amour, de dévorer en ſecret ſes peines comme ſes plaiſirs, elle oſe avouer ſes ſentimens, elle s'honore de ſon choix, elle jouit de l'eſtime qu'on a pour celui qui doit être ſon époux, de celle qu'il acquerra encore, & cette eſtime méritée lui promet pour l'avenir des plaiſirs purs & conſtans. Si des circonſtances facheuſes, ſi le devoir l'éloignent & le ſéparent d'elle, l'eſpérance du retour n'eſt pas la ſeule conſolation qui lui reſte : plus d'hommes verront ſon amant, plus d'hommes auſſi l'eſtimeront & l'aimeront : elle eſt jointe à lui dans le bien qu'il va faire ; elle voit, elle entend le malheureux qu'il a ſoulagé, la famille éplorée dont il a aidé les beſoins, & dans le ſein de laquelle il a fait

renaître l'eſpérance & la joie : elle ſe joint à leurs voeux : comme eux, elle tend ſes mains vers le ciel pour demander aux dieux que les jours de ſon amant ſoyent ſereins & paiſibles. Dans ſes douces rêveries, on chemine avec ſon cher voyageur ; on ne craint pas qu'il nous conduiſe jamais dans un vil refuge de la honte & de l'infamie : en quelque lieu qu'il ſe repoſe on n'a point à rougir d'y être entré avec lui ; ſon inſtinct le conduit où régnent l'innocence & l'honnêteté réunies ; on ſe plait à côté de lui, on le ſuit par tout ; on partage tous les biens qu'on lui ſouhaite, tous les malheurs qu'on craint de voir raſſembler ſur ſa tête. Combien de fois je me ſuis vue aſſiſe à la table de l'honnête *Mélos ?* J'écoutais votre entretien, j'y parlais à mon tour, je te voyais quelquefois ſourire à mes reparties, tes yeux ſe fixaient ſur les miens ; la même émotion, les mêmes ſentimens nous uniſſaient, & pour un moment, nous oublions & Mélos & l'univers. Combien de fois j'ai rencontré avec toi ce vénérable vieillard ! Je l'aidais auſſi à marcher ; je t'aidais lorſque tu t'occupais à ſatisfaire les beſoins de ſes petits fils affamés, je les voyais plonger leurs doigts dans les gâteaux brûlans que tu retirais du feu, les déchirer, les dévorer. J'entendais les bénédictions du vieillard, je te laiſ-

ſais partir le premier afin de dire à cet homme pénétré de ton humanité, combien tu méritais les vœux qu'il formait pour toi. Bientôt je te voyais me chercher; tu regardais en arrière; je quittais le vieillard, je volais à toi, & les bras entrelaſſés, nous avancions enſemble vers le lieu où tu tendais; tes regards me donnaient de la force & de la légereté : je prévoyais & prévenais tout ce qui pouvait te nuire. Ces plaiſirs ſont ſimples & purs; mais la crainte les fait ſouvent évanouir; un ſouvenir qui m'eſt cher & qui m'afflige, les rend amers, il me prouve qu'ils ſont triſtes & chimériques. Combien l'eſpoir dont on a joui, empoiſonne celui qui nous reſte! Il fut un jour où je me flattais... nos peres étaient ſatisfaits; tout en eux annonçaient que notre union faiſait leur joie, parens, amis, tous nous félicitaient de notre bonheur, tous y applaudiſſaient. Déjà je croyais voir le jour où je ne devais plus être qu'à toi, ne vivre qu'avec toi : déjà mes bras s'ouvraient pour recevoir mon époux; ils s'ouvrent encore & c'eſt envain; ils n'embraſſent qu'une ombre vaine. Je ne te vois plus, je ne t'entends plus, je ne puis plus t'entendre, le tems & les lieux nous ſéparent & la diſtance s'accroit tous les jours; je ne vois point de bornes à ton abſence; peut-

être je ne te verrai plus. O mon ami, ferait-il possible ! je ne te verrai plus !... J'écarte cette idée affreuse ; elle revient sans cesse ; & dans des instans où mon ame est tranquille, où tes lettres m'ont inspiré des images riantes, elle vient me frapper, elle m'accable & me glace d'effroi ; elle fait disparaître les images flatteuses dont j'aime à me nourrir ; elle jette une teinte noire & funeste sur tous les objets qui m'environnent. Au moins, si j'avais près de moi une de ces ames sensibles & tendres dans qui je pusse épancher mes inquiétudes, mes craintes, ma douleur ; qui les reçût, qui les cherchât pour les partager ; avec qui je pusse me livrer aux charmes consolans d'une confiance réciproque ! mais tout ce qui m'environne est sourd à mes besoins, je n'en puis être entendue. J'avais une amie : tu connaissais *Pamphila* ; l'hymen l'arracha de mes bras ; elle a suivi son époux à Corinthe. Mon pere toujours flegmatique & froid, n'appelle point la confiance : sa bonté y invite & son insensibilité la repousse ; il ne connut jamais ce que j'éprouve, & je lui parlerais une langue étrangère : la nature & le poids des années ont fermé son cœur aux sentimens qui m'agitent ; il n'en ferait ni ému, ni frappé. Je verse des larmes, je cherche quelqu'un dont le cœur s'ouvre pour les rece-

voir & qui en répande avec moi. Ton pere ferait mon confolateur; mais lui peindre mes peines, c'eft lui reprocher de les avoir caufées: je defire d'être foulagée, & ce ferait acheter trop cher la plus douce confolation, que d'affliger celui de qui on l'attend & qui vous la donne. O fi j'avais une amie auffi tendre qu'Agathon eft un ami véritable! Mais pour lui dire mes peines, il faudrait qu'elle fût plus heureufe qu'il n'eft heureux. Mon ami, nous nous plaignons; mais il eft bien plus à plaindre encore. Il aime, il eft aimé: celle qui a fait naître ces fentimens dans fon cœur mérite toute fa tendreffe: elle eft belle, elle eft fage; cependant il ne peut efpérer d'unir fon fort au fien: un obftacle terrible s'y oppofe. Elle eft fille de ce *Sinon* qui trahit fa patrie, qui voulut la livrer aux barbares qui l'affiégeaient. Tu fais fon hiftoire, fon jugement, & quoique très-jeune alors, tu fus témoin de fa mort. Nos prêtres prononcèrent d'horribles imprécations contre celui qui oferait s'unir à la fille de ce traitre, & contre celle qui oferait reconnaître fon fils pour fon époux. Dès que celui-ci a fenti le poids de l'opprobre attaché à fa naiffance, il a difparu, il eft allé chercher d'autres climats où l'on ne connut de lui que lui-même. Sa fœur eft reftée à Syracufe & elle

y paſſe ſa jeuneſſe dans l'obſcurité : ſa beauté & une conduite reſpectable l'ont ſauvée du mépris & font qu'on oſe la plaindre. La nature ſemble avoir voulu la venger de l'injuſtice & de la dureté des hommes : elle réunit l'ingénuité la plus aimable, aux ſentimens les plus touchans : tout ce qu'elle fait a des graces, tout ce qu'elle dit a des charmes, ſon air eſt riant, ſon ame eſt tendre & belle ; cependant elle ne peut ſe flatter de faire jamais le bonheur d'un honnête homme ; l'infamie de ſon pere repoſe ſur elle ; la religion fait qu'on la fuit. Agathon l'aime avec trop de paſſion pour ne pas braver les préjugés & les imprécations des prêtres, mais il porterait le déſeſpoir dans le ſein de ſa famille indignée, il livrerait à la douleur les jours d'une mere qui l'adore, à qui il doit tout, qui éleva ſa jeuneſſe & qui n'a que lui ſur la terre à qui elle ſoit attachée. Elle a le défaut des ames trop ſenſibles, elle eſt ſuperſtitieuſe. Si ſon fils épouſait cette aimable & malheureuſe fille, elle ne verrait plus en lui qu'une victime dévouée aux dieux infernaux & dont le ſort épouvantable doit ſervir d'exemple aux mortels ; elle croirait voir ſans ceſſe les dieux le menacer & le pourſuivre : à ſes yeux, ſi l'orage s'éleve, ſi le ciel s'enflamme, ſi la foudre gronde, c'eſt contre ſon fils, ſi la terre

tremble, c'eſt pour l'engloutir; ſi l'Ætna lance des feux, s'il vomit des torrens de ſoufre embraſé, c'eſt pour le conſumer. Chaque jour lui donnerait des allarmes continuelles, chaque nuit lui ramenerait des ſonges effrayans: toujours tremblante ſur ſon ſort, elle n'éprouverait plus de joie; elle ne verrait plus que des fantômes menaçans errer autour d'elle & autour de ſon fils. S'il avait des enfans, elle les regarderait comme des dons de la colère des dieux, comme des inſtrumens de leur vengeance; elle craindrait pour eux, elle frémirait de la penſée funeſte que c'eſt par leurs mains que les dieux vont exécuter les imprécations des pontifes contre leur pere; plus de plaiſir à le voir renaître dans ces images vivantes, elle n'oſerait les preſſer contre ſon ſein, ſon cœur ne ſerait point ému à leur premier ſourire, elle repouſſerait avec effroi ces enfans innocens lorſqu'on voudrait les lui faire bénir. O mon ami, quel ſort, quelle récompenſe pour tant de veilles, pour tant de ſoins, pour tant d'amour! Voilà le frein qu'Agathon ne peut rompre & contre lequel il s'agite en vain. Cependant il aime avec fureur, ce feu ſecret le dévore, la pâleur eſt ſur ſon viſage, il languit, il ne vit que par ſes deſirs, que par de vains projets qu'il voit évanouir avec le jour qui les vit former. Ah! ceſſons

de nous plaindre ! Il eſt des malheureux pour qui notre ſort eſt encore digne d'envie. Au moins un eſpoir conſolant nous reſte, les obſtacles qui s'oppoſent à notre union peuvent être ſurmontés ſans de grands efforts : il ne faut qu'attendre. L'attente, il eſt vrai, eſt longue & cruelle ; mais il n'y a qu'elle, & quelques plaiſirs l'adouciſſent. La honte ni la crainte ne nous obligent point à cacher nos ſentimens ; nous pouvons parler à chaque inſtant l'un de l'autre. Je parle de toi à tous ceux qui m'entourent, j'en parle à ton pere, je lui lis tes lettres ; il me preſſe de les lui relire encore & ſes yeux ſe rempliſſent de larmes. Comme ſon cœur paternel s'ouvre à tes peines ! Comme il ſe nourrit de ce que tu fais de bien ! Une douce & vive émotion ſe manifeſte dans tous ſes traits, plus il te voit bon, humain, généreux, plus il m'aime : il croit que ton amour pour moi donne à ton ame plus d'énergie & y développe des vertus qui y demeuraient ſans action. Il eſt des hommes, dit-il, qui ont une amante, & ne peuvent aimer qu'elle ; plus ils l'aiment plus ils ſont indifférens pour les autres : ſi mon fils eut été tel, je n'en aurais rien eſpéré. J'aurais dit : il a une petite ame ; elle n'eſt ſuſceptible que d'un degré de ſenſibilité toujours le même ; mais l'amour qu'il a pour vous

lui donne une chaleur extenſſible, loin de retrancher aux ſentimens qu'il doit à l'humanité en général, il les rend plus actifs & plus tendres. C'eſt par là que je me flatte que mon fils ſera un homme, un citoyen digne de ce nom, & c'eſt à vous, ma fille, c'eſt à vous que je le devrai.

Mon ami, ſi quelque choſe peut me conſoler des peines que me fait éprouver ton abſence, c'eſt la converſation de ton pere : nous parlons ſans ceſſe de toi, toujours avec un plaiſir nouveau, & il en parle avec tant d'ame, avec tant de tendreſſe, qu'il flatte la mienne & l'augmenterait ſi elle pouvait l'être : je n'ai pas un ſentiment qui lui ſoit étranger ; ſon ame ſenſible les reçoit tous & les rend avec force : il eſt ému de tout ce qui nous frappe. Mais bientôt je ne pourrai plus le voir ſi ſouvent : mon pere quitte la ville & je dois le ſuivre. Nous allons à notre maiſon des champs. J'y vais ſans répugnance ; j'irais avec plaiſir ſi ton pere y venait avec nous. Le calme de la ſolitude, les peintures riantes que nous préſente la nature, la tranquillité profonde dont on y peut jouir, ſur-tout, la liberté qui y règne, ont de grands charmes pour moi ; plus je ſerai libre, plus je ſerai à toi. Mon ami, tu ſais où je ſuis, tu ſais où j'irai ; mais toi, où es-tu ? Tu t'éloignes peut-être : il y a

des momens où je le desire; plutôt tu t'éloigneras, plutôt aussi je te verrai revenir. En quelque lieu que tu diriges tes pas, tu t'occupes de moi sans doute; nos pensées nous rapprochent, nos vœux nous réunissent, & l'espérance légère nous fait jouir du moment qu'amène avec tant de lenteur la course pesante du tems. Adieu.



LETTRE XIV.

Pammilus à Nicias.

Mon fils, j'ai lu ta lettre, & je ſuis content de ta ſincérité, de tes ſentimens & de tes remarques. Je jouis déja des fruits de ma fermeté, & tu jouiras bientôt de ceux d'un voyage qui t'a paru ſi cruel : tu auras appris à ſoulager l'adverſité dans les autres, à la ſouffrir toi-même, à la combattre & à la vaincre. Les revers te trouveront préparés, & il eſt important de l'ètre, puiſqu'il ſerait inſenſé de croire qu'on n'y ſera jamais expoſé : telle eſt la ſcience de l'homme : celle du citoyen eſt de connaître les hommes, la ſociété, les loix : tu apprendras en parcourant les diverſes Républiques de notre Isle, que les bonnes loix ſont celles qui guident, non celles qui commandent, même lorſqu'elles commandent bien ; que celles qui forment l'homme ſont tout ; celles qui le menacent, rien : que l'état libre qui n'a que des loix ſemblables aux dernières, ne ſe ſoutient que par les circonſtances ; que s'il n'eſt pas vendu, c'eſt qu'il a manqué d'acheteurs ; que s'il n'eſt pas ſoumis à un tyran, c'eſt qu'il ne valait pas la peine de

le faire esclave. Tu sentiras chaque jour de ta vie l'utilité d'un apprentissage qui t'a paru si pénible. Tu te persuaderas qu'un pere tendre ne se résout à éloigner son fils, à le livrer à la douleur, que lorsque la raison lui en inspire la dure loi. Crois-tu que j'aye pu te l'ordonner sans violence, & que je n'aye point fait moi-même de sacrifice? Avec qui m'étais-je fait une douce habitude de vivre? N'étais-tu pas mon ami le plus cher, mon consolateur dans mes peines, le confident de tous mes projets? Quel plaisir ai-je éprouvé qui n'ait été augmenté encore par ta présence. Sur qui reposerait ma confiance, si ce n'est dans mon fils? De tous les êtres qui m'entourent, quels doivent m'être plus chers que toi? Mon ami, je te paraîtrai dur encore long-tems; mais quand le premier sourire d'un fils remuera tes entrailles paternelles, que cet enfant courra vers toi les bras ouverts en t'appellant son pere, c'est alors que je demanderai que tu me rendes justice.

Ne t'excuse point de ce que tu fais peu de réflexions politiques & générales, je n'en exige pas de toi. Ton ame n'est point assez tranquille pour en faire de justes, & quand elle ne serait point agitée, je serais loin d'en exiger: il n'en est pas tems encore. Tout jeune homme qui a peu vu & qui réfléchit sur l'art de gouverner

les hommes, ſe trompe preſque néceſſairement. L'expérience doit être le guide de ſes réflexions, & ſon âge n'eſt pas celui de l'expérience. Il réfléchit ſur l'art de rendre les hommes heureux & il ne connaît pas les hommes. Il cherche un ordre de choſes qui par ſon influence ſur le cœur humain conduiſe au but unique de la ſociété, le plus grand bien poſſible pour chaque individu lié au bien général, & il ne peut évaluer la force des moyens qu'il emploie, ni celle de la réſiſtance qu'ils ont à vaincre : bientôt il fera un ſyſtême brillant & ingénieux peut-être, qui éblouira quelques hommes, qui l'entraînera lui-même, & voilà tout le fruit des connaiſſances qu'il acquérra dans la ſuite, perdu pour la ſociété & pour ſon bonheur ; l'expérience ne ſera plus pour lui qu'un guide trompeur ; il ne réfléchira que pour confirmer ſes idées ; il n'obſervera que pour juſtifier ſon ſyſtême ; il ne vivra que pour le perſuader aux autres. Pour avoir voulu ſaiſir trop tôt la vérité, il ne la verra jamais, il ſacrifiera tout à l'erreur à laquelle il eſt livré.

Ne penſe point cependant que je te conſeille de ne pas obſerver & réfléchir : ce conſeil ſerait inſenſé. Réfléchis, parce qu'il le faut pour bien voir ; mais ne te livre point à l'attrait ſéduiſant de voir ce que d'autres n'ont point vu ; ne



ſais pas encore de réflexions trop générales; ſur-tout, ne ſais pas de ſyſtême; défie-toi de tout ce qui peut t'y conduire. Obſerve long-tems & bien; enſuite viendra le tems de mettre en action ce que tu auras vu : avant d'élever un édifice, fais un amas de matériaux, étudie ce qu'ils ſont, & attends pour t'en ſervir que tu ayes du choix : tu commenceras ton ouvrage plus tard, mais tes opérations ſeront plus ſûres & tu auras encore plus de tems pour jouir.

Il eſt des objets ſur leſquels tu peux t'exercer ſans crainte, parce qu'il eſt moins facile de s'égarer & que l'erreur eſt moins dangereuſe. Par exemple, tu aurais pu dire dans ta lettre. Le commerce des Léontins a pour baſe le ſuperflu de leurs productions naturelles. Ce commerce peut s'étendre, mais cette étendue a des bornes, parce que la fertilité de la terre en a, qu'il eſt facile de déterminer. Il eſt plus ſûr, plus conſtant que celui qui a pour objet la production des arts; il ne peut qu'être interrompu par les tempêtes, il ne peut en être anéanti; mais il amène moins de richeſſes dans l'Etat; il ne conduit pas à une proſpérité rapide & brillante, & cela même eſt un bien.

Tu pouvais dire encore. Il paraît qu'il ne peut guère exiſter de liaiſon bien intime entre la République de Syracuſe & celle des Léontins.

Celle-ci eſt trop faible; celle-là trop puiſſante. On craint plus qu'on n'aime un protecteur qui peut commander : on ne peut être long-tems l'ami de celui qui pour être votre maître n'a qu'à le vouloir. D'ailleurs, le Syracuſain met ſon orgueil à éblouir ſes voiſins par ſon faſte : le Léontin met ſon orgueil dans ſa ſimplicité : l'un ne peut donc, ni eſtimer l'autre, ni en être eſtimé. Ainſi, comme peuples & comme individus, rien ne les conduit à la confiance réciproque, & à l'amitié. Si des préjugés & des haines nationales ne s'y oppoſent pas, les Léontins doivent avoir du penchant pour s'allier avec les petites Républiques qui les avoiſinent; parce qu'ils ſont faibles comme elles & qu'ils en ont peu à craindre : parce qu'appuyés par elles, ils paraîtront plus reſpectables aux Syracuſains qu'ils redoutent & qu'ils pourront eſpérer par ce moyen, les affaiblir.

Tu n'as pas aſſez développé les cauſes des diviſions inteſtines des Léontins. La deſtitution des magiſtrats accrédités & trop long-tems confirmés eſt une de ces cauſes, mais ce n'eſt pas la plus conſidérable. Je dois le conclure de ce que tu dis dans ta lettre même : *que ce n'eſt point l'attachement à des familles puiſſantes qui diviſe les Léontins; mais leurs divers ſentimens ſur les mêmes objets* : c'eſt donc la diverſe manière d'en-

viſager

visager les objets, d'expliquer les loix, qui, par leur antiquité, ne semblent plus que bégayer, & dont on entend les oracles comme on le desire; mais ce point n'est pas expliqué assez nettement.

Mon fils, je te dis ce qui manque à ta lettre sans te faire de reproches, ne donne point ce sens à mes remarques, car je ne suis pas injuste. Bien loin de te demander plus que tu n'as fait, tu as surpassé mes espérances. Le titre de pere m'était bien cher & tu me l'as rendu plus cher encore: Oui, la lecture de tes lettres a été pour moi la récompense d'avoir rempli mes devoirs. Poursuis ta carriere; fais-toi des amis éclairés & respectables tels qu'*Egon*, fais le bien, aide les malheureux, deviens l'ami de l'homme; rends-toi digne & capable de servir ta patrie. Alors je mourrai sans regret, content de la vie, certain d'avoir rempli la tâche que les dieux nous imposent, & de laisser à mes concitoyens un tel fils. Adieu.



LETTRE XV.

Nicias à Cynire.

JE ſuis parti, je ſuis éloigné des Léontins; déja leur ville n'offre plus à ma vue qu'un amas confus de murs. Aſſis triſtement au pied d'un arbre, je meſure des yeux l'eſpace que j'ai parcouru & tout celui qui me reſte encore. Je crois être dans une ſolitude immenſe, je crois voir ton image errer autour de moi, je crois entendre des ſons tels qu'en forme ta voix, & des larmes involontaires coulent de mes yeux. J'avois joui de quelques inſtans de calme dans le ſein de la famille d'*Egon*, ſoit par la laſſitude de la douleur, ſoit que j'euſſe appris à me ſoumettre à la voix dure, mais impérieuſe de la néceſſité; je ne t'aimais pas moins, je le ſentais; mais j'étais moins agité; j'eſpérais achever ma courſe avec plus de tranquillité. Je l'eſpérais, & je me trompais: mon départ de la ville des Léontins m'a rappelé celui de Syracuſe, il a rouvert mes bleſſures, il a renouvellé ma douleur: mille penſées ſe ſuccèdent & m'agitent. Mille regrets me déchirent & me laiſſent dans un abbattement que je ne puis ſurmonter. O ſi mes pas ſe dirigeaient

vers toi, comme je retrouverais ma légéreté & ma vigueur! Combien de fois j'en ai formé le dessein! Mais penses-tu que mon pere pût me blâmer si j'allais pour te voir, pour tomber à tes pieds, m'enyvrer de tes regards, pour te dire -- Hélas! pour te dire encore une fois adieu-- Je reviendrais content pour continuer ma course; je m'éloignerais; mais je t'aurais revue & je serais heureux. Cependant, quelle distance j'aurais encore à parcourir! Combien de tems s'écoulerait avant que je pusse te revoir! J'aurais éloigné de quelques jours l'instant où je dois me réunir à toi, pour ne m'en plus séparer. O mon amie! si un heureux hazard t'avait amenée à la ville des Leontins! La famille d'*Egon* connaît nos parens; elle sait que nous serons un jour l'un à l'autre. Si dans l'instant qu'au milieu d'elle, je me consolais de ton absence en lui parlant de toi, où l'attendrissement que j'excitais en eux ajoutait au mien; si dans ce moment j'eusse vu la porte s'ouvrir, si je t'avais vu paraitre; dieux, quel moment! Voler à toi, te presser dans mes bras, oublier mes craintes, mes peines, ne voir que toi, que mon amante, que mon bonheur. --- Ah, je n'aurais pas eu besoin de dire à ceux qui me voyaient, *la voila*, *c'est elle*; ils l'auraient vu à mes regards, à mon silence, à mes transports, je ne t'aurais plus abandonnée; j'aurais

ſans ceſſe été uni à toi, ta main dans la mienne; mes yeux fixés ſur les tiens, mon cœur eut palpité à chaque ſon qu'il eut entendu de toi, à chaque mot que tu aurais prononcé. Chaque mouvement que je t'aurais vu faire eut fait naître en moi un ſentiment nouveau. Mais peut-être il m'eut fallu encore m'arracher à toi; il eut fallu m'éloigner. Vain eſpoir, cruelle illuſion! Si tes pas te conduiſaient aux lieux que je viens de quitter; qu'on te dit: *il n'y eſt plus, il vient de partir; il y a une heure qu'il était ici, qu'il nous parlait de vous*: peut-être tu te ferais conduire vers le chemin que j'ai pris; tes yeux s'égareraient à en parcourir l'étendue, tu ne pourrais plus m'y voir, j'aurais diſparu. Ah! ſi cela était, ſi je t'euſſe pu voir en retardant d'un jour mon départ, ne me le dis pas, fais que je l'ignore; n'attache pas un regret dévorant à ma ſuite, n'ajoute pas à la douleur de t'avoir quittée celle de t'avoir fui; mais cependant, j'ignorerais ce que tu fais, dans quels lieux tu exiſtes: je ne ſaurais pas les ſentimens qui t'agitent, les penſées dont tu t'occupes: je ne ſaurais pas ce que tu as fait pour moi & ce que tu as voulu. Je voudrais ignorer & je voudrais ſavoir: mes idées s'égarent; je ne vois bien que ton abſence, que mon amour, que mon malheur. Allons, arrachons-nous à ces penſées cruelles, à ces eſpé-

rances qui nous rendent plus malheureux; échappons, s'il eſt poſſible à ma douleur, à la certitude de ton éloignement, à de vaines idées qui me tourmentent. Je pars, je continue ma route; j'eſſaye de me perſuader que je me raproche de toi; mais hélas! c'eſt par le chemin le plus long.

Je ſuis forcé de ſuſpendre ici ma courſe: j'ai trouvé la laſſitude & n'ai pu trouver le repos. Je veux enfin fuir des idées qui m'attriſtent; elles me pourſuivent, elles dévancent mes pas & m'attendent: je veux pour les éloigner, m'occuper d'autres idées: je ne le puis. Je voyais dans l'éloignement *Palica*, placé ſur le ſommet d'un Mont; je voyais le temple au pied de ce Mont, & je cherchais à me rappeler ce que j'en avais ouï dire: je balançais ſi je ne devais pas le viſiter moi-même: bientôt à la place du Dieu qu'on y revère, des ſacrifices qu'on y préſente, des prêtres qui dirigent les cérémonies, je ne retrouvais que ton image. Mes yeux étaient encore fixés ſur *Palica* & j'étais à Syracuſe; je te cherchais, je ne pouvais te revoir, on me cachait la raiſon qui te dérobait à mes recherches, je remarquais un air de conſternation dans ceux que j'interrogeais; j'imaginais que tu avais ceſſé d'être; cette idée affreuſe faiſait circuler un froid mortel dans mes veines: elle m'a fait

retrouver du plaiſir à m'aſſurer que je n'étais plus à Syracuſe, que j'étais dans une ſolitude qui me rendait certain que mes craintes ne naiſſaient que d'une imagination frappée & n'avaient rien de réel : j'ai trouvé de la conſolation dans ce qui me cauſe mes peines. O Agathon! Agathon, eſt-il vrai, que tu ſois plus malheureux encore que je ne le ſuis! Dieu, il l'eſt, je le ſens. Il m'a écrit, il m'a tout dit. Je ne puis que le plaindre. Telle eſt ſa ſituation que l'amitié la plus forte, la plus courageuſe, ne peut rien pour lui, ne peut changer ſon ſort. Il faudrait pouvoir le tranſporter en des lieux où il fut inconnu ; mais alors, ce ſerait affliger tous ceux qui le connaiſſent, ce ſerait porter la mort dans le ſein d'une mere tendre, ce ſerait arracher à la patrie un jeune homme qui promet d'en être un jour l'ornement & un de ſes plus généreux défenſeurs. L'exhorter à la patience eſt un devoir triſte à remplir pour un ami, & c'eſt ce que je ne puis faire, moi qui ſais par ma propre expérience combien il eſt aiſé de donner des conſeils pour vaincre ſes paſſions, & combien il eſt difficile de ne pas être entraîné par elles. Je chercherai à lui inſpirer du courage, à lui en donner l'exemple, s'il m'eſt poſſible, à rendre ſa deſtinée moins cruelle en lui montrant de loin l'eſpérance. Quand je ſerai près de toi &

près de lui, peut-être pourrai-je davantage.

O mon amie, quel ſpectacle funeſte vient de ſe découvrir à mes yeux? La pierre près de laquelle je ſuis aſſis, & qui me ſert de pulpitre, montre une longue inſcription : je l'ai vue longtems ſans la lire, ſans déſirer de connaître ce qu'on y avait gravé : un inſtinct machinal m'en a fait lire les premiers mots, & ceux-là m'ont fait deſirer de voir le reſte : elle m'apprend que les Syracuſains & les habitans de Catane ſe ſont diſputé il y a près de cinquante ans la poſſeſſion du champ qu'elle termine, qu'un grand combat décida le procès, & que le champ eſt demeuré aux Syracuſains. Je lève les yeux autour de moi; je vois un champ rempli d'oſſemens blanchis que le tems a fait ſortir de la terre dont on les avait couverts. Combien ceux qui gouvernent mépriſent la vie des hommes! Combien leur ſang eſt vil à leurs yeux! C'eſt pour qu'on puiſſe dire : les limites de la Republique de Syracuſe ſont au delà, non au deça de ce champ, aride qu'ils ont fait entendre la voix de la patrie qui appellait ſes enfans à la défendre & à la venger; c'eſt pour lui aſſurer la poſſeſſion de ce morceau de terre infertile, qui ne peut nourir l'un d'entr'eux, qu'elle les envoye au combat, & à la mort. Dieux! ſi j'euſſe vécu dans ces tems, des ordres inſenſés & cruels m'auraient arraché à toi, à

mon pere : j'aurais été du nombre des morts peut-être, & ma mort vous eut rendu la vie odieuse. Je frémis de le penser. Plus de deux mille guerriers des deux partis, couvrirent ce champ de leurs cadavres sanglans. Et ceux qui avaient conseillé, qui avaient conduit cette guerre en triomphèrent! Avec des cris de joie, des chants, des danses, ils éloignèrent de leurs oreilles les cris importuns des orphelins qui leur redemandaient avec larmes les peres dont on venait de les priver, les nourriciers de leur jeunesse environnée de besoins : ils écartèrent la voix plaintive de la veuve qui réclamait un époux, un défenseur : & ils vont dans les temples remercier les Dieux de leur victoire funeste; ils font dresser un monument à leur gloire; ils y font graver cet exploit barbare. Oui, faites le graver, que la vérité conduise ces traits, que l'humanité les lise & vous déteste! Ce monument portera votre honte à la postérité. Qu'y pourrez-vous dire ? Nous avons armé le peuple; nous l'avons conduit au combat; nous avons fait moissonner par le fer mille de nos concitoyens, pour acquérir à l'état le cimetiere qui doit renfermer leurs membres déchirés. Ah ! si j'eusse existé dans ce tems, si ma voix eut pu se faire entendre, loin d'orner les temples de fleurs, je les aurais fait tendre de deuil : loin

de décerner des honneurs à ces chefs orgueilleux, je leur aurais fait demander compte du sang qu'ils avaient fait répandre. Je leur eus dit: Magistrats, gardiens des loix, vous devez conserver le bien de l'état; mais vous devez aussi conserver la vie de ses citoyens; vous ne pouvez sacrifier l'un à l'autre, le patrimoine public vous doit être sacré; mais la vie de ceux qui forment l'état vous doit être plus sacrée encore. Quel homme a dit à la patrie: protége, assure mes biens, fais que mes jours soient tranquilles & ils sont à toi: ordonne & je cours à la mort. Tout magistrat qui suppose une telle convention, romp les liens de la société: celui qui fait parler ainsi la patrie contre la vérité, la justice, contre son intérêt, devient coupable du plus grand crime, & vous l'êtes. Car enfin; qu'importait à la République, qu'un vieillard tremblant sous un toit de chaume, au milieu d'un champ pierreux, put dire: je languis de misère sous les loix de Syracuse, plutôt que sous les loix de Catane? Mais vous vouliez devenir illustres: vous vouliez que vos noms fussent inscrits dans nos fastes.... ils le seront pour votre opprobre éternel, vous qui n'avez su aller à la gloire qu'en imprimant vos pas dans le sang; vous qui n'avez été rendre graces aux Dieux pour l'acquisition d'un champ stérile, qu'en mar-

chant ſur des cadavres expirans, & qu'en enfonçant vos pieds dans les entrailles ouvertes & palpitantes encore des concitoyens que vous avez ſacrifié. Ce tableau horrible rend ma tête ardente, il enflamme mon ſang, le feu de l'indignation agite tous mes membres ; je veux m'arracher à cet aſpect odieux, je veux m'éloigner, je pars. Adieu.

La vue des triſtes reſtes de mes concitoyens immolés à la vanité cruelle de leurs chefs, m'avait fait oublier mes peines. A meſure que ce tableau s'eſt effacé, le ſentiment pénible de ton abſence s'eſt réveillé ; mais avec moins de force qu'auparavant. L'agitation violente que j'avais éprouvée, m'a conduit à un accès de mélancolie profonde, & je pourrais dire, à une laſſitude d'exiſtence. Cette ſituation de mon ame, cette triſteſſe m'a fait entrer dans un bois épais ; elle m'en faiſait aimer l'obſcurité ſilencieuſe. J'avance, je découvre l'Erycès qui coule dans un fond ombragé d'arbres, qui cachent, par leurs branches couvertes de feuilles, la vue d'un Ciel ſerein. Ici la ſurface du fleuve eſt unie, elle coule avec lenteur, elle ne fait entendre qu'un doux murmure. Là, ſes eaux s'élancent avec rapidité, elles écument & s'élèvent avec un grand bruit : elles ne ceſſent d'être agitées, & ne redeviennent pures que lorſqu'elles ſont confondues

avec celles de la mer. Et je disais. Voila le tableau de ma vie : si mon cœur est quelquefois tranquille, si mon ame s'ouvre quelquefois à une douce joie, l'agitation, la douleur succèdent bientôt à la joie & à la tranquillité. Sans doute, je ne jouirai d'un calme doux & paisible que lorsque mon existence se confondra encore avec celle du grand Etre, qui dans son sein renferme tous les êtres. Je suis le cours du fleuve; il s'enfonce comme s'il voulait rentrer dans le sein de la terre; la forêt devient toujours plus épaisse; son obscurité, & le vaste silence qui règnent dans son enceinte, la secrette horreur qu'ils inspirent, plait à mon cœur. Je me dis, je suis seul ici; je suis caché à l'univers; puisque je ne puis être heureux, ne troublons point le bonheur de ceux qui croyent le posséder: au moins dans ce lieu solitaire, je ne serai point poursuivi par leur joie insensée & bruyante; leurs plaisirs ne m'affligeront pas; je pourrai m'affliger seul. Cette clarté ténébreuse semble adoucir mes peines. O si le calme & le silence qui règnent dans ces lieux pouvaient pénétrer dans mon cœur! Si mes jours pouvaient s'écouler & finir dans le sein de la tranquillité profonde qu'on respire dans cet asyle! En formant ces souhaits, je m'étais assis sur un tapis de mousse verte, j'y restai quelque tems dans une espèce

de délire, mes yeux étaient ouverts & fixés sans être frappés d'aucun objet; j'étais ému, attendri; il me semblait que j'étais bien; je ne formais point de desirs, je ne réfléchissais point, j'avais oublié tout & j'existais sans m'appercevoir de mon existence. Tout d'un coup ton image vint me frapper, je crus voir ces regards vifs & rians qui étaient autrefois le charme de ma vie, le souris aimable reposer sur tes lèvres : je crus entendre cette voix qui parle à mon cœur, & je me levai, je continuai ma route, avant d'avoir résolu de le faire, avant d'y avoir pensé. Je sortis de ce bois, je traversai l'Erycès; bientôt je parvins au sommet d'un côteau, d'où l'on voyait la perspective la plus vaste & la plus riante : d'abord je ne la regardais pas; mais le mouvement d'une marche assez rapide, la sérénité du Ciel, un air vif & pur dissipèrent par des nuances insensibles les nuages sombres dont mon ame était enveloppée, & firent succéder à la mélancolie profonde qui s'était appesantie sur moi, cette joie douce & muette qui donne à la physionomie un air ouvert, qui fait circuler dans les veines la vigueur & l'activité. Sur les rives escarpées du Simœthus, avant de descendre de la hauteur où j'étais placé, je voulus parcourir les objets qui frappaient mes regards. Le soleil était sur son déclin, il éclai-

rait dans le lointain les rivages de l'Italie que je commençai à voir pour la premiere fois. Le ſable blanc qui les borde, les bois qui les couronnent, les promontoires qui les ſéparent, les villages répandus ça & là ſe baignaient dans une mer argentée que les vents n'agitaient pas, & cette image ſe mouvait ſur les ondes tranquilles. Devant moi ſe préſente le mont Etna, qui ſemble s'élèver vers le ciel pour vomir contre lui des tourbillons de fumée. La vapeur épaiſſe qui couvre ſon ſommet dans un tems calme, éclairée par les rayons du ſoleil couchant, parait d'une couleur de lie qui contraſte avec le verd gai qui environne le bas de cette montagne comme une ceinture, & avec le blanc argentin de la mer. Une longue colline s'étend de ce volcan au lieu où je ſuis, couverte de vignes floriſſantes, couronnée d'arbres d'un verd noir. Les bouquets de bois répandus dans la plaine qui joignent la colline au rivage, leur ombre allongée ſur les prairies qu'ils entrecoupent, ajoutent à la variété de la perſpective & à ſa richeſſe. Sous mes pieds, dans un abîme, profond, je vois rouler les flots du Simœthus : ſon lit ſemé d'énormes cailloux le trouble dans ſon cours, l'irrite, le fait mugir avec fureur, & jaillir au loin ſon eau blanchiſſante d'écume : il tombe ſur un roc immobile qui le rejette ſur ceux qui

l'entourent, & dont les flancs humides ſont ſans ceſſe couverts d'une mouſſe noire. Une vapeur s'élève des chocs multipliés qu'il éprouve, & les regards du ſoleil la nuancent des couleurs les plus vives de l'arc-en-ciel. Elle peint les objets qui ſont au delà, & cette peinture vacillante fait le tableau le plus ſingulier. *Murgantium* eſt peu éloignée de ces lieux; cette ville n'a rien qui frappe, rien qui annonce l'opulence & la grandeur. Elle eſt ſujette aux loix de la République de Catane. J'y ſuis arrivé; j'ai été reçu chez le Préteur, Citoyen de Catane, qui dans ce lieu, commande aux ſoldats, aux habitants & aux loix mêmes. C'eſt là que je ſuis, là que je termine ma lettre, parce que j'eſpère y trouver une occaſion de te la faire parvenir. Je ne penſe pas y recevoir une lettre de toi: que le ſéjour en ſoit triſte ou agréable, je me hâterai d'en partir. Adieu, tendre amie; je voudrais te donner un titre qui t'unit à moi davantage, il n'en ſerait que plus vrai, que plus doux à mon cœur.



LETTRE XVI.

Nicias à Cynire.

Je n'écrirai pas à mon pere aujourd'hui; je penſe qu'il verra ta lettre & cela ſuffit, je ne dois faire d'obſervations ſuivies que ſur des peuples libres & les Murgantins ne le ſont pas.

Murgantium ne montre aux yeux du voyageur que quelques reſtes d'une grandeur qui tombe tous les jours. Elle n'a plus de palais magnifiques; les plus belles maiſons y ſont les plus vieilles, & la moitié de la ville eſt couverte de chaume. Ce ſont des cabanes de pêcheurs, ſeule reſſource des habitans qui n'ont pas des terres à cultiver. On n'y voit rien qui annonce la proſpérité, pas même l'aiſance, & ce n'eſt pas à ſa ſituation que cette ville doit ſa pauvreté: la nature avait fait beaucoup pour elle; mais l'avidité des hommes corrompt tous ſes préſens. Les campagnes qui l'environnent ſont très fertiles, elle jouit d'un air pur; elle eſt placée au milieu d'une pente inſenſible que termine la mer. Le Simæthus ſemble devenir tranquile à ſon approche: il offre un large canal aux vaiſſeaux qui veulent ſe rendre à la

ville qu'il arroſe, & qui peuvent trouver dans ſon ſein même le calme & la ſûreté. Il ſerait facile de la rendre floriſſante; mais elle eſt ſoumiſe aux Cataniens, & ce peuple jaloux ne veut rien auprés de lui qui l'ombrage; il veut proſpérer ſeul. Il craindrait qu'en rendant ſon empire plus juſte, il ne l'affaiblit & ne le rendit moins ſûr & moins reſpecté; parce qu'il eſt poſſible que leurs ſujets deviennent un jour leurs ennemis, ils les traitent en ennemis & ils aiment mieux ne commander qu'à des eſclaves malheureux, que de s'expoſer à être contredits, à trouver de la réſiſtance. Telle eſt la logique des tyrans.

L'unique magiſtrat de ces hommes miſérables eſt un vieux militaire qui n'a jamais été dans les champs de Mars, & qui ne pouvant parler de ſa gloire paſſée, de ſes exploits ſanglans, veut du moins jouir de celle de paraître un ſavant, un homme d'eſprit. Je lui étais recommandé; il me reçut avec affabilité. Je lui crois une ame honnête & un cœur bon; mais il n'eſt pas aimé des Murgantins, & il les aime ſi peu qu'il croit être trop indulgent quand il eſt trop dur. Ceux qui ſe reſſouviennent encore qu'ils avaient des loix & une patrie, le deteſtent, quoiqu'il ne les traite que comme ſes prédéceſſeurs les ont traités : c'eſt qu'il eſt railleur,

leur, & que les malheureux n'aiment point les mauvais plaiſans : ils préféreraient d'eſſuyer une injuſtice faite avec gravité, qu'une raillerie piquante à laquelle ils n'oſeraient répondre.

Après le ſouper, je voulus lui parler de ce qu'était *Murgantium*, & de ce qu'elle pouvait devenir. Il me répondit : cette ville eſt ce qu'elle doit être. Rien ne s'oppoſe au bonheur de ſes habitans : l'opulence corrompt les hommes ; le luxe hébête les corps, énerve les ames ; il multiplie les beſoins & par conſéquent les peines. Le commerce détruit la bonne foi, la ſimplicité des mœurs ; il eſt le germe de mille paſſions, de querelles, de procès ſans nombre & ſans fin. Si Murgantium ſubſiſte ſans ces moyens corrupteurs, elle doit s'eſtimer heureuſe. Conſultez le ſage, le philoſophe : appellera-t-il heureux celui qui veille pour amaſſer ; dont l'avidité inſatiable le fait tranſporter au-delà des mers ; qui regorge de biens & n'eſt jamais aſſouvi ; qui échange ſon honneur, ſa conſcience pour avoir des richeſſes, & laiſſer un immenſe patrimoine à diſſiper à ſon prodigue héritier ? Non ſans doute. Il vous dira : l'homme heureux eſt celui qui vit de peu, qui vit avec ſimplicité, qui ſe nourrit de mets tels que les lui préſente la nature, qui ſe borne au néceſſaire. Or ce néceſſaire, qu'eſt-il pour

l'homme ſimple & pur ? Une cabane de feuilles ſéches, un champ, des fruits, une eau limpide ; voilà tout. Mais pour l'homme riche, pour l'homme gâté par l'abondance & par la volupté, il faut une maiſon faſtueuſe, de magnifiques ameublemens, des mets exquis, de nombreux convives qui l'encenſent, une foule d'eſclaves qui errent dans ſes appartemens, des courſiers Aſiatiques, des chars dorés ; & ces beſoins ſatisfaits, il eſt tourmenté par d'autres, il oſe ſe plaindre. Demandez au poëte quel eſt l'homme dont il nous fait envier le ſort. C'eſt un berger qui accompagne de ſa flûte les chanſons de ſa bergere, aſſiſe ſur l'herbe tendre à côté de lui. Qu'il ait une cabane, un ruiſſeau dont il entende le doux murmure, une prairie qu'il puiſſe dépouiller de fleurs pour en couronner un jeune agneau qu'il va offrir à ſa Timarette, il jouit d'un ſort égal à celui des dieux : le poëte le dit ; ceux qui liſent ſes vers, le répétent après lui. Or nos Murgantins peuvent jouir de ce bonheur ; nous le leur rendons facile : nous éloignons d'eux des richeſſes dangereuſes & des vices corrupteurs : ſont-ils donc tant à plaindre ?

Je compris à tout ce bavardage comment il pouvait être haï même avec des vertus ; je me ſentais bleſſé moi-même de ces plaiſanteries cruelles ! Je détournai la converſation & parlai

de choſes indifférentes; j'en fus plus ſatisfait. Je me retirai cependant de bonne heure; l'eſpérance du lendemain ne me permettait pas de me livrer à de faibles amuſemens : je m'attendais à un ſommeil tranquille & raffraichiſſant; je fus trompé, mais je ne puis m'en plaindre : un ſonge bienfaiſant me plaça près de toi; tu me tendais ta main, tu jetais ſur moi un de ces regards inexprimables où le ſentiment, où l'ame ſe peint. Je te parlais de mes voyages, de mes peines, & tu me répondais: Tes peines ſont enfin finies, & leur ſouvenir n'eſt qu'un plaiſir de plus. Je te vis ſourire & ce ſourire m'ouvrait le ciel. Dieux, que j'étais heureux! L'excès de mon bonheur le fit évanouir : l'agitation extraordinaire que j'éprouvais, diſſipa mon ſommeil, je fis fuir ce ſonge enchanteur & la triſte réalité ſeule reſta; je fis de vains efforts pour retrouver ce ſommeil heureux qui m'échappait, pour me livrer encore à la douceur qui m'avait flatté. Ah! elle était cruelle puiſqu'elle devait finir ſitôt. Plus je cherchais à l'atteindre, plus elle a fui devant moi : le déſeſpoir de ne pouvoir l'éprouver une ſeconde fois a fait renaître mon impatience d'arriver à Catane, & à peine l'aurore lançait ſes premiers rayons que je me ſuis levé. J'ai pris congé du prêteur, je me ſuis mis en chemin & j'en ai déjà franchi

une partie. Déjà les murs de Catane frappent mes regards; mais ils ſont éloignés encore: j'eſpere y parvenir avant que le ſoleil ceſſe de m'éclairer dans ma courſe. Puiſſai-je y trouver ce que j'attends?

Le jour, la nuit ſe ſont écoulés & je ne ſuis point encore dans Catane; je ſupputai le tems &, je vis que mon impatience me trompait, qu'il n'était pas poſſible qu'une lettre de toi m'attendit, & je ralenti mes pas: quelquefois l'eſpérance renaiſſait, & ma marche devenait auſſi plus rapide: dans cette alternative de lenteur & d'activité, je parvins à un bois que le chemin traverſait. Son feuillage épais & ſombre laiſſait quelquefois entrevoir des bandes d'un ciel azuré, & des échapées de perſpectives ſur leſquelles l'œil aimait à ſe fixer. L'une de ces échapées excita ſur-tout mon attention. Au travers des branches qui me cachaient le ciel, je voyais un amphithéatre formé par des prairies qui s'élevaient inſenſiblement; une maiſon était au ſommet, une vaſte ceinture de bois le terminait. Le ſoleil éclairait ces lieux, & celui où j'étais ne montrait qu'une triſte obſcurité: ce contraſte rendait le tableau plus riant. Je voulus jouir de ce ſpectacle dans toute ſon étendue & je m'avançai dans le bois: déja tout ce vaſte amphithéatre de verdure ſe développait à mes yeux; j'avais

atteint les arbres qui le terminaient, quand un bruit léger, un ſoupir que je crus entendre, me firent jeter les regards autour de moi. Je vis à peu de diſtance, une femme aſſiſe au pied d'un arbre : ſa tête était appuyée ſur ſes deux mains : à ſes ſoupirs, aux accens entrecoupés qu'elle laiſſait échapper, à ſes mouvemens, je compris qu'elle était livrée à une affliction violente : un enfant à côté d'elle, paraiſſait vouloir la conſoler par des careſſes innocentes : j'étais touché, ému ; mon premier mouvement fut d'aller à elle ; le ſecond a été de m'arrêter : je pouvais lui faire de la peine. Je me déterminai cependant à l'approcher ; je l'approchai, mais avec tant de crainte de lui en inſpirer, qu'elle ne fut pas effrayée en m'appercevant : elle ne marqua que de l'étonnement. Elle me dit en fixant ſur moi des yeux mouillés de larmes. Que cherchez-vous ? Qui vous fait ici diriger vos pas ? Le hazard m'a conduit en ces lieux, lui dis-je : je vous ai vue ; votre affliction m'a ému, j'ai deſiré de vous conſoler & de vous être utile. Vous ne pouvez rien pour moi, dit-elle, mes maux ne peuvent avoir de conſolation ni de remède. En diſant ces mots, elle ſe cacha le viſage & s'abandonna de nouveau à la douleur. Toujours plus attendri, je ne pus m'éloigner ſans être mieux inſtruit. Sans doute, lui dis-je

encore, vous regrettez quelque objet qui manque à votre cœur ; peut-être un pere, une mere chérie ; peut-être un fils, ou un époux. A ce dernier mot, elle poussa un long soupir. Hélas ! je ne pleure pas la mort d'un époux ; non, mais je pleure sur sa dureté, sur son injustice... Elle s'interrompit alors comme si elle se reprochait d'avoir laissé échapper ces mots. Ce qui paraissait l'agiter, m'agita aussi : ce qu'elle venait de dire, me faisait espérer qu'elle m'apprendrait la cause de ses pleurs, & un ardent desir d'en tarir la source me faisait attendre avec impatience qu'elle m'en instruisit : mais si elle se reprochait ce qu'elle venait de prononcer ; ne se reprocherait-elle pas avec plus de force une confidence entière ? Cependant la pureté de mes intentions me rassura ; l'espoir de rendre la paix à son cœur me rendit pressant ; je la conjurai par tout ce que le sentiment peut inspirer de plus tendre, de me mettre en état de lui être utile : Je parvins à m'en faire entendre, & après un long silence, elle me dit. J'aime à le croire ; les dieux ont conduit ici vos pas pour me faire espérer un sort plus doux : votre cœur est honnête ; c'est l'humanité qui parle à votre ame sensible quand vous cherchez ma confiance, vous ne la trahirez pas, vous la méritez.

J'ai un frere qui m'aima & que j'aimai tou-

jours avec tendresse; tout nous était commun: ses pleurs faisait couler les miennes; sa joie m'en inspirait. Il me vit avec peine passer dans les bras d'un époux qui n'avait pour lui que de l'indifférence, & ce fut le seul regret que j'eus en quittant la maison paternelle; car ma mere n'était plus, & mon pere m'avait oublié: il mourut & bientôt il fallut partager son héritage: ce partage éleva une contestation violente entre mon frere & mon époux; elle fit naître un procès. Je ne sais si mon frere avait tort: le différent était fondé sur des loix que j'ignore; mais mon époux fut condamné par les juges. Cette perte, la discussion, le procès excitèrent dans l'ame de mon époux une haine implacable contre mon frere, je n'osais le voir, je le fuyais & je ne pouvais cesser de l'aimer. Il voulut commercer; il fit des essais sur mer qui d'abord lui réussirent; mais il y a un mois que le vaisseau sur lequel il était avec tout son bien, fit naufrage: il est revenu à Catane notre patrie, il est pauvre & malade; je l'ai appris, j'ai senti mon ame s'émouvoir, & que j'étais encore sa sœur: j'ai voulu courir pour lui porter des consolations & des secours; mais j'ai cherché à cacher à mon époux ce que je desirais faire, parce qu'il aurait pû me le défendre. Je l'ai vu, je l'ai soulagé, je l'ai rassuré sur ses premiers besoins: jamais

acte de bienfaisance ne me fit éprouver un plaisir plus doux, mais il devait avoir des suites amères. De retour à la maison, j'ai cru devoir tout dire à mon époux : je pensais que le tems & l'état de mon frere auraient affaibli, ou peut-être éteint sa haine, & que s'il ne m'approuvait pas, du moins je n'en serais point blamée. Je me trompais ; à peine m'a-t-il entendu qu'il s'est abandonné à la plus violente colère, qu'il m'a fait les reproches les plus durs & les plus insensés, que j'étais l'ennemie de sa famille, que je n'avais ni respect, ni amour pour lui, que j'avais été réchauffer le serpent qui voulait lui percer le sein. Effrayée de ses cris, je suis sortie de la maison, & il est venu sur le seuil. *Fuis*, m'a-t-il dit, *fuis*, & *sur-tout ne te présente plus devant moi ; va vers ce frere que tu me préfères ; va languir de misère avec lui.* Je suis venue ici pour me livrer à ma douleur, à mes larmes, & cet enfant m'y a suivie.

Elle se tut à ces mots, pressa contre son sein sa jeune fille & versa des larmes. Son histoire, ses peines m'intéressèrent encore davantage à son sort. Je vais, lui dis-je, je vais à votre époux ; j'essayerai de le rendre à la raison, à sa tendresse, à ses devoirs, & j'espère réussir. Il convient qu'il ignore que je vous ai vue ; il se défierait de mes discours, & je lui parai-

trais intéressé : je veux s'il est possible, qu'il m'instruise lui-même. Je vais faire un détour dans le bois afin d'arriver à la maison par un côté opposé à celui-ci. Allez, me dit-elle, homme généreux : que les dieux vous inspirent ! Je traverse le bois, j'arrive, je me présente comme un voyageur égaré qui cherche un asyle hospitalier & qui a besoin de repos sous un toît pacifique. Le maître de la maison me fait entrer, me fait asseoir auprès de lui : je lui dis mon nom, mon état, où je vais & pourquoi je vais. Cette confiance lui fait plaisir : il me regarde dès lors moins comme un étranger que comme une ancienne connaissance. Quelquefois je le vois se lever d'auprès de moi, & se promener avec agitation dans sa chambre ; l'inquiétude se peint sur tous les traits de son visage : trois enfans se présentent sur ses pas ; dans ce moment il les écarte ; dans celui qui succède il les rappelle, il les embrasse, puis il les éloigne de nouveau & vient se reposer auprès de moi. O vous, qui m'avez reçu avec tant d'honnêteté, lui dis-je, je vois que vous avez des peines ; quelque chose pèse sur votre cœur. La vue de vos enfans ne vous fait pas toujours éprouver cette douce émotion d'un pere qui voit autour de lui ses tendres rejetons, elle semble vous rappeler à un sentiment pénible. Sans doute, leur mere n'existe

plus, & ils vous en retracent le ſouvenir. Elle exiſte encore, me dit Cratipe; (il m'apprit que tel était ſon nom), mais peut-être j'aimerais mieux ſa mort que... A ces mots, il s'arrêta. Je voulus forcer les obſtacles qui s'oppoſaient à la confiance au moment où elle ſemblait me chercher; mes intentions m'encourageaient, & ce n'était que par ce moyen que je pouvais faire le bien auquel j'aſpirais. Je lui dis : Je vous plains : je le vois; c'eſt la mere de ces enfans qui vous rend malheureux : elle vous aura trompé; elle aura trahi votre amour, bleſſé votre honneur : quelque homme adultère l'aura ſéduite. — Il m'interrompit avec vivacité. Gardez-vous de le penſer, s'écria-t-il; ce ſerait un crime de le croire; ſa conduite fut toujours pure, ſa vertu ne fut jamais ſoupçonnée; mais je me plains de ſon indifférence; je me plains de ce qu'elle n'a pas craint de m'offenſer, de ce qu'elle me hait. Je m'apperçois que j'en dis trop pour ne pas tout vous dire : je vous parlerai comme un ami, que ce ſoit un ami qui m'écoute.

Ma femme avait un frere qu'elle aimait depuis ſon enfance : jeune homme fat & libertin, qui par ſes mœurs & ſon faſte me donna de l'éloignement pour lui, comme il en eut pour moi : il avait voulu empêcher mon union avec ſa ſœur,

cette union lui déplaisait. Il me peignit comme un homme févère, jaloux & chagrin; il fit ce qu'il put pour me nuire, & ne réussit pas : sa sœur devint mon épouse. Quelques mois s'écoulèrent, mon beau-pere mourut, il fallut partager son héritage : le fils me disputa une partie de ce qui devait nous revenir : il m'intenta un procès, il sut éblouir ou corrompre nos juges; car enfin, j'étais fondé & ils me condamnèrent. Dès lors je ne vis plus en lui qu'un ennemi, qu'un homme qui voulait dépouiller ma famille : ma haine contre lui fit des vœux que le ciel entendit. Les Dieux lui donnèrent des succès comme ils en donnent à ceux qu'ils veulent perdre; il prospera d'abord & il s'est perdu. Il est revenu dans sa patrie aussi malheureux qu'il méritait de l'être : ma femme l'a su, & sans me consulter, sans craindre ce que j'en pouvais penser, elle a couru à lui, elle l'a secouru, elle a consolé un homme qui me déteste; elle a nourri du bien de ses enfans un homme qui a voulu les dépouiller, elle a réchauffé contre son sein l'ennemi de ceux qu'elle y a porté; elle a prodigué à un homme que je hais, tous les soins qu'elle ne doit qu'à l'époux qu'elle dût aimer : elle semble avoir craint qu'il n'y eut plus sur la terre un homme qui maudit mon existence, qui souhaitât ma mort, & qui put s'en réjouir. Je

n'ai pu l'apprendre ſans colère, ſans fureur; mon indignation m'a emporté trop loin peut-être, & ſoit que ma femme ait été épouvantée par mes cris, ou par ſa conſcience, elle a fui : je l'ai ſuivie un inſtant pour lui dire de ne plus ſe préſenter devant moi. Que je ſuis malheureux! Vous me plaignez; mais vous me plaindriez bien davantage ſi vous ſaviez combien je l'aimais, & combien notre union fut douce : tous nos jours s'écoulaient dans le ſein de la paix. — Et cet homme eſt venu tout détruire. Ah dieux!

Il ſe tut, & moi-même je gardai long-tems le ſilence : je vis les préjugés que j'avais à vaincre, les apparences que j'avais à détruire; mais je ne me rebutai pas. Homme infortuné, lui dis-je enfin; vos peines pèſent ſur mon cœur; votre ſituation eſt cruelle. — Oui, je le ſens; après avoir goûté les charmes d'une union conſtante, d'une confiance intime, après avoir trouvé pendant pluſieurs années un ami tendre & fidèle dans une femme chérie, il eſt affreux d'en être privé. Votre maiſon va déſormais vous paraître une triſte ſolitude. Vous vous rappellerez ces épanchemens de cœur dont la douce habitude nous en fait un de nos plus grands beſoins : vous les deſirerez ſans pouvoir vous y livrer. Quand vous ſerez affligé, vous vous rappellerez que vous avez ſouvent trouvé dans le ſein d'une

épouſe de la conſolation & des eſpérances : que vos peines s'effaçaient en les partageant ; que vos plaiſirs ſe multipliaient en les communiquant. Vous ne pourrez admirer le ſpectacle impoſant de la nature, ſans vous ſouvenir qu'il fut un tems où vous ne l'admiriez pas ſeul. Quand la nuit & le ſilence vous environneront, vous penſerez à celle qui donnait à tout autour de vous du mouvement & des charmes. En revenant à votre maiſon ; vous vous direz : ce n'eſt pas avec cette langueur que je m'en approchais autrefois ; je n'éprouve plus cette tendre émotion qui me ſaiſiſſait en touchant le ſeuil de ma porte, quand j'entendais une voix chérie. Votre ſommeil ſera troublé, vous vous ferez de votre bonheur paſſé une peinture déchirante, vous vous l'exagerez comme pour rendre votre état actuel plus inſupportable & vos regrets plus amers. Les careſſes mêmes de vos enfans, leurs beſoins, leurs cris, leurs larmes vous redemanderont leur mere. Vous vous rappellerez ſon ſourire touchant lorſqu'environnée de ſes enfans, elle vous tendait la main ; quelquefois ſon image vous frappera comme un coup de tonnerre ; vous l'appellerez, & ce ſera en vain. Dans ces momens où l'inquiétude nous pourſuit, où l'ame flottante ne peut ſe fixer ſur aucun objet ſans éprouver un ſentiment douloureux, vous juſtifierez votre

époufe, vous vous accuferez vous-même, vous direz qu'avec plus d'indulgence, vous feriez encore heureux. Homme refpectable, ce n'eft point à moi à vous blâmer & je fuis loin de le faire; mais écoutez-moi; écoutez un ami que le plus tendre intérêt fait parler.

Vous avez dû voir les objets comme vous les avez vu; mais votre époufe a-t-elle pu les voir comme vous? Peut-être vous n'avez jamais eu de frere, ou de fœur; & vous ignorez combien font puiffans ces liens formés par la nature & ferrés par l'habitude. Votre époufe les connaît; elle y a cédé. Par égard pour votre reffentiment, ou parce qu'elle le partageait, elle a ceffé de voir fon frere; mais ces liens n'étaient que relâchés, ils n'étaient pas rompus. La voix d'un frere malheureux, malade, & fans fecours les a ébranlés avec force. Dans ces circonftances, le cri de l'infortune frappe, bouleverfe, entraîne les ames fenfibles: elle a couru à fon frere avant que de réfléchir fi elle devait le faire; le cœur ému ne nous en laiffe pas le tems. Si c'eft là un crime, c'eft celui d'un bon cœur. Peut-être que fi votre ame n'eût pas été remplie par un fentiment contraire, vous auriez vu dans ce que vous condamnez, de la générofité, de la grandeur d'ame: mais je le fuppofe: c'eft une erreur, c'eft un crime: faut-il que le crime d'un inftant

vous faſſe oublier que pendant pluſieurs années, elle a fait de votre maiſon l'aſyle de la paix, de la vertu, du bonheur? Faut-il que vous répandiez le poiſon de l'infortune ſur les reſtes d'une vie qui vous avait été conſacrée? Faut-il vous rendre malheureux vous-même? La haine que vous ſentez pour un frere, vous ferait-elle oublier l'amour que vous eûtes pour votre épouſe? Voulait-elle vous tromper, elle, qui accourt volontairement pour vous dire ce qu'elle vient de faire? Serait-ce vous offenſer que de céder à la voix puiſſante de la nature & de l'humanité? Quoi! pour avoir cédé au plus doux penchant du cœur humain; pour avoir tendu une main ſécourable & généreuſe à un frere malheureux, ſouffrant; abandonné, à un frere qui dût lui être cher, vous arracherez à vos enfans une mere attentive! Jettez un regard ſur eux; il vous environnent, ils vous redemandent celle qui leur prodiguait de tendres ſoins: voyez-les, & ſoyez inflexible.

Il gardait le ſilence pendant que je parlais: il était agité, il ſoupirait; enfin il me tendit la main en me diſant: *Mais où eſt-elle? Où la retrouver*! Ces mots frappèrent mon cœur: je me jetai dans ſes bras. — Venez, lui dis-je, en le preſſant contre mon ſein; allons la chercher. Nous partons: nous convenons qu'il viſitera le

chemin de *Catane*, & moi l'intérieur du bois. Il ignorait que j'avais vu ſa femme, & il convenait qu'il ne le ſut pas encore ; nous fixons un lieu pour nous retrouver, & je prends par la main le plus âgé des fils comme pour me guider : ne pouvant ſuivre ſa mere que des yeux, il l'avait long-tems ſuivie, il montrait où il l'avait vue s'éloigner : bientôt je la découvre : elle était dans le même lieu où je l'avais laiſſée & dans la même ſituation. Dès qu'elle m'apperçut, elle ſe leva, vint à moi, mais à pas incertains ; ſes genoux étaient tremblans : ſa jeune fille la ſuivait : mes mouvemens, ma démarche promte, ſon enfant que je portais, tout en moi ſemblait lui annoncer une nouvelle heureuſe ; mais elle craignait de ſe flatter. Dès que j'en fus aſſez près pour être entendu. Venez, lui dis-je, venez ; votre époux vous ſera rendu ; il vous attend, il vous cherche. L'émotion, la joie, ſes larmes l'empêchèrent de me parler : mais le ſentiment de la reconnaiſſance était dans ſes regards : elle prit une de mes mains dans les ſiennes & la ſerrait avec tendreſſe. Nous allâmes enſemble vers le lieu où devait être ſon époux : nous ne l'attendîmes pas long-tems. Il la vit avant que nous le viſſions : il courut à elle en étendant les bras & l'embraſſa avec tranſport. O mon amie, mon épouſe ; oublie tout ce que m'a fait faire

faire une colère insensée; oublions tout. Oui, oui, répondit-elle, oublions tout; j'ai tout oublié : cher époux, je ne me souviens plus que de ton amour, & de mes devoirs. Ils se rapprochèrent de leur maison les bras entrelassés : je les suivais avec les deux enfans. Nous arrivons : cette femme sensible quittait son époux pour presser ses enfans contre son sein; elle les quittait pour revenir à lui; un sentiment inexprimable lui faisait verser des larmes délicieuses. Moi-même, spectateur de cette scène muette, je sentais mon visage se couvrir de pleurs. Enfin, *Cratipe* rompit le silence. Ce n'est pas assez, dit-il à son épouse : il faut envoyer chercher ton frere; il doit être aussi le mien : je renonce à ma haine, qu'il vienne; ne formons plus qu'une famille : qu'il aide à notre bonheur, qu'il soit heureux avec nous. On va, on vole pour le chercher : il accourt, incertain de ce qui le fait appeller : il était pâle & défait; mais il ne m'en parut que plus intéressant. *Cratipe* courut à lui, l'embrassa, & lui dit : la haine remplit trop long-tems nos cœurs; votre prospérité l'a nourrie & votre malheur doit l'éteindre : qu'un autre sentiment lui succède; soyons amis, soyez mon ami, mon frere; le fruit de nos épargnes poutra vous aider à reparer vos pertes : vos succès vont devenir les nôtres; nous ne voulons

déformais être heureux qu'avec vous. Le jeune homme étonné, confondu, demeurait fans voix & fans mouvement. Enfin, il fe jeta au cou de fon frere, le pria de lui pardonner s'il l'avait méconnu fi long-tems, dit que fa bonté le rappellait à lui, aux fentimens qu'il avait dû avoir & qu'il était à lui pour jamais. Il ne quitta fon frere que pour fe jeter dans les bras de fa fœur. Plein des fentimens qui les agitaient, je verfais de douces larmes, & mon ame fans ceffe ébranlée, & pour ainfi dire tiraillée dans tous les fens, n'avait pu fe replier fur elle-même : je penfai enfin à moi, & je voulus partir : il ne me fut pas poffible de les y faire confentir. Leur reconnaiffance était fi vive ; il eft fi doux de contempler une famille reconciliée, il eft fi flatteur de penfer que cette réunion eft, en quelque forte, fon ouvrage, que je ne réfiftai pas long-tems à leurs inftances. Je foupai avec eux : le fouper fut gai, non de cette gaité bruyante qui produit des éclats paffagers ; mais de cette gaité calme & touchante qui fourit à l'ame & dont elle feule femble jouir ; qui fait qu'on refpire avec délices ; qui ne trouble pas les penfées, mais qui les fait éclore riantes ; dont enfin le fouvenir fe prolonge, & ne fatigue jamais. On voyait tant de fincérité, tant d'ame dans les mouvemens des deux

freres qu'on en était attendri : ils se regardaient, se tendaient la main ; on eut dit que c'étaient deux amis qui se revoyaient après une longue absence. Le tems s'écoula rapidement ; la nuit s'avançait ; il fallut se retirer. Je me retraçai souvent cet intéressant spectacle avant que de fermer les yeux, & je me livrai ensuite au sommeil le plus doux & le plus paisible. J'ai éprouvé ce que j'ai souvent ouï dire à mon pere, que la joie vive & pure qu'inspire le tableau du bien qu'on a fait, est le meilleur fortifiant pour l'homme de bien. Aujourd'hui nous nous sommes séparés. Je ne te répéterai point tout ce que m'ont dit ces hommes honnêtes & faits pour s'aimer ; cette femme reconnaissante si digne du sort qu'elle se promettait. Elle me dit vingt fois qu'elle était plus heureuse qu'elle n'avait osé l'espérer, plus qu'elle ne l'avait jamais été : que c'était à moi qu'elle devait ce bonheur ; qu'elle ne cesserait point de me bénir. Je m'arrachai avec regret de cet asyle champêtre & paisible ; je m'éloignai avec peine de ceux qui l'habitaient. Les sentimens qu'ils m'avaient fait éprouver me les avaient rendus chers. Je ne t'ai tracé qu'avec des traits informes le tableau de ces scènes touchantes : l'émotion qu'elles me causent encore ne m'a pas permis de te les bien peindre : mais ton cœur sensible & bon y ajoutera facilement toute

la force & les traits que je n'ai pu exprimer.

C'eſt preſque aux portes de Catane que je t'écris. J'ai penſé que des devoirs de bienſéance éloigneraient le moment de t'écrire, ſi j'attendais pour le faire que je fus chez l'ami de mon pere, auquel je ſuis adreſſé : cependant une occaſion de t'envoyer ma lettre pouvait ſe préſenter & je l'aurais vue échapper ſans m'en pouvoir ſervir. Adieu, tendre amie, ne m'oublie pas même dans tes ſonges.



LETTRE XVII.

Cynire à Nicias.

J'HABITE enfin notre maiſon des champs : je l'habite & je ne t'y vois plus. O mon ami, tous les lieux où je vais, ceux-mêmes qui me ſont les plus agréables, ceux où j'ai deſiré de me rendre, augmentent ſouvent ma douleur : je ne t'y vois pas ; ils me rapellent que tu t'éloignes encore, & que je ne ſais dans quel tems tu te rapprocheras. Cependant je préfère ces lieux à la ville : une campagne ſolitaire eſt l'aſyle des vrais amans ; la nature ſemble s'y parer pour eux, elle multiplie leurs plaiſirs & les rend plus touchans : je ſens même que cette ſolitude adoucit ton abſence ; j'y ſuis plus à mes regrets, à mes douces rêveries : tout y réveille une flatteuſe illuſion. Je te vois, je te parle, je ſuis tes pas ; parce que je me vois ſeule ici, & que par-tout où je ſuis, là auſſi eſt ton image. Sur-tout cette longue allée d'arbres élevés & touffus, m'appelle pour me livrer à mes triſtes penſées : ſa fraicheur, le ſilence qui y regne, ſon obſcurité nourrit ma mélancolie : mes vœux, mes projets s'y ſuccèdent & le tems

s'écoule. Quelquefois je m'aſſieds dans le lieu le plus épais & le plus ſombre, je me crois ſeule dans la nature, & cette ſolitude me calme & m'émeut tour à tour; j'y répète les chants triſtes & plaintifs de l'infortunée *Sapho*; ma voix réten-tit dans les vaſtes contours du bois, & me ſemble plus forte & plus tendre : agitée par mes propres accens, pénétrée des ſentimens que j'exprime, je ſens qu'il eſt doux de s'affliger, & mon viſage ſe couvre de larmes. Souvent je recherche ces lieux où notre enfance s'exerçait à des jeux innocens : je m'aſſieds & recommence ces jeux avec toi; mais bientôt je reconnais la différence des âges : je me rappelle nos conteſtations puériles, notre opiniâtreté à les ſoutenir, les querelles qu'elles faiſaient naître, le dépit qui ſouvent les terminait : je t'aimais beaucoup alors, mais c'était une amitié bien différente, car aujourd'hui, nos jeux ne finiraient point ainſi, & j'aimerais mieux n'avoir jamais l'avantage que de m'expoſer à des bouderies qui pourraient conduire à la froideur, ne fut-elle même qu'apparente.

Il faut que je te parle d'une de mes occupations; c'eſt la plus chérie, c'eſt au moins celle à laquelle je reviens le plus ſouvent. J'ai trouvé ici une vieille carte de la Sicile, je me plais à la copier en grand, à y marquer la trace de tes

pas. Tu peux bien être aſſuré que je n'y oublie pas les bocages ſur la rive de l'*Oeſopus*, le hameau du bon *Melos*, la cabane du Vieillard, la ſource du *Myla*, *Léontium*, le bois qui borde l'*Euricès*. J'en ſuis à *Murgantium*; c'eſt là où tu étais parvenu lorſque tu m'as envoyé ta dernière lettre. Combien de fois je reviens à mon ouvrage! Je parcours de nouveau les lieux que j'ai tracé; je vois l'eſpace que tu as parcouru, & je le trouve bien reſſerré: je penſe à celui qui nous ſépare & je le trouve immenſe. Je jette un coup d'œil ſur l'ouvrage qui me reſte encore à faire, ſur les lieux qui te reſtent à viſiter, je compte les jours que tu dois y demeurer, ceux qui ſeront employés à franchir les champs & les montagnes qui ſont entr'eux; quel nombre d'heures que celui qui me reſte encore à ſupputer! J'ajoute ſans ceſſe à celui des momens écoulés depuis que je ne t'ai vu; il s'accroît, mais avec quelle lenteur! O quand viendra le jour où je pourrai dire. Bientôt je le reverrai, le moment approche, dans une heure peut-être, je le verrai ouvrir ſes bras pour m'y recevoir. Ce jour là, ce jour, ſi je le vois éclore, j'irai au lever de l'aurore ſur les hauteurs d'Epipolis & du haut du château *Euryelus*, mes regards s'égareront dans la vaſte plaine qu'on y découvre, ils ſuivront les détours tortueux du chemin,

ils ſe fixeront ſur tout ce qui paraîtra s'y mouvoir. Et quand je verrai quelqu'un s'avancer, quand je croirai le reconnaître, que mon cœur palpitera, qu'il volera au-devant de tes pas. — Dieux! combien ce jour eſt éloigné encore: & le verrai-je jamais! Pardonne, cher amant, pardonne moi cette crainte, ces idées ſombres. Je voudrois te les cacher & mes efforts ſont impuiſſans. — On vient m'interrompre. On a vu quelques perſonnes s'avancer de Syracuſe vers notre maiſon; mon pere n'eſt point ici, & je ſuis ſeule: ſi ce ſont des étrangers, je ne puis me diſpenſer d'aller les recevoir; l'antique & regrettable hoſpitalité eſt détruite dans les villes, elle n'exiſte plus que dans les champs, & ſon ſimulacre eſt ſacré pour mon pere: il doit me l'être auſſi.

Il eſt tard, & je viens finir ma lettre: je le puis, car mon pere n'eſt point rentré encore, & j'ai trouvé une occaſion de te l'envoyer. Ces perſonnes qui venaient de Syracuſe, étaient ton pere & ton ami *Agathon.* Tu penſes bien que dès que je les ai pu connaître, je ne me ſuis point diſpenſée de me montrer; je les ai reçu comme s'ils euſſent été Etrangers. Je n'ai rien pu ſavoir d'*Agathon* en particulier; mais il eſt aiſé de voir à la mélancolie ſombre dans laquelle il eſt toujours enveloppé, que ni ſon amour ni ſon ſort

n'ont changé. Ce n'eſt plus l'aimable, le ſemillant *Agathon*: il a perdu ſes graces légères, ſes brillantes ſaillies, & toutes les qualités qui le faiſaient rechercher des ſociétés tumultueuſes dont le grand but eſt le plaiſir. Sa langueur, ſa triſteſſe perçent dans tous ſes mouvemens; ſon ſilence fait qu'on le plaint avant même de ſavoir s'il eſt à plaindre. Il n'a plus ce qui le rendait ſi propre à briller dans une aſſemblée d'élégans; mais il n'en devient que plus intéreſſant aux ames ſenſibles.

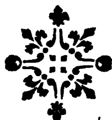
Nous avons parlé avec ton pere de diverſes choſes & ſouvent de toi. Une nouvelle loi des Syracuſains ſemble partager ſes penſées, elle l'occupe & le frappe. Cette loi ordonne que l'homme attaché aux champs par ſa naiſſance, par ſon éducation, & par ſon état, ne pourra déſormais habiter la ville. Des impôts trop arbitraires ſur les cultivateurs faiſaient déſerter les campagnes; le laboureur ſe hâtait de placer ſes enfans à la ville; mécontent de ſon ſort, il cherchait à leur en donner un plus heureux & on leur interdit encore cette reſſource. Cette loi paraît à ton pere une injuſtice & une imprudence, qui doit aggraver le mal bien loin de le guérir. Tu connaîs ſon amour pour ſa patrie, & ſes principes d'équité ſévère : cette inſtitution bleſſe également l'une & l'autre : il en parle avec une chaleur

qui me fait craindre pour sa tranquillité ; il se fera autant d'ennemis que la loi a eu d'approbateurs, & son ardeur à la combattre donnera de l'activité à leur haine. Il a déja un grand nombre de malveuillans ; il est estimé, mais il est craint. On connaît son courage & son intrépide fermeté ; on se souvient que le faible & l'opprimé trouvent en lui un défenseur qu'on ne peut intimider : on n'a pas oublié qu'il a souvent soutenu la cause des paysans que le crédit de redoutables adversaires allait accabler ; qu'il a fait rougir les juges qui préparaient leur condamnation. Si dans ces conjonctures, il élève encore pour eux sa voix, s'il fait entendre leurs plaintes, on l'accusera de chercher à se faire un parti, à se l'attacher pour devenir un tyran, & l'homme juste, l'homme humain sera peint comme un vil ambitieux, comme un perturbateur du repos public.

J'ai cherché à l'adoucir, je lui ai montré mes craintes, & il m'en a su gré sans en être touché. « Que m'importe ces malveuillans, ces calomnies que vous m'annoncez ? m'a-t-il répondu : mon premier devoir est d'être juste, de faire le bien de ma patrie. Faisons toujours ce qui convient au vrai citoyen, & nous penserons ensuite à rendre paisible le cours de notre vie. Je ne dois point chercher ma tranquillité particulière dans les choses qui sont contraires à ce que

mes devoirs me prefcrivent „. J'admire cette vertu, mais j'avoue que je ne pourrais l'imiter. Je pourrais partager mon bien avec le malheureux que j'eftime & dont l'infortune me touche; mais je ne faurais troubler le repos de ma vie pour une nation qui s'apperçoit à peine de mon exiftence; je ne pourrais m'expofer à devenir malheureufe pour elle & par elle: il faut être au-deffus de l'homme pour obliger fans gloire des ingrats.

Adieu, mon ami, je te quitte, mon pere rentre, je vais à lui. Que les dieux préfervent le pere pour Syracufe & pour nous; & le fils pour fa tendre amante.



LETTRE XVIII.

Nicias à Cynire.

Je ſuis à Catane depuis deux jours, je n'ai point encore reçu de tes lettres & je ſuis dans l'angoiſſe : toujours éloigné, & toujours occupé de toi, ton abſence fait le ſupplice de ma vie quand tes lettres ne m'en conſolent pas autant qu'il eſt poſſible de s'en conſoler. Je devrais déja être accoutumé à ton abſence ; mais qui s'accoutuma jamais à l'inquiétude & à la douleur ? Qui a pu te connaître, t'aimer, & s'éloigner de toi, peut-il être ſans deſirs, ſans crainte, ſans impatience ? Peut-on ſe flatter du bonheur & s'en voir écarter ſans regret ? Que je ſerais heureux près de toi ! Que ma vie eſt triſte, languiſſante, inſipide, quand je ne puis eſpérer de te voir ! Non, je ne vis pas, ma vie n'eſt que l'eſpérance. Si cette eſpérance s'évanouiſſait, je ceſſerais d'être, & le faible ſouffle qui m'anime ſe diſſiperait avec elle.

Deux fois j'ai porté mes pas incertains au dehors de la ville ; j'y cherchais ce courage, cette douce chaleur qui m'avait animé avant que d'y arriver ; mais rien ne fixe mes deſirs

inquiets : je ne ſuis plus touché du plaiſir ſimple & pur qu'inſpire le ſpectacle de la nature. Ces chènes antiques plantés ſur le ſommet d'un mont ; ces cyprès qui s'élèvent ſur la pente des rochers & dont le vent agite les feuillages funèbres ; ce ruiſſeau qui ſerpente, écume & tombe du haut des montagnes ; cette mer qui ſe reſſerre comme pour ſe perdre dans les gouffres de Scylla & dont le ſoufle de l'Eurus fait rider la ſurface : ces promontoires qui l'environnent ; les extrémités de l'Apennin qui portent vers le ciel leurs cimes encore blanchies par les hivers ; ce mont Ætna qui ſemble vomir vers la demeure des dieux des tourbillons de fumée, mêlés d'étincelles qui retombent ſur la terre couverte de cendres ; ce ſpectacle qui m'eût attaché autrefois, ne me frappe plus, ou ne m'inſpire que de la triſteſſe ; il ne peut me rendre à la tranquillité, à la joie : pour la connaître il faut que je me rappelle ton image, que j'embraſſe ton ombre fugitive, que je me rappelle ces inſtans où ta douce voix faiſait naître dans mon cœur cette émotion délicieuſe qui ne permet ni de réfléchir ni de voir, qui ne permet que de ſentir ; ces momens où mon cœur s'agitait ſous ta main, où mon ame s'égarait ſur tes lévres & s'uniſſait à la tienne. Ces momens ne ſont plus : mes plaiſirs ne ſont plus qu'une illuſion charmante tant

qu'elle ſubſiſte, mais bien cruelle quand la vérité lui ſuccède. Non, je ne voudrais pas connaître la joie, je ne voudrais pas m'y livrer, éloigné de mon amante; privé d'elle, le plaiſir m'eſt étranger, il m'eſt odieux; c'eſt dans les ombres d'une nuit obſcure que j'aime à errer; j'aime à ne voir qu'une vaſte & funeſte ſolitude; j'aimerais m'égarer dans le ſein d'une ſombre forêt, je voudrais être environné de tableaux obſcurs & affligeans, être au milieu des ſpectres & des tombeaux. Alors mon imagination ſe repoſerait, elle n'enfanterait pas mille fantômes funèbres, enfans de la crainte; elle m'occuperait des malheurs d'autrui & ne me renfermerait pas dans le mien.

Cependant, que fait Cynire tandis que ſon amant ſe livre à ſes triſtes penſées? Elle eſt avec ſes parens dont elle fait le bonheur; elle jouit du plaiſir de les aider, de ſatisfaire leurs deſirs, de prévenir leurs beſoins. Peut-être elle eſt dans une fète dont elle dirige les apprêts; elle voit près d'elle de jeúnes gens plus heureux que moi, & moins dignes de l'être, puis qu'ils l'aiment moins. Ils l'écoutent, ils la voyent, & moi, je ne puis que deſirer. Peut-être elle ſe livre à la joie qu'elle inſpire; le ris eſt ſur ſes lévres, le plaiſir dans ſon cœur, tandis que l'inquiétude dévorante eſt dans le mien. Peut-être quelque jeune homme

heureux & puiſſant cherche à ſe faire aimer d'elle, qu'il croit l'être, qu'il forme des projets pour me la ravir. Non, on ne t'arrachera point à moi; non, jamais, jamais: je ſuis uni à toi, tu l'es pour toujours, & tant qu'un reſte de vie m'animera, je ſerai ton amant, ton époux: on ne rompra point le nœud ſacré qui nous unit, on ne me livrera point à la fureur, au déſeſpoir, à la mort; on n'éteindra point en moi le feu que tes regards ont fait couler dans mon ſein & qui doit durer autant que ta vie, autant que ton bonheur.

Heureux ces mortels tranquilles qui voyent avec plaiſir l'objet de leur tendreſſe, qui l'oublient quand leur intérêt l'exige, & n'y penſent de nouveau que lorſqu'ils le revoyent. Ils n'ont qu'à dire, *Allons*, & ils vont; des devoirs rigoureux ne leur impoſent pas une abſence cruelle. Ils diſcutent, ils préparent, fixent le jour de leur hymen; ils le voyent approcher ſans éprouver l'yvreſſe des tranſports de l'amour; bientôt ils ne ſont qu'époux, ils ſont moins qu'époux, puiſqu'ils n'ont jamais été amans. Ah! qu'ils jouiſſent de leur bonheur; ce n'eſt pas celui-là que je deſire & que j'attends. Il n'eſt pas fait pour mon cœur; ce n'eſt pas celui que Cynire doit me donner. Je ſuis malheureux, je pourrai l'être plus encore, que ſi tu m'aimes, je préfé-

rerai mon ſort au leur : je m'abreuverai avec plaiſir de ma triſteſſe, & je rejetterai leurs plaiſirs avec horreur. Je préfère d'aimer Cynire comme je l'aime, à être heureux comme ils le ſont.

Quand pourrai-je dire à la face de l'univers : Elle eſt à moi, je ſuis à elle ! Quand feras-tu mon bonheur ! Etre éternel, dont tout me peint la bonté, dont tout m'annonce la puiſſance, les hommages que je te rendrais alors ſeraient bien plus dignes de toi. Ce que tu me montres de toi dans les richeſſes de la nature, parlerait à mon cœur d'une voix plus touchante, je n'élèverais mes mains vers le Ciel que pour te remercier de tes bienfaits, je ne porterais plus vers toi des accens de douleur; mes chants ſeraient ceux de la reconnaiſſance, mes hymnes ſeraient dictées par le ſentiment du bonheur. — Mais ce tems n'eſt point encore. Je ne ſuis pas bien; je ſuis inquiet; je crains ſans avoir des raiſons de craindre; je ſuis trop éloigné de toi, & il faut que je m'en éloigne plus encore. Ah ! quand on varierait ſans ceſſe les plaiſirs qu'on m'offre, j'y verrais ſans ceſſe l'ennui : non, rien de ce qui ſe voit ici, ne peut me faire oublier un inſtant que je ne te vois pas; rien ne me préſente des idées conſolantes, parce que je ne t'y vis jamais. Tel eſt mon ſort. Chercherai-je

toujours

toujours la paix & le bonheur ſans en jouir, ſans les connaître? Pardonne chere amante, ſi je te peins ſans ceſſe mes peines, mes regrets, ſi je t'attriſte peut-être. S'il dépendait de moi de ne ſentir que la joie, de ne reſpirer que le plaiſir, ou ſi je pouvais exprimer ce que je ne ſens pas, je ne t'offrirais que des idées agréables, que des tableaux rians, & ne pouvant te donner des biens réels, je te donnerais du moins tous ceux de l'imâgination; mais je ne le puis & je ne ſais pas même le deſirer. J'eſſaie de me diſtraire — oui, pour ne pas te faire entendre de lugubres plaintes, parlons de quelqu'autre que moi.

C'eſt au Phiſicien *Sophos* que mon pere m'avait adreſſé : c'eſt chez lui que je devrais me plaire, & cependant le tems m'y parait d'une lenteur effrayante. — Tu en as entendu parler peut-être; ſa réputation eſt étendue; mais le portrait qu'on t'en aura fait, peut n'être pas reſſemblant : la manière de penſer du peintre change les traits du tableau, ſur-tout quand l'original eſt éloigné, & que celui qui voit le portrait ne peut pas juger de ſa fidélité. Quand je ne ferais que répéter ce qu'on a pu te dire, je ſais que tu peux ſupporter ſans ennui qu'on faſſe pluſieurs fois l'éloge d'un homme de bien.

Les hommes du jour, qui jugent de tout par la

ſuperficie, & de toute une ſuperficie par un léger coup d'œil, trouveront dans Sophos un de ces êtres ſinguliers dont la peinture peut égayer de jeunes ſots en la faiſant grimacer. Le ſavant verra en lui un homme d'un génie rare, qui a ſu réunir l'exactitude à l'imagination, & la connaiſſance des reſſorts qui meuvent les cieux, avec celle des cauſes ſecrettes qui font agir l'homme. Ses méditations profondes lui ont fait découvrir la cauſe puiſſante qui fait mouvoir & retient les aſtres dans leur cours limité; celle qui ramène ſur la terre les corps qu'on lance dans l'eſpace de l'air. Cette cauſe unique & féconde s'applique à tout, & explique ce qui avait paru juſqu'à nos jours inexplicable. D'autres philoſophes s'étaient occupés de cet objet intéreſſant; ils avaient cru réuſſir; mais leurs ſyſtêmes ſe ſont diſſipés comme le nuage qu'Ixion croyait une Déeſſe. L'un aſſignait la ſource du mouvement à l'action momentanée de la Divinité; mais ce mouvement rencontrant ſans ceſſe des obſtacles, devait s'affaiblir à chaque inſtant, & ne pouvait expliquer des effets toujours ſemblables, & un ordre toujours conſtant. L'autre créait une nouvelle propriété dans les corps, par laquelle tous tendaient à ſe réunir, & qui telle que la lumière s'affaibliſſait en s'éloignant. Elle balançait les aſtres dans les cieux. La ſageſſe

éternelle avait compensé l'excès de force par la distance, & retenait les corps célestes dans les vastes cercles qu'ils décrivent par la même cause qui tendait à les en faire sortir : mais cette cause était inconnue ; on voyait ses effets, non comment elle pouvait les produire. *Sophos* la montre ; il la fait agir par des moyens simples ; elle produit tous les effets qui nous étonnent par un mécanisme connu. Mais son génie ne fait pas seul son éloge : il le fait admirer ; mais pour le respecter, pour l'aimer, il faut descendre dans son cœur. *Sophos* est le modèle que l'homme de bien se propose ; il persuade la bienfaisance en la mettant en action, en la montrant sans faste & sans enthousiasme. Le malheureux va le consulter & il l'aide : il est son avocat auprès des puissans quand il ne l'est pas assez pour le secourir. Juste sans sévérité, il s'acquitte de ses plus petits devoirs avec l'exactitude d'un homme désœuvré & il est occupé sans cesse. Il a su se maintenir pur de la lie des partis & des factions ardentes. Au milieu des chocs qu'elles reçoivent & se donnent, des cris tumultueux qu'elles élevent, il n'entend que la voix de l'humanité, de l'amitié, & jamais l'intérêt ni la crainte ne lui firent oublier ce qu'il doit à l'ami malheureux. Plus savant qu'*Egon*, moins riche que lui, il a ses vertus, & il mérite comme lui le respect des gens de bien.

Voilà les principaux traits de l'homme qui m'a reçu dans sa maison, & avec qui je passe bien des momens plus tranquilles que l'état de mon cœur ne m'en promettait. Quand je suis dans sa maison, il jette dans mon ame des traits de lumiere, il me rend moins sombre : mes promenades avec lui sont assez variées, il en écarte les réflexions lugubres qui pourraient m'y poursuivre, par les choses plaisantes qu'elles lui inspirent. Il sent le besoin des distractions, & c'est par la gaîté qu'il s'arrache aux méditations.

Aujourd'hui est le jour des Thesmophories. Il a voulu se trouver sur le passage des jeunes filles qui portent dans le temple de Cerès les prémices de la moisson ; je l'y ai accompagné sans avoir le desir de les voir ; mais il m'a paru le souhaiter & je l'ai suivi. Une fantaisie a réveillé mon attention. J'ai dit : voyons si dans le nombre de ces jeunes Cataniennes, il ne s'en trouverait point quelqu'une qui me rappellât les traits de mon amante. Cette idée m'a saisi ; j'ai senti de l'impatience de les voir arriver. Mes avides regards les eurent bientôt passées en revue ; un instant me suffit pour me convaincre qu'aucune d'elles n'avait ni tes traits ni tes graces. Ah sans doute, ils n'ont pas ton cœur, tes sentimens, & ce sont eux qui t'embellissent, qui répandent sur ton visage cette douceur, cet intérêt qui me charme

& que je ne puis exprimer. J'en vis une cependant ſur laquelle mes regards ſe fixèrent ; elle me parut avoir quelque reſſemblance avec toi ; mais je l'approchai, & la reſſemblance diſparut. Non rien ne te reſſemble, comme rien ne reſſemble à mon amour. Quand une autre perſonne que toi me préſenterait tes traits, il y manquerait ton ame douce & bienfaiſante pour leur donner la vie. Je n'ai pas beſoin qu'aucun être vivant me les rappelle, je les retrouve toujours dans mon cœur, je les y retrouverai toujours, & bien plus diſtincts que tout l'art humain ne pourrait les rendre. Malgré le vain eſſai que me fit tenter la curioſité, cette cérémonie m'intéreſſa : elle me parut auguſte & ſimple. Ces filles dans la fleur de la jeuneſſe, dont la tête était couronnée par des corbeilles entourées d'épis, ornées par les attraits de l'innocence, marchaient à pas lents & majeſtueux ; leurs vêtemens longs & d'une blancheur éclatante, leur taille légere, les accords formés par leurs voix touchantes, les ſentimens exprimés dans les odes qu'elles chantaient en l'honneur de la déeſſe, les ſons du ſiſtre & de la flûte qui les accompagnaient, tout allait à l'ame, tout remuait le cœur.

Ne crois pas cependant que j'imagine qu'il y ait une Cérès dans les cieux ou dans ſon temple pour recevoir les vœux qu'on lui adreſſe,

pour approuver la reconnaissance qui les fait former : mais puisqu'il faut au peuple des dieux, des spectacles, des fêtes pour lui rendre plus supportable le fardeau de la vie, pour l'attacher à la patrie, à ses concitoyens, celles qui font naître & nourrissent le doux sentiment de la reconnoissance, qui étendent sa sensibilité pour les bienfaits, doivent être préférées par l'homme humain & applaudies par les sages. Ils n'applaudissent pas sans doute à cette partie de la fête qui conduit des femmes & des filles dans le temple de la déesse & les y fait passer un jour entier dans un jeûne rigoureux, dans la tristesse & dans le deuil. Non, ce n'est que par leurs bienfaits que les dieux nous inspirent des vœux, des prieres, des actions de grace, & s'ils aiment les hommes, ils ne doivent jetter un regard de complaisance que sur les fêtes dictées par la joie, sur ces fêtes qui augmentent le nombre de leurs plaisirs innocens, qui servent à répandre le bonheur sur un plus grand nombre d'êtres.

Mais Cérès fut livrée à la douleur par l'enlevement d'une fille qu'elle chérissait, & l'on doit partager les peines de celle qui répandit sur nous ses bienfaits. Ce motif est louable, je l'avoue; mais les sentimens dont on se pare sont-ils vrais? Cette affliction, ce deuil pério-

dique ne ſont-ils point feints? C'eſt le jeûne qui inſpire la triſteſſe, & c'eſt la triſteſſe qui devrait inſpirer le jeûne. Et ces macérations inutiles, cette affliction, ces pleurs de commande ſont-elles bien dignes d'être offertes aux dieux? Ces ſingeries peuvent-elles leur plaire, n'aurait-on que ces moyens de les honorer?

Mais la joie ſe commande-t-elle mieux que la triſteſſe? Peut-on être joyeux en un tems marqué, & ſi vous approuvez qu'on offre aux dieux ſes plaiſirs, pourquoi ne voulez-vous pas qu'on leur offre ſa douleur & ſes larmes? Pour répondre à cette objection, je remarque que ces fêtes ont deux objets; celui d'honorer les dieux & de raſſembler le peuple dans de certains jours, d'en unir les individus, de lui faire aimer ſes travaux, de jeter quelques fleurs ſur la vie dure qu'il eſt forcé de mener. Or la joie peut ſeule remplir ce dernier objet; elle peut mieux que la triſteſſe remplir le premier. La joie cherche à ſe répandre; la triſteſſe véritable ſe concentre en elle-même, elle cherche la ſolitude, les ténèbres, le ſilence, & quand elle ne naît pas des malheurs publics, elle ne peut ſe montrer ſur le viſage d'un peuple aſſemblé qu'elle ne ſoit feinte. Telle n'eſt pas la joie innocente qu'inſpirent les fêtes champêtres: elle n'a rien de ſimulé, rien de contraint; on en jouit déjà en

M 4

voyant approcher le jour de s'y livrer. Et je n'entends pas qu'elle n'ait aucun fondement : donnons-lui par exemple celui du travail des moiſſons. Ces jours heureux renouvellent le ſouvenir des bienfaits de Cérès : ils ouvrent les cœurs aux tranſports de la reconnaiſſance. Voyez avec quel plaiſir le laboureur contemple ſes champs couverts de gerbes de bled ? Cette perſpective lui fait enviſager l'avenir ſans crainte ; il ſe voit environné de ſes enfans à ſa table, il eſt certain de pouvoir remplir leurs beſoins, il ſourit au tableau qu'il s'en fait. Voyez comme des hameaux les plus éloignés, les jeunes gens accourent pour ſe trouver ſur le paſſage des jeunes vierges qui vont offrir des corbeilles d'épis de bled à la déeſſe : la gaîté brille ſur leurs viſages ſatisfaits quand leurs regards animés ſe fixent ſur elles ; ils les ſuivent, ils les écoutent chanter les hymnes. Ajoutez à cela un repas dans chaque communauté, une danſe, où, chacun ſe tenant la main, chante des chanſons en l'honneur des dieux ou des bienfaiteurs de la nation, & voilà le peuple content. Combien un légiſlateur ſage & ami des hommes pourrait rendre le gouvernement facile & doux s'il ſe livrait à de tels ſoins, dignes de lui ſans doute, puiſqu'il s'agit du bonheur de ſes ſemblables. Mais ceux qui gouvernent, penſent à défendre leur autorité, à l'étendre, à l'affer-

mir. Les citoyens des villes qui ſeuls font des loix, ne voyent pas qu'elles puiſſent avoir de plus grands objets qu'eux-mêmes, & c'eſt à eux qu'ils ſe bornent. Le villageois eſt oublié : ceux qui veulent par ſes mains aſſervir l'état viennent le flatter ; on s'en occupe pour l'opprimer. En général, on veut qu'il ſoit tranquille, & pour fonder ſa tranquillité, on trouve plus commode de ſuſpendre ſur ſa tête un glaive menaçant, que de chercher les moyens de le ſoulager, que de retrancher à ſes peines & d'ajouter à ſes plaiſirs. Le laboureur accablé de travaux, mépriſé de ceux qu'il nourrit, voit des êtres oiſifs & vains s'abbreuvant de la ſueur qu'ils expriment de ſon corps, puiſer dans les choſes néceſſaires à ſa vie pour fournir aux délices de la leur : il le voit & ſe ſent forcé au ſilence : heureux, lorſqu'enfin l'habitude lui dérobe la honte de ſe voir avili, & de vivre.

Mais dans quelles réflexions je m'égare ! La triſteſſe peut conduire à de vains projets, & à des raiſonnemens bien éloignés de l'objet qui la fait naître : je l'éprouve. Adieu, mon amie, cette lettre eſt longue & je m'en étonnerais ſi ce n'était à toi que j'écris.

LETTRE XIX.

Nicias à Pammilus.

Je croyais, mon pere, vous envoyer des obſervations plus intéreſſantes ſur Catane, que je n'ai pu le faire ſur la république des Léontins : j'eſpérais que celles que j'ai déjà faites, me faciliteraient celles que j'avais à faire ; mais j'ai trouvé ici des obſtacles que je ne prévoyais pas. Une révolution inattendue vient de jetter dans les eſprits l'épouvante & les ſoupçons. La république n'eſt plus. Depuis deux jours un tyran l'a détruite ; ſes volontés y ſont les ſeules loix qu'on craint de heurter.

Je pourrai cependant vous parler de ce qu'était Catane. Je vous dirai ce que j'ai pu apprendre de ſon gouvernement avant que la révolution eût fermé les cœurs & rendu le ſilence néceſſaire à la ſureté. Je n'entrerai pas dans le détail de ſes loix : ce détail ſerait inutile, & difficile pour moi qui n'ai pu le voir de près. Et quand je vous aurais peint le gouvernement tel qu'il était lorſqu'il a ceſſé d'être, vous n'auriez pas connu ce qu'il était quelques jours auparavant : il n'avait point de baſe, il chancelait &

ſe modifiait ſans ceſſe ; il ſemblait n'avoir de principe conſtant que celui de ſa mutabilité. Le peuple ſans frein, ne voyant rien dans l'avenir, jugeant mal du préſent, ne ſachant point profiter du paſſé, reſſemblait à un animal indompté & terrible que la piqûre d'une mouche mettrait en fureur, & ferait battre ſes flancs de ſa queue. Pour ſe venger d'une légere injure, il s'expoſait à de grands maux. *Catane*, en un mot, était une démocratie pure, & le peuple n'avait pas les vertus qui ſeules peuvent rendre ce gouvernement ſage & proſpére. Cependant, quoiqu'il ne le rendit point heureux, il y était attaché, parce qu'il lui permettait d'être injuſte & de ſe livrer à ſes caprices. Semblable à un enfant qui, d'abord veut orner ſa poupée, & bientôt la défigure, il commença par deſirer de perfectionner ſes loix ; puis il en fit pour le plaiſir d'en faire. On le vit s'aſſembler pour faire des loix, ſans ſavoir ſur quel objet il devait ſtatuer ; on l'a vu ſe ſéparer après en avoir ſanctionné de biſarres auxquelles il n'avait point penſé ; & ſouvent encore, après avoir anéanti des inſtitutions que ſon premier projet avait été de conſerver. De-là nâquit une multitude de loix : on ne les reſpecta pas toutes, d'abord, parce qu'elles n'étaient pas toutes reſpectables, puis, ce mépris ne s'étendit plus que ſur quelques-unes : des inſti-

tutions ſi variables ne pouvaient paraître ſacrées au peuple qui les ordonnait avec tant de légèreté ; mais il ſe mettait quelquefois en fureur ſi des particuliers oſaient les voir comme il les voyait, & il les vengeait parce qu'elles étaient ſon ouvrage. Cette diſpoſition faiſait éclore bien des injuſtices & familiariſait avec elles : le crime ceſſait ſouvent d'être crime ; & quoique ſous un tel gouvernement, il y eut toujours des juges prêts à condamner le faible, à donner l'impunité à qui pouvait la payer, on a vu des coupables puiſſans trouver plus facile de faire changer la loi qui les condamnait, que de corrompre les juges.

Preſque toujours des hommes ſans mœurs, parvenaient à s'attirer la confiance de ce peuple. L'hypocriſie ne leur coute rien ; ils affectent du zèle pour la gloire de la patrie, & on leur en croit : ils parlent de liberté, de loix, de dévouement au bien public avec tant d'emphaſe, que des citoyens qui ne les voyent gueres qu'en public, ſont aiſément trompés. Mais ils ne l'étaient pas long-temps : pour un qui s'élevait, il en était vingt qui aſpiraient à s'élever, & le nouveau favori du peuple avait à combattre ceux qui l'avaient été avant lui, ceux qui voulaient le devenir, ſes rivaux & ſes collegues : ſa vie paſſée était bientôt connue, ſes vues dévelop-

pées, & la calomnie répandait ſon poiſon ſur tout ce qu'il avait fait, & même ſur ce qu'on ſoupçonnait qu'il voulait faire : il ſe défendait par les mêmes armes, & le peuple à qui l'on s'empreſſait de montrer un miroir qui changeait ſes brillans favoris en des ſpectres livides, ne ſachant lequel il devait punir, ne pouvant tous les punir, ſe voyait forcé de les ſuporter tous. *Laiſſez-les ſe rendre juſtice l'un à l'autre*, diſait un citoyen indigné; *pendant qu'ils exercent ſur eux leur activité malfaiſante, la patrie au moins leur échappe.*

Mais la patrie ſouffrait de ces débats inteſtins, & quelquefois le peuple fatigué tirait des gens de bien de leurs paiſibles retraites pour leur confier l'adminiſtration. Il ne s'applaudiſſait pas toujours de ſon choix : ces hommes vertueux étaient alors expoſés aux piéges des ambitieux, aux interprétations des politiques, aux ſoupçons des méchans : ſouvent ils perdaient la confiance publique, par ce qui aurait dû la leur mériter : ils ne fardaient pas le bien qu'il fallait & qu'ils devaient faire : ils ne ſe taiſaient pas ſur les maux qu'ils cherchaient à guérir : leur fermeté, leur ſincérité paraiſſait mauvaiſe humeur, ingratitude, quelquefois incapacité. Tous n'étaient pas d'une conſtitution morale qui ſoutînt ce changement d'état ſans s'altérer; & ſi l'un

d'eux ſe corrompait, tous paraiſſaient l'être comme lui; on cherchait à le faire croire au peuple, & il le croyait avec une légéreté qui faiſait la cenſure de ſes mœurs. Conſidérant alors les hommes comme lui étant preſque également utiles, & également à craindre, il ſe livrait à ſes caprices avec ſécurité, ſoit dans la nomination des magiſtrats, ſoit dans leur deſtitution; dans ſes bienfaits comme dans ſes vengeances.

Un tel peuple ne pouvait être long-tems libre: il devait ſuccomber, ou ſous les armes de ſes voiſins, ou ſous ſes propres convulſions, & devenir l'eſclave de l'un de ſes favoris. La faibleſſe des villes qui l'environnent a fait ſa ſureté au dehors; mais au dedans un citoyen adroit & puiſſant eſt parvenu à l'aſſervir. Un Catanien digne de l'amitié de *Sophos* m'a tracé le caractère d'*Elixus*, c'eſt le nom du nouveau tyran. Ce n'eſt pas un homme d'un grand courage; mais il poſſede une ſoupleſſe aiſée, & une ruſe profonde. Depuis long-tems il étoit balotté par le peuple, nommé aujourd'hui à un emploi dont il était deſtitué peu de tems après; tantôt dans la faveur, tantôt mépriſé, mais toujours le même. Il recevait en apparence les affronts avec une inſenſibilité profonde, s'élevait au deſſus d'eux, & ne les regardait que comme les matelots enviſagent une bouraſque paſſagère: elle les éloigne

un inſtant du port qu'ils cherchent ; ils attendent avec tranquillité qu'elle ceſſe de gronder ſur leurs têtes, & bientôt reprennent leur route. Rien ne décourageait *Elixus* ; ſes diſgraces devenaient par ſon adreſſe un nouveau degré d'élévation : il ſavait ſe ſervir des caprices, des paſſions, des craintes & de la confiance de ſes concitoyens pour ſe rendre néceſſaire : il poſſédait de grandes richeſſes, mais il les cachait ſous le voile de la ſimplicité & de la modeſtie. Par-là, il paraiſſait moins redoutable aux yeux des citoyens inquiets, & s'il faiſait des actions généreuſes, elles frappaient davantage, & on l'en louait d'autant plus qu'elles paraiſſaient au-deſſus de ſa fortune. Il avait un grand parti dans la république, mais tous les magiſtrats en avaient un & l'on s'était inſenſiblement familiariſé avec le ſien ; la longue lutte qu'il ſoutenait contre ſes rivaux & ſes émules, le lui rendait néceſſaire. On ne voyait pas combien il était dangereux qu'une partie des Cataniens s'accoutumaſſent à ſe croire mieux protégés par un homme que par leurs loix, & à n'entendre la voix de la patrie que par celle d'un citoyen puiſſant. L'habitude d'attendre tout de lui, de le ſoutenir, de le préférer à tout autre, ſe changea enfin en dévouement à ſes volontés. C'était là ce qu'il cherchait ; il a vu qu'il pouvait tout oſer & il n'a plus été

retenu par rien. Au moment où le peuple était assemblé, il a répandu ses satellites autour de la place publique; il en a fait circuler une partie parmi les citoyens, & lui-même s'étant avancé, il a proposé de faire un choix parmi la multitude de loix qui s'étaient accumulées avec les abus: il a représenté que le grand nombre de ces loix les rendait inutiles; que le particulier ne savait s'il était juste ou injuste quand il s'agissait de faire valoir ou ses biens ou ses prétentions; que le magistrat pouvant choisir la loi qui lui plaisait, au milieu de loix souvent contradictoires, ne décidait que selon sa volonté: que l'homme puissant, certain que les juges pouvaient l'absoudre, se reposait sur l'impunité en considérant ses richesses; que les juges n'osaient le condamner sans s'exposer à sa vengeance; que la crainte faisait toujours décider que le plus faible était le plus coupable; que pour rétablir l'ordre, il falait faire un systême de loix, en rejetter celles qui étaient inutiles, le composer des plus sages que la république avait approuvées, & confier le soin de les rassembler, de les choisir à un citoyen éclairé, qui fut pendant ce tems le magistrat suprême &, ne déposerait sa dignité qu'un mois après que son ouvrage aurait été approuvé du peuple.

Le plus grand nombre, ne voyant dans cette proposition

proposition que ce qu'elle avait d'utile, donna des marques d'appprobation ; mais quand les Satellites d'*Elixus* l'eurent nommé pour être le magistrat suprême, la plûpart voyant le piege où ils étaient tombés, voulurent s'opposer à sa nomination : il n'en était plus tems. Le bruit, les menaces, les coups mêmes des partisans du tyran surmontèrent les oppositions, & eurent bientôt dispersé ceux qui les formaient. Le lendemain, un grand nombre de citoyens ont voulu se rassembler pour détruire cette élection ; ils ont trouvé dans la place publique des hommes vendus qui les ont attaqués & poursuivis : quelques-uns ont été tués, quelques autres saisis & traînés en prison. Le tyran s'est environné de soldats & d'espions, & la terreur qu'ils inspirent est si grande qu'on n'ose sortir de sa maison ; ou si l'on en sort, on craint de reconnaître, de saluer, de visiter un ami, de peur qu'on ne soit accusé d'avoir des liaisons avec les ennemis d'*Elixus*. On n'ose même se livrer à la joie & à la douleur dans le sein de sa famille ; on craint d'y manifester ses sentimens, parce que ceux dont on est vu, dont on est servi peuvent être liés aux satellites du tyran, ou le devenir dans la suite ; & plus les circonstances où l'on se trouve sont différentes de l'état qui n'est plus, plus on est épouvanté, abattu, défiant ; moins

on a d'espérance, de consolation & d'idées fixes du danger.

Vous ne doutez pas, mon pere, que je ne plaigne les habitans de Catane; mais combien je les plaindrais davantage, s'ils n'avaient pas abusé de leur liberté, de leur bonheur! Ils sont en effet à plaindre. Ces hommes si gais & si vains sont devenus sombres & humiliés : d'autant plus consternés de leur chûte, qu'ils étaient bien éloignés de la prévoir. J'ai voulu aller à la promenade, & pour y parvenir, il m'a fallu parcourir divers quartiers de la ville : ces rues, qui n'a gueres semblaient en mouvement par l'affluence d'une multitude active, sont presque désertes. On n'entendait de bruit que celui des forges, où les satellites du tyran préparaient des armes & les fers de leurs compatriotes : tout ce qui annonce la joie & la paix avait disparu; on ne remarquait que le silence, que le calme qui suit la désolation : il semblait qu'une contagion funeste eût dévoré les deux tiers des habitans de cette ville malheureuse. Je vis quelques-uns de ses citoyens arrêtés sur le seuil de leurs maisons; ils jetaient des regards inquiets de tous côtés; ils desiraient sans doute des consolations, ils voulaient les chercher auprès de leurs amis, & craignaient d'être vus; ils n'osaient aller à pas précipités de peur d'être accusés

d'avoir quelque objet déterminé & menaçant à remplir, quelques projets dangereux à communiquer. Quelques inſtants après je découvris le Tyran environné de ſoldats; il s'avançait vers le lieu où j'étais. Les citoyens qui ſe trouvaient hors de leurs maiſons, le virent & demeurèrent immobiles : la honte & la douleur les preſſaient à courir ſe cacher derrière les murs de leurs habitations; la crainte ne leur permettait pas de paraître fuir. Ils héſitèrent & pourſuivirent enfin leur chemin en affectant un air tranquille qui annonçait trop la crainte. Le tyran paſſa devant eux, en fixant autour de lui des regards qui manifeſtaient ſon inquiétude & ſa défiance. Il paraiſſait chercher ſur les viſages les ſecrets mouvemens des cœurs : il fut ſalué; mais la terreur qui forçait à le faire, fut bientôt ſuivie de la honte & de l'indignation d'avoir pu y être contraint. Les larmes de la fureur coulèrent ſur les joues enflamées de ces hommes aſſervis, & dont l'ame étoit trop fiere encore pour ſe familiariſer avec l'apparence même de la ſervitude. On dit que le tyran fera ainſi ſa ronde tous les jours par toute la ville, pour effrayer par ſa vigilance ceux qui ne peuvent l'être par le glaive dont il eſt armé, & pour empècher les projets de naître & les conjurations de ſe former.

En revenant à la maiſon, je rencontrai beaucoup de monde qui ſe retirait dans la plus grande déſolation; il était nuit alors, & l'on oſait s'y abandonner. Je m'informai de ce qui avait pu raſſembler le peuple & redonner tant de vivacité à ſa douleur. Je l'eus bien-tôt appris. Sur le déclin du jour, on avait vu paſſer ces malheureux citoyens ſaiſis par les ſatellites du tyran au moment où ils s'aſſemblaient pour revoquer le décret de ſon élection. Ils étaient liés & ſuivis d'une garde nombreuſe. La pitié, le deſir de ſavoir ce qu'on allait en faire, l'attrait irréſiſtible qu'ont pour le peuple les ſpectacles affligeans, avaient attiré une multitude de gens de tout âge dans une des places publiques. Bientôt on a entendu lire une ſentence qui condamnait ces Républicains au ſupplice des ſéditieux & des perturbateurs du repos public. Des cris de douleur & d'indignation ſe ſont fait entendre, malgré la crainte qui ſemblait devoir étouffer toutes les voix. Des femmes, des enfans les avaient élevés; les hommes dévoraient leurs pleurs dans le ſilence: ils voyaient à leur côté des ſatellites qui les obſervaient, qui s'occupaient à tenir regître des ſoupirs qui pouvaient leur échapper. Leur agitation, leur fureur n'en était que plus violente: les yeux fixés en terre, le viſage pâle, ils frémiſſaient à chaque coup qu'ils entendaient frapper. Quelques-uns ſe ſont échappés, le plus

grand nombre a craint de le faire : quelques autres levaient les yeux vers les victimes de la liberté ; & ils se remplissaient de larmes qu'ils voulaient cacher. Honteux de vivre, ceux à qui l'on donnait la mort ne paraissaient pas les plus malheureux. Ils ne furent soulagés que lorsqu'ils purent se livrer à leur douleur, ou à leur colère. On vient de me rapporter un fait qui annonce ce que le tyran en doit craindre : un de ses satellites se retirait avec la multitude ; on l'a reconnu près d'un puits, dont le mur qui l'environnait était tombé en ruines : quelques citoyens ont saisi le vil esclave & l'y ont précipité en un instant, ils l'ont couvert de décombres, & satisfaits de s'être vengés quoique faiblement, ils se sont retirés plus tranquilles.

Je suis obligé de sortir de Catane plutôt que je ne pensais. Oui, j'ose le dire, mon pere, il est un homme plus malheureux que ceux qui gémissent sous le poids d'un gouvernement tyrannique, c'est le tyran même. Assailli par ses craintes, il les consulte toujours, elles le tourmentent sans cesse : l'une éteinte, cent autres renaissent du moyen qui le rassura sur celle qui n'est plus. Tout événement le menace, le plus indifférent peut étendre son influence sur lui, le plus faible mouvement peut secouer son trône, le plus vil insecte peut en ronger les soutiens. C'est dans

la cruauté qu'il cherche la sécurité, & la cruauté multiplie les dangers qui l'environnent : dans ce moment, il se rassure en versant des ruisseaux de sang : dans le moment qui suit, il voit ce sang s'accumuler, renverser son trône, l'entraîner avec ses débris. Je puis parler des troubles qui agitent le tyran de Catane : je l'ai vu, je lui ai inspiré des soupçons : il me craint, parce qu'il n'à pu me faire trembler, que j'ai paru devant lui, que j'ai entendu sa voix sans cesser d'être serein & tranquille. Mais il faut vous parler, mon pere, de ce qui m'amena sous ses yeux.

Dans le voisinage de *Sophos* demeure un vieillard qu'il respecte & qu'il aime : c'était pour moi une raison de ne pas le négliger. Je le visitais quelquefois. Il vivait avec une fille aimable qui le chérissait, & par ses soins vigilans, il ne s'appercevait presque point des infirmités de la vieillesse : la sérénité de son ame égayait ses discours, & quelquefois il me faisait oublier que je n'étais plus à Syracuse. Je l'ai visité ce matin, je l'ai trouvé plongé dans la douleur la plus profonde. Assis sur le seuil de sa maison, il levait les mains vers le ciel, il semblait lui demander vengeance. Je l'approche en tremblant, il fixe sur moi des yeux égarés. Rendez-moi ma fille, s'écrie-t-il, rendez-moi ma joie, ma con-

ſolation : malheureux ! pourquoi me l'as-tu ravie ? Tu te ris de mes efforts impuiſſans ; tu viens te repaître de mes pleurs ; tu m'as donné le coup de la mort. Après s'être agité long-tems, il garde un moment le ſilence ; il me voit enfin ; il me reconnaît. Pardonnez, dit-il, pardonnez, je m'égare, mon ami ; ils me l'ont enlevée, ils l'ont arrachée de mes bras ; — vous la connaiſſiez, — je n'entendrai plus ſa voix, je ne la verrai plus autour de moi, prévenir mes beſoins ; mes faibles bras ne la preſſeront plus contre mon ſein. Ah, j'ai trop vécu ! Les cruels, que ne me donnaient-ils la mort. Dieux puiſſans, écoutez la voix d'un malheureux pere, frappez le raviſſeur, que ſon crime commis à vos yeux ne demeure point impuni. Ah, mon ami ! combien j'étais heureux par elle. Aidez-moi, ſoutenez-moi ; j'irai vers le tyran, il entendra mes plaintes, il tremblera peut-être. Je l'aſſure que je ne l'abandonnerai point en quelque lieu qu'il voulût aller, je lui dis de s'appuyer ſur moi, & nous partons. Dans le chemin, il me raconte comment ſa fille lui avait été enlevée. Un jeune homme qui juſqu'alors lui avait montré une ame honnête, des ſentimens, des vertus ; aimait ſa fille, le reſpectait, les voyait ſouvent ; il était neveu du tyran : ſans doute, il avait été corrompu par lui : une fille ſage, née dans la

médiocrité ne lui avait plus paru digne d'être ſa compagne par des nœuds légitimes; il avait penſé l'honorer aſſez en la faiſant ſervir à ſes plaiſirs. Accompagné de deux ſatellites de ſon oncle, il était venu l'enlever, malgré les cris, les pleurs, les efforts, les menaces vaines du vieillard. Celui-ci ſentait bien l'inutilité des plaintes qu'il allait porter: puiſque ce jeune inſenſé avait commis ce crime ſans daigner ſe cacher, il était ſûr de l'impunité, & de la protection du tyran; mais ce pere déſolé ne pouvait garder le ſilence, & après avoir perdu ſa fille, il n'avait plus rien à craindre. Nous paſſons au milieu des hommes armés qui environnent *Elixus*; nous ſommes viſités avec ſoin; les regards de ces Siciliens vendus nous pourſuivent & ne nous quittent jamais. Le tyran ſe montre enfin à nous. *Que voulez-vous? Que cherchez-vous ici*, nous dit-il d'une voix menaçante. Le vieillard répond: je demande juſtice & ſecours. — On vient d'enlever ma fille, l'honneur de ma vieilleſſe, ma conſolation, mon ſoutien: ſans reſpect pour mon âge, pour les mœurs, pour les loix, on m'a outragé, on m'a privé de mon unique bien. C'eſt un jeune homme à qui j'avais donné le nom d'ami, à qui j'aurais donné avec joie le nom de fils: il m'a trompé, il me donne la mort; il a ri de mes prières, de mes pleurs, de mon

désespoir. Mes bras tremblans n'ont pu la retenir, & celle dans qui je me plaisais à voir germer des sentimens honnêtes, qui aurait fait le bonheur d'un de mes concitoyens, qui, épouse & mere pouvait être utile à sa patrie par l'exemple qu'elle aurait donné, ma fille va devenir le jouet des plaisirs d'un libertin, elle va être avilie & souillée. Je vous demande justice comme à l'oncle du ravisseur, comme à celui qui doit reformer les loix, qui doit les protéger & les défendre, pour qui les droits de la nature doivent être sacrés :

Le tyran écoute d'un air sourcilleux. Je penserai à ce que vous venez de m'apprendre, dit-il; mon neveu doit venir me voir, je lui parlerai. *Elixus* ! s'écria le vieillard, un juge ne répond pas à un citoyen outragé, à un pere désespéré, qu'il parlera de l'objet de ses plaintes, qu'il y pensera. Il est le protecteur des citoyens qui lui ont confié le glaive pour arrêter ou punir le crime; il vient de s'en commettre un qui demande vengeance; la voix de l'innocent opprimé est parvenue jusqu'à vous, & tout magistrat doit voler à son secours : tant que ses larmes coulent, que le crime est impuni, que le coupable triomphe, il ne peut se livrer au sommeil : il ne doit connaître d'autres besoins que son devoir : la société, tout citoyen, les dieux, son

propre cœur lui demandent un compte févère de tous les momens qu'il n'emploie pas à venger les loix foulées aux pieds. Et quand un pere fait entendre le cri terrible & puiffant de la nature défolée, qu'il fe plaint d'un crime commis avec audace, en plein jour, fous les yeux de vingt témoins, ce n'eft pas à de lentes & froides informations qu'il faut recourir; mais les cachots doivent s'ouvrir, la juftice s'armer du glaive; elle doit frapper. — Le tyran s'enflamme à ces mots. « Infolent vieillard; tu viens braver ma colère, ton audace ne fera pas impunie... puis fe réprimant tout-à-coup. « Retirez-vous, j'ai „ promis de rendre juftice; — allez, ne reparaiffez plus devant moi: fortez. „ Nous fortons, j'avais gardé le filence; mes regards s'étaient fixés fur *Elixus*, d'abord comme fur un être fingulier, enfuite comme fur un animal féroce & malfaifant: mon air d'affurance l'a inquiété peut-être; car à peine nous étions fortis qu'il m'a fait rappeler. Jeune homme, m'a-t-il dit, vous êtes étranger dans ces lieux. — Qui êtes-vous, d'où venez-vous; que faites-vous ici? Je lui ai répondu avec fimplicité. Quand je faurais diffimuler, je n'aurais pas daigné le faire avec lui, il me paraiffait trop méprifable pour le craindre. Que penfez-vous de moi, me dit *Elixus*: cette ridicule demande me parut celle

d'un enfant : je lui répondis que je le croyais bien malheureux. Malheureux ; & pour quoi ? C'eſt que tout annonce que vous craignez la mort, qu'il vous ſemble que tous ceux qui vous approchent, penſent à vous la donner, & que vous ne pouvez vous cacher que celui qui ſe préſenterait à vos concitoyens teint de votre ſang, loin d'être traité en coupable, pourrait bien être regardé comme le libérateur de ſa patrie. Ma franchiſe enflamma ſa colère, & à ſes regards irrités, je pus connaître que ſi je n'avais pas été Syracuſain & que le tyran n'eut pas craint Syracuſe, je n'aurais pas été ſincère impunément. Jeune homme, me dit-il, tu n'es point ce que tu veux paraître ; tu n'es qu'un eſpion. Je pourrais te punir ; mais tu n'es pas digne de ma colère ; pars, & que le ſoleil ne te retouve pas dans Catane. Je ſors, j'eus bientôt atteint le vieillard qui m'attendait avec l'impatience & l'inquiétude la plus vive. Je ne pus lui cacher l'ordre que je venais de recevoir : il a déploré ſon malheur, il s'eſt reproché de l'avoir étendu juſqu'à moi, de m'avoir expoſé. Je n'ai pas eu de peine à le conſoler. Que m'importe de quitter Catane un jour plutôt que je ne l'avais réſolu ? Ce n'eſt pas ceux qui ſortent de la demeure du tyran qu'il faut plaindre, ce ſont ceux qui ſont forcés d'y faire leur ſéjour. Tout ce que je regrette,

c'eſt de quitter *Sophos*, c'eſt de ne pouvoir être utile à cet infortuné vieillard, de ne pouvoir le venger. Demain donc au lever de l'aurore, je pars : j'irai viſiter le mont Ætna ; car j'en ſuis trop voiſin pour ne pas y monter. Voilà, mon pere, tout ce que j'ai vu & tout ce que j'ai fait ici : je ne crois pas être digne de vos éloges ; j'eſpère cependant être exemt de blâme, & c'eſt peu pour votre fils. Pour aimer le bien, pour me donner le courage de mépriſer tout ce qui s'oppoſe à celui que je dois faire, il me ſuffit de penſer à ce qu'eſt mon pere : heureux, ſi pour adoucir les amertumes dont la vie eſt ſemée, vous vous rappellez d'un fils qui vous aime.



LETTRE XX.

Nicias à Cynire.

ENFIN je l'ai reçue, cette lettre ſi longtems attendue & ſi ardemment deſirée : je l'ai reçue deux jours avant de ſortir de *Catane* : elle m'a tiré de l'inquiétude la plus cruelle. Je cherchais dans tous les événemens poſſibles celui qui pouvait être la cauſe de ton ſilence, & j'étais ſans ceſſe environné d'images effrayantes. Tourmenté par une crainte incertaine, celle-ci ne s'évanouiſſait qu'après m'avoir déchiré le cœur & pour faire place à une autre qui n'était pas moins cruelle. J'aurais gagné à m'aſſurer de mon deſtin quelque déplorable qu'il eût été. La ſeule cauſe de mes peines, la lenteur du meſſager ; venait ſe préſenter à mon eſprit, & je la trouvais trop conſolante pour oſer m'y arrêter : je la fuyais, je la combattais. Enfin ta lettre a paru, & les traits connus d'une main chérie ont diſſipé le nuage que répandaient autour de moi la crainte & l'amour : ils ont fait leur effet ordinaire, j'ai cru entendre cette voix dont les ſons tour-à-tour agitent & calment mon ame & je me ſuis calmé. Mais ne cherchons point à nous appeſant

tir sur le souvenir de tourmens qui ne sont plus ; je vais me livrer au plaisir de te raconter ce que je viens de voir.

Je suis parti de *Catane* avant le jour ; tu en sauras la raison par la lettre que j'ai envoyée à mon pere ; tu y verras quel événement ne m'a pas permis de te répondre avant d'en sortir. Je ne prévoyais pas de m'en éloigner sitôt. J'ai quitté *Sophos*, peut-être pour ne le revoir jamais. Je penserai toujours à cet homme vertueux & bon, aussi éclairé que juste : je me retracerai souvent sa retraite tranquille, mais toujours remplie par des méditations sublimes ou utiles. Puisse-t-il jouir long-temps de la gloire & de la félicité qu'il mérite !

J'avais résolu de parcourir le mont-Ætna ; mais avant de le monter, j'ai suspendu ma marche pour le considérer pendant quelques instants. Son pied jusqu'à plus de la moitié de sa hauteur, est couvert de vignes & de champs fertiles : de sa cîme qui s'élance vers les cieux, s'éleve nuit & jour une fumée épaisse que les premiers rayons de l'aurore faisaient paroître comme une pyramide renversée, d'un blanc sale, couvrant une partie du ciel ; car l'air n'était pas même agité par le souffle léger du zéphire. Les idées dont la révolution de Catane m'avait rempli, & le spectacle que m'of-

frait l'Ætna, se sont liés dans mon imagination; & j'ai comparé deux choses assez dissemblables, ce mont terrible avec le tyran *Elixus*. L'Ætna est en effet le tyran de ces lieux. Comme celui de Catane, comme tous ceux qui mériterent ce nom, il montre au dehors un appareil imposant & majestueux : il semble chercher à se rendre respectable par l'éclat dont il s'environne : sa tête est toujours couverte d'un nuage; une vapeur funeste s'en exhale sans cesse; elle répand l'inquiétude & la crainte dans tous ceux qui en connaissent la cause, & annonce que son sein n'est pas aussi paisible que son extérieur paraît l'être. Un feu secret fait bouillonner ses entrailles. Souvent agité par ce feu qui le dévore, il fait entendre d'épouvantables mugissemens : il secoue, il fait trembler sa vaste enceinte; la vapeur devient épaisse & noire, la terreur se répand avec elle. Heureux qui peut échapper à sa fureur, qui n'en approcha jamais d'assez près pour ne point être accablé par les masses brûlantes qu'il lance sur ce qu'il entoure. Bientôt il vomit ce qui le tourmente, & cette matiere enflammée couvre les fertiles sillons qui faisaient son ornement : il verse à grands flots la désolation & la stérilité. Il cesse enfin de s'agiter; mais le sage ne se confie point à ce calme trompeur; il voit encore les

veſtiges des ravages qu'il a fait, & il ne s'en approche que lorſque la contrainte ou le devoir l'y appelle : & c'eſt toujours en frémiſſant. C'eſt le ſentiment que j'éprouvai lorſque je parvins à ces torrens de matiere que la bouche du volcan avait répandu autour de lui. Ils ſont durs comme la pierre, & d'un noir ſur lequel on aurait mis une faible teinte de rouge.

J'atteignis enfin le ſommet du mont : c'eſt une plaine aſſez étendue ſur laquelle on voit diſperſés de vaſtes débris de métaux & de pierres calcinés, & couverts de cendres. Au milieu de cette plaine s'éleve un cône qui eſt comme le ſoupirail d'où s'échappe la fumée qu'exhalent les matieres qui bouillonnent dans cette immenſe fournaiſe. En différens endroits de la croute qui couvre cette platte-forme, je vis des crevaſſes d'où ſortaient des exhalaiſons noires : j'entendais de ſourds mugiſſemens, je voyais le feu jaillir quelquefois parmi la vapeur. Je me retirai, car j'avais plus de dangers à courir que d'utiles obſervations à faire. Non loin de là eſt un temple de Vulcain ; j'allai pour le viſiter, je le trouvai abandonné. Les prêtres n'ont pas aſſez de confiance en leur Dieu pour eſpérer qu'il puiſſe les défendre contre les irruptions du volcan. Je me conſolai facilement de ne pouvoir y pénétrer ; ce n'étiat pas une

curioſité

riosité religieuse qui m'y conduisait : je ne voulais ni porter des offrandes à ce Dieu, ni le prier d'exaucer mes vœux : ma vénération pour le boiteux Vulcain n'est pas grande, non plus que pour le doux, le sage, l'honnête Jupiter. A mon sens, le coup de pied qui chassa le fils du ciel, en chasse aussi le pere. Je ne respecte point dans ceux qui habitent l'olimpe, l'inhumanité brutale que je déteste sur la terre. Je ne pense pas non plus qu'en parcourant l'Ætna, je foule aux pieds ces géans prodigieux, qui dans chaque jour croissaient d'une coudée ; ces impies qui entassaient quelques montagnes de ce petit globe, qui rassemblaient quelques os de leur mere, pour escalader le ciel, dont la distance infinie effraie la plus forte imagination. Je ne crois pas plus à ces géans, qu'à ces dieux qui se changent en bêtes féroces pour les vaincre. Ces histoires sont divines : je le veux bien, car je ne conteste point sur les mots ; elles n'en sont pas moins absurdes & méprisables. Aux yeux de l'homme de sens, ces histoires sacrées paraissent être le fruit des rêves d'un insensé. Quand un fanatique viendrait me dire : ces opinions viennent du ciel ; c'est l'histoire des dieux : adorez & soumettez-vous en silence ; je répondrais : je suis plus certain que ma raison vient du ciel, que je ne le suis que vos con-

tes ridicules en defcendent ; c'eſt elle ſur-tout que je dois écouter en moi, & reſpecter en tous. Je ne reconnais point la voix de Dieu quand ce qu'elle annonce eſt repouſſé par mon cœur, quand j'aurais à rougir de répéter ce que je crois lui entendre dire. Si j'euſſe été le chef des Grecs aſſemblés près du port *Aulis*, & que Calchas fût venu m'ordonner de la part des dieux d'égorger ma fille ſur leurs autels pour en obtenir des vents favorables, j'aurais commencé par immoler le prêtre barbare qui oſait me demander un parricide, & le faire au nom des dieux qu'il déshonorait. J'admire ce roi Egyptien qui deſcendit du trône en déclarant que puiſque les dieux lui demandaient une action injuſte, ils ne voulaient plus qu'il fût Roi ; mais il aurait raiſonné avec plus de ſageſſe s'il eût dit : celui que j'encenſe me demande une action injuſte ; donc je ne dois plus l'adorer. Il n'eſt pas Dieu. Mais je reviens au mont Ætna.

J'étais preſque parvenu à ſon pied, lorſque j'apperçus une humble cabane couverte de chaume, dont la ſituation & la forme avaient un air de ſimplicité élégante, qui annonce le ſentiment de ſon bonheur dans celui qui l'habite. Je m'en approchais ; la porte en était ouverte, & bientôt je vis un pere aſſis auprès d'une table

de bois, environné de ſa femme & de ſes enfans : il ſe leva dès qu'il m'apperçut, vint à moi, m'invita d'entrer ſous ſon toît ruſtique, & à partager ſon repas frugal. Je l'acceptais: le cuiſinier de la tempérance l'avait apprêté, l'exercice. Je fus bientôt de la famille; la confiance & la joie ne s'enfuirent pas devant moi. La gravité du pere n'ôtait rien à la gaîté des enfans. Cette gravité était aimable & douce. Rien d'apprêté dans les convives, ni dans les mets : c'était des légumes & du laitage. Tout était bienſéant dans ce repas, & tout y était libre. Quelquefois le plus jeune des enfans, la tête découverte, prenait le vaſe dans lequel était le vin, & verſait à la ronde, non un poiſon agréable dans des coupes d'or, mais une liqueur pure & ſaine, dans de ſimples coupes de bois. Voilà les feſtins que je recherche, où je jouis, où mon cœur ſe déploie & s'ouvre au plaiſir, à l'amour des hommes : c'eſt là que j'aime à me trouver ſenſible. L'art n'y excite pas les beſoins qu'on y ſatisfait; il n'y a point préparé péniblement le plaiſir qu'on y goûte; on ne l'y appelle pas, & il s'y trouve : on y reçoit tout des mains bienfaiſantes de la nature, & elle n'y fait point acheter la joie : elle naît des ſentimens qu'inſpirent cette mere commune, & du calme qu'elle donne : elle n'attache

point ſur les pas de la volupté pure qu'elle répand la langueur, le dégoût, les triſtes regrets, les déchirans repentirs. Les repas où elle préſide ne traînent point après eux les infirmités : ceux d'aujourd'hui ne nuiſent pas à ceux du lendemain ; ils ne hâtent point la marche de la vieilleſſe. C'eſt ainſi que nous paſſerons la vie ſi je le puis ; c'eſt dans les champs que nous jouirons de notre bonheur ; c'eſt dans d'honnêtes villageois que nous choiſirons des amis : c'eſt là que nous connaîtrons le charme de l'égalité, & celui de répandre des bienfaits ſi nous en avons le pouvoir. Oui, quand à la franchiſe, le villageois joint la bonté ; qu'il eſt bon mari, bon pere, il eſt bien plus intéreſſant & plus eſtimable que nos honnêtes gens de la ville. Mais où vais-je m'égarer ? Je ne puis jeter les yeux ſur ces objets, qu'un intérêt vif ne m'occupe tout entier : c'eſt te dire aſſez que je ſuis loin d'avoir d'autres ſentimens que ceux de mon pere. Oui, mon amie, je puis m'inquiéter ſur les périls où il s'expoſe, ſans deſirer qu'il ceſſe de s'y expoſer : ſes plaintes, ſon chagrin, me le rendraient plus reſpectable s'il pouvait l'être plus qu'il ne l'eſt à mon cœur. Je le ſens, l'homme juſte doit l'être en tout tems, dans toutes les occaſions : une vaine prudence qui n'eſt que l'inſenſibilité couverte

du voîle de la ſageſſe, ne doit jamais l'éloigner de l'innocent & du faible : il doit ſoutenir leur cauſe quand il y a du danger ſans gloire, comme quand il y a de la gloire ſans danger.

Gorgus (c'eſt le nom de ce pere de famille) *Gorgus* m'invita au repos ſur un lit de paille fraîche, à l'ombre d'un vaſte ſicomore qui était devant ſa porte. Non, lui dis-je, le ſommeil n'eſt point en ce moment un beſoin pour moi ; & puiſque vous ne le cherchez pas, & que nous pouvons nous entretenir enſemble, j'aurais moins de plaiſir à m'y livrer qu'à m'en défendre : vous êtes poli, me dit cet honnête homme, avec un ton qui approchait de celui du reproche. Non, répondis-je, je ſuis vrai : quand je poſſéderais l'art de dire des menſonges flatteurs, je ne m'en ſervirais pas avec des hommes qui n'en ont pas beſoin pour être eſtimés, ni pour eſtimer les autres. Je n'étais plus fatigué : ce repas frugal avait rétabli mes forces ; une douce joie avait redonné à mes nerfs plus de ſoupleſſe & de jeu, & je me ſentais la même vigueur qu'au moment de mon départ. D'ailleurs, mon hôte avait excité ma curioſité ; ſes manieres, ſes diſcours annonçaient un homme plus inſtruit que ne le ſont d'ordinaire les honnêtes villageois. Je ne cherchai pas de détours

pour le mieux connaître : lorſque toute la famille ſe fut aſſiſe ſous un ombrage épais, je lui dis franchement ce qui me frappait en lui, que je ſoupçonnais qu'il n'avait pas toujours été ce qu'il paraiſſait, qu'il avait vu d'autres peuples que ceux de la Sicile; qu'il n'avait pas ce que j'ai entendu nommer, *le goût du terroir.* Il me répondit qu'en effet il avait voyagé pendant la vie de ſon pere. J'ai vu, me dit-il, les différentes Républiques de la Grèce. J'y ai fréquenté des gens de tous les états; j'ai aſſiſté aux leçons de divers philoſophes, & en ce point, plus philoſophe qu'eux peut-être, je n'embraſſai aucune opinion ſur des objets trop élevés pour notre faible raiſon; je ne fus d'aucune ſecte : je leur dois moins qu'à mon pere & à la nature. Ceux-là m'apprirent quelques préceptes admirables que leurs verbeux & ſophiſtiques raiſonnemens ne purent me faire mépriſer : ceux-ci me les firent aimer & m'en rendirent la pratique facile. Je pourrais comme les premiers, diſſerter long-tems ſur des objets qui ne demandent que l'action; mais mon pere me donnait par ſon exemple de plus ſûres leçons : il m'apprit à me rendre le bonheur facile, à vivre de peu, à être juſte & bon. Auſſi j'ai pu perdre plus de deux tiers de mon bien, ſans être malheureux : je n'ai plus que le né-

ceſſaire après avoir joui du ſuperflu, & je ſuis tranquille & content.

Vous n'êtes point commerçant, lui dis-je, comment avez-vous pu être privé de la plus grande partie de votre héritage ? Un procès ſans doute, un homme puiſſant, des juges iniques. Rien de tout cela, interrompit Gorgus : on n'a point de procès avec la nature, & c'eſt un de ſes plus terribles phénomenes qui m'a dépouillé des biens que j'avais reçu de mon pere : je n'ai eu d'ennemis, ni de juges que l'Ætna. Je lui demandai quelques détails, & voici ce qu'il me raconta.

Mon pere était laboureur comme moi : il préféra cet art à tout autre, comme le plus noble & le plus néceſſaire, comme le genre de vie qui coupe le mieux les nerfs du vice, & laiſſe à la vertu tous les ſiens. Il avait de vaſtes poſſeſſions que ſes ſoins rendaient floriſſantes : ſa maiſon grande & propre était à près de deux mille pas au-deſſus de celle-ci. C'eſt là que j'habitais : mon pere était mort, j'avais déjà les enfans que vous voyez autour de moi ; les feux de l'Ætna ne m'inſpiraient ni craintes, ni inquiétudes, car depuis long-tems ils ſemblaient épuiſés ; ils ne ſe faiſaient remarquer que par une fumée blanche qui en ſortait ſans ceſſe. Après un beau jour, j'admirais la magnificence d'une belle nuit ;

l'air était ſerain & tranquille, les étoiles brillaient d'une lumiere vive & pure : dans ce calme & ce ſilence touchant de la nature, on croyait entendre l'harmonie des aſtres qui s'avançaient dans leur cours majeſtueux. L'ame ſemblait s'élever de la terre pour admirer ce ſpectacle étonnant, & cependant toujours le même : tout y invitait à la méditation, & mon cœur ſe ſentait pénétré d'une douce mélancolie : je ſentais cette joie calme & celeſte qui eſt une image du bonheur des dieux : tout ce que je voyais me devenait intéreſſant : j'étais ému, attendri ; j'oubliais que je n'étais qu'un homme. Enfin, je rentrai chez moi pour me livrer au repos : je m'abandonnai à un ſommeil paiſible : que j'étais loin d'imaginer le reveil terrible qui devait lui ſuccéder ! Un bruit affreux & ſourd ſe fait entendre du ſein ému de la terre ; ma maiſon eſt ſecouée avec violence, je cours en tremblant au-dehors pour en chercher la cauſe, mes yeux ſe fixent vers le haut du mont : une flamme bleue & rapide ſerpentait autour de ſa tête, une fumée épaiſſe & noire en ſortait en tourbillons preſſés : dans chaque inſtant il lançait vers le ciel des gerbes de pierres ardentes qui retombaient avec un grand fracas. Je prévis qu'une irruption violente du volcan allait ſuivre ces effrayans phénomenes. Je rentrai chez moi pour

mettre en ſûreté ma famille ; je la trouvai éveillée & ſaiſie d'épouvante. Le bruit ſouterrain, l'ébranlement de la maiſon qui ſemblait ne ceſſer un inſtant que pour devenir plus terrible, ne laiſſait voir à mes enfans & à leur mere, que des images de deſtruction : ils ne leur préſentaient qu'une mort affreuſe. Je veux encourager ma femme, je veux la conduire dans ſa fuite & me charger de deux de mes enfans ; mais ſes genoux fléchiſſent ſous elle, elle tombe en faiblaiſſe. Je la prends dans mes bras avec l'aîné de mes fils, & après une courſe précipitée, je les dépoſe chez un ami, dont la cabane était au pied de l'Ætna. A ces mots, la femme interrompit le laboureur, en le preſſant dans ſes bras. Oh ! mon ami, dit-elle, combien je te donnai de peine ce jour-là ! Je ne m'en ſouviens pas ſans reconnaître que je ſuis bien faible, puiſque je ne pus alors être courageuſe avec toi, & ſans t'aimer & te chérir davantage. Chere épouſe, répondit *Gorgus*, il ne dépendait pas de toi d'avoir plus de force : la peine que j'éprouvai n'eſt plus ; mais le ſouvenir m'en reſte. Je me la rappelle toujours avec un nouveau plaiſir, & ce plaiſir eſt ma récompenſe. Je te ſauvai alors ; mais n'eſt-ce pas toi qui rend mon ſort ſi doux, qui l'embellis par tes tendres ſoins, qui rend ma maiſon ſi intéreſſante pour mon

cœur ? N'eſt-ce pas toi qui me rend ſi léger le fardeau de la vie ? Cette bonne femme attendrie baiſa la main de ſon époux, & reprit ſa place. *Gorgus* continua. Je revins ſur mes pas chercher mes autres enfans ; mais les difficultés s'étaient accrues, ainſi que les dangers. Le mont faiſait toujours de nouveaux efforts pour vomir le feu dévorant qui le conſumait : la terre s'agitait ſous mes pas, je croyais marcher ſur un pont ébranlé par un torrent rapide, & dont le craquement de la charpente annonçait la chûte. Il ſemblait que la montagne allait ſe déraciner ; la fumée qui s'en élevait, était teinte d'un rouge de ſang par le feu qui bouillonnait dans les entrailles du Volcan. Cette fumée s'élançait ſemblable à un pin ; ſon tronc énorme enveloppait les bouches de l'Ætna, & il étendait vers le ciel ſes branches tournoyantes qui ſe perdaient dans une ombre affreuſe : des éclairs le ſillonnaient : des rocs en feu jailliſſaient & s'évanouiſſaient dans l'obſcurité qu'ils éclairaient quelque tems : des cendres, une exalaiſon étouffante ne me permettait de reſpirer qu'avec peine : un torrent d'eau bouillante ſe fit jour au-deſſus de moi & je vis paſſer à peu de diſtance ſes flots blanchiſſans d'écume. Cependant j'allais toujours en avant ; je voyais ma maiſon ; j'en étais tout près lorque le mont ſe

fendit avec un bruit plus affreux que celui du tonnerre, & de ſes flancs entr'ouverts, je vis jaillir des fontaines de feu, qui bientôt eurent formé un torrent enflammé qui deſcendait ſur ma maiſon; je m'élançai pour en retirer mes enfans; j'en ſortis avec précipitation, en les ſerrant contre mon ſein; les cendres, les pierres ponces nous accablaient; je les en préſervais le mieux qu'il m'était poſſible, & ne regardai en arriere que lorſque j'eus rejoint le reſte de ma famille. Alors je jetai des regards inquiets ſur les lieux que je venais de quitter: le torrent s'avançait toujours plus redoutable, déjà il avait englouti ma maiſon, les murs les plus épais ſe fendaient à ſon approche & diſparaiſſaient, les arbres éclataient & devenaient la proie des flâmes avant qu'il les eût atteint: arbres, maiſons, vignes, champs, tout n'était plus qu'une vaſte & mouvante plaine de feu ſur laquelle on voyait s'élever une fumée épaiſſe & blanche, & flotter des tourbillons de cendres que le Volcan vomiſſait toujours. Je voyais en frémiſſant s'approcher de nous cette maſſe ardente & liquide dont la hauteur était de plus de ſoixante piés & la largeur de deux mille pas: déjà elle en avait parcouru autant depuis ſa ſource; elle obſcurciſſait le ciel par les vapeurs qui s'en élevaient, & y répandaient une lueur ſombre. Toute

la montagne, tout le pays qui l'environne présentait un tableau immenſe de deſtruction. Je retournai dans les bras de ma famille : quelquefois je me livrais à la joie de l'avoir ſauvée, quelquefois elle me faiſait ſentir plus vivement la perte que je venais de faire ; des images déſolantes frappaient mon imagination & perçaient mon cœur : je me voyais environné des beſoins, de la miſere, de la douleur ; j'en étais accablé ; mais enfin je repouſſai ces triſtes penſées, & je rappellai des idées plus conſolantes : je diſais ; je n'ai pas tout perdu encore ; il me reſte toujours l'eſtime des hommes ſenſibles & vertueux, & le ſouvenir du bien que j'ai pu faire ; il me reſte de la ſanté du courage, & une ame ferme. Avec le travail, on éloigne le beſoin ; il eſt des hommes plus malheureux que moi qui vivent & ſouffrent ſans ſe plaindre. Quand la vigueur m'abandonnera, peut-être ma famille pourra elle-même ſatisfaire à ſes beſoins. Si de nos enfans nous avons pu faire des gens de bien, ils ſoutiendront notre vieilleſſe, ils en feront la joie & la conſolation. S'ils n'avaient que des cœurs ingrats & féroces, alors les infirmités, la faim, l'abandon ne feront pas de ſi grands maux ; la mort ſe tient à leurs côtés, & la mort en eſt le remede. Ces réflexions me rendirent le calme & me ranimerent. Le jour

parut, & je sortis pour voir les ravages que le Volcan avait causé. Le torrent de matiere embrasée s'avançait encore, mais sa marche était rallentie, & en considérant son cours, je sentis renaître l'espérance. Il approchait d'une vallée profonde; je prévis qu'il s'y précipiterait, qu'il en suivrait la pente rapide & qu'une partie de mon héritage serait sauvée. Je me hâtai d'aller annoncer cette nouvelle consolante à ma famille.

Ce que j'avais prévu arriva; la vallée fut presque comblée, & il me resta une portion de mon bien. J'y ai élevé cette cabane, j'y ai cultivé des terres que j'avais jusqu'alors négligées, j'y ai mis en valeur tout ce qui pouvait l'être; car je n'ai pu cultiver tout ce qui avoisinait le fleuve de matiere fondue, encore ardente deux mois après: il avait communiqué son feu à la terre, & lui avait fait dévorer tout ce qu'elle nourrissait; mais enfin, nous pûmes vivre, nous vivons encore, & plus heureux peut-être que ceux qui acquièrent sans cesse & ne voyent point de bornes à leurs possessions.

Voilà, mon amie, le récit de cet honnête laboureur. Il me fait desirer sa gaîté, le calme de son ame: oui c'est toi, c'est toi qui me rendras aussi heureux que lui. Sa femme est pleine de bonté; elle est complaisante & modeste: ses

enfans ſont d'un caractere doux; ils ont l'aimable vivacité de leur âge & la ſimplicité de leur état. Ils aiment à travailler avec leur pere; & ne voyent point de fatigues ni de peines, quand il faut lui faire plaiſir : ils volent à ſes ordres, & il les donne comme on exprime des deſirs à un ami. L'un d'eux revenait du village voiſin; il vient de raconter ce qu'il y a vu, & ſi ma conjecture eſt fondée, j'eſpere pouvoir être utile à ce citoyen de Catane dont je parle à mon pere; j'eſpere eſſuyer les larmes d'un vieillard déſolé; mais il faut agir, & je cours......

* * *

Tu le verras ce vieillard vénérable; il part pour Syracuſe, car ce n'eſt que là qu'il voit un aſyle ſûr & tranquille. Je l'adreſſe à mon pere : mon pere eſt l'ami des malheureux & il ſera le ſien. Tu verras ſon aimable fille, tu l'aimeras; elle en eſt digne. Dans tout ce que je lui ai entendu dire, dans tout ce que je lui ai vu faire, j'ai reconnu la modeſtie, la candeur, la bonté. Oui, la femme eſt le plus beau des êtres de l'univers, & de toutes les femmes la plus intéreſſante après toi, c'eſt elle. Ce n'eſt pas le plaiſir de médire qui donne à ſa langue une facilité cruelle; mais quand il faut calmer un cœur tourmenté par le deſir de la vengeance,

qu'elle parle d'indulgence, de pardon, d'humanité, toutes ſes expreſſions ont un charme enchanteur; on croit entendre la voix d'un dieu bienfaiſant, la perſuaſion coule de ſes lêvres, & entraîne les cœurs par la volupté. Comment le vice a-t-il pu méditer devant elle des projets odieux? Comment un jeune homme qui devait la connaître, a-t-il pu deſirer de l'avilir? Il voyait ſes regards ſe fixer quelquefois ſur lui, & ſes regards naïfs & tendres devaient lui faire chérir, adorer ſon innocence. Ah, ſi Agathon était libre ou pouvait ſe dégager! Je la peindrais à ſes yeux, je lui dirai: voilà la femme que ton ami t'a choiſi; joins ton ſort au ſien, & la patrie te remerciera de la lui avoir donnée: elle fera la joie de ta mere; elle rendra douce & preſque inſenſible la pente inévitable qui la conduit au tombeau; elle rendra tes jours tranquilles & heureux. — Mais je m'amuſe à faire leur éloge quand ils m'attendent, & qu'ils ont encore à craindre le tyran. Je me hâte de te dire en peu de mots comment j'ai pu rendre cette fille charmante à ſon pere, & je courrai leur remettre cette lettre; ils doivent te la porter.

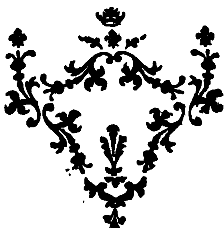
Un des fils de *Gorgus* allant au village voiſin, avait entendu des ſons plaintifs qui ſortaient d'une maiſon ſolitaire: ému, il s'approche: la

voix ne ſe fait plus entendre ; tout eſt calme, il ſemble que ce lieu ſoit ſans habitans, & il continue ſa route. Arrivé au village, il s'informe des perſonnes qui habitaient cette maiſon ; on lui dit qu'un jeune homme l'avait louée depuis deux jours, & qu'il y demeurait avec quelques femmes. Ce récit me rappella le neveu du tyran ; il était poſſible qu'il fut le jeune homme, que la fille enlevée à *Catane* fut une de ces femmes : peut-être, diſais-je, le tyran aura craint qu'une longue impunité n'excitat enfin l'indignation des citoyens & ne réveillat leur courage ; qu'elle ne fit naître de nouveaux dangers : il aura voulu que le raviſſeur ſe retirat, & paraître vouloir punir quand le coupable n'aura eu plus rien à craindre. J'allai au village prochain ; je pris des informations ; elles confirmerent mes ſoupçons : mais comment s'en aſſurer ? Comment enlever au tyran ſa proie ? Employer la violence était un moyen dangereux ; ſeul j'étais trop faible, & ſi j'en joignais d'autres à moi, je les expoſais. Réclamer le ſecours des loix, c'était s'expoſer à des lenteurs & par conſéquent à tout perdre ; & à quel titre aurais-je pu le faire ? J'écrivis à Catane, le vieillard accourut : il voulut aller à la maiſon où l'on croyait qu'était ſa fille ſans implorer le ſecours des loix, ſans s'aſſocier d'autre homme que moi.

N'expoſons

N'expoſons perſonne, dit-il, le raviſſeur eſt de votre âge; il eſt ſeul, nous ſommes déjà trop forts : le crime rend lâche dans les dangers inattendus, autant qu'il rend inſolent dans la ſécurité, ou lorſqu'il lutte contre la faibleſſe. L'infâme n'oſera ſoutenir ma vue; il rougira aujourd'hui qu'il n'a plus que des femmes autour de lui. Nous allons, nous faiſons ouvrir la porte; nous voyons deux femmes tremblantes. *Et ma fille, où eſt-elle?* s'écria ce bon pere : au ſon de cette voix reſpectable & chere, je la vois ſortir du lieu où elle était cachée, jeter un cri, ouvrir les bras, accourir à ſon pere, & s'évanouir en le preſſant contre ſon ſein. Nous la rendons à la vie, à la joie, mais auſſi à la crainte. Son tyran devait venir le ſoir; il n'avait pu encore que louer cette maiſon, que l'y placer : des affaires preſſantes l'avaient éloigné. Nous étions venus à tems. Nous ſortons. Un fils de *Gorgus* qui nous avait ſuivi de loin, nous guida dans un lieu écarté d'où le pere & la fille peuvent aiſément gagner les terres de Syracuſe. Je lui ai conſeillé de s'y retirer; il a ſenti que ſa fuite était néceſſaire. Allez, lui ai-je dit : vous attendrez paiſiblement auprès de mon pere que le tyran & la tyrannie ne ſoient plus, & j'oſe croire que vous n'attendrez pas long-tems. Elle n'eſt pas fondée ſur

vos mœurs, elle ne l'eſt que ſur l'effroi qu'a produit la ſurpriſe: mais l'étonnement ſe diſſipera; le tems uſera la crainte & relèvera le courage; & au moment que vos concitoyens pourront ſe voir, ils s'uniront, ils ſeront libres. Adieu, je vais embraſſer encore l'honnête & reſpectable famille qui doit te revoir bientôt : & moi — je prendrai triſtement le chemin de Meſſène.



LETTRE XX.

Nicias à Cynire.

Mes lettres ſont fréquentes, mon amie; je m'en apperçois parce que les tiennes ſont rares. Et pourquoi le ſont-elles? Cette idée me ſaiſit: je ſuis ſûr de ton amour, & cependant je frémis: m'aimerais-tu moins que je ne t'aime? Je cherche des raiſons pour me raſſurer, j'en ſens la force, je leur cede un inſtant, & il ſemble que je me plais à les combattre dans l'inſtant qui ſuccede. Plus de gens vont à Syracuſe qu'il n'en revient; j'ai donc plus de moyens d'envoyer que de recevoir. Je ſais toujours où tu es; ſouvent tu ignores où je ſuis. Tu vois toujours les mêmes objets; je change ſans ceſſe de lieux, & je ſens plus ſouvent le beſoin de te raconter ce qui m'a frappé. Tout eſt tranquille autour de toi; ce que tu vois aujourd'hui, eſt ce que tu vis hier: je vois chaque jour ce que je n'avais point vu encore. Mais l'amour eſt une ſource féconde de penſées diverſes, de ſentimens qui s'uniſſent & ſe combattent: cette ſource ſe ſerait-elle affaiblie? N'aurais-tu plus le même plaiſir à me peindre ton cœur, à me

dire ce qui l'agite & ce qui le flatte? Et quand tu exprimerais toujours les mêmes ſentimens, ſi tu m'aimes, ne ſais-tu pas qu'il eſt doux de ſe le répéter cent fois & de l'entendre répéter; que ces diſcours ne peuvent ceſſer d'avoir le charme de la nouveauté que lorſque le cœur n'eſt plus rempli, qu'il eſt devenu aride & froid? — Mais je dois réſiſter au penchant que j'ai à me plaindre. Je vais continuer le récit de mon voyage.

Je ſuis au-delà du pied du mont Ætna: je vois ſous mes pieds le *Tauromenius* rouler ſes eaux bruyantes & bourbeuſes. Là il mine & renverſe ſes rivages; ici le rivage le repouſſe & le reſſerre; il y gémit en tournoyant dans des gouffres profonds. Qu'avec plus de plaiſir je ſuivrais les détours d'un paiſible ruiſſeau qui roule ſes eaux limpides ſur une prairie qu'il fertiliſe! Hommes ambitieux, ce fleuve eſt votre image: vous n'êtes jamais en paix, la nuit qui ramène le calme & le ſilence dans toute la nature, amène avec elle pour vous, & la crainte de perdre & l'avide deſir d'acquérir: le ſommeil fuit. Vous préférez la célébrité au bonheur; vous aimez mieux pouvoir vous faire craindre que d'être obſcurement utile. Oh! ce n'eſt point ainſi que je veux vivre; ce n'eſt point ainſi que je vivrais, ſi je conſerve une ame ſaine

& pure; ce n'eſt pas ainſi que tu deſireras que nous paſſions nos jours.

Au-delà, j'apperçois les vaſtes plaines de la mer, interceptées par le mont *Taurus* qui s'élève en pyramide : il me laiſſe cependant voir ſur ſes bords deux petites villes, *Narcus* & *Tauroménius*, les autels d'Apollon & le petit temple de Vénus; monumens élevés quelquefois par la reconnaiſſance, mais plus ſouvent par la crainte, & preſque toujours ſouillés par l'aveugle ſuperſtition. Au moins, ſi cette multitude de Dieux ſervaient à rendre les hommes plus heureux : ſi dans les temples qu'on leur élève, l'homme ſentait les deſirs criminels expirer dans ſon cœur; ſi les vœux qu'il y porte lui inſpiraient l'amour de ſes ſemblables & celui de la patrie, je pourrais applaudir à l'utile erreur qui les conduit; mais, mortels inſenſés, vous allez demander aux dieux ce que vous allez cacher aux hommes, ce que vous rougiriez de leur faire connaître. Ces dieux, vous les croyez plus indulgens que les loix humaines & que votre propre cœur qui vous reprochent les vœux que vous formez, ou qui puniraient les actions qu'ils ont pour objet.

Vers les lieux où je dois diriger ma courſe, je vois s'élever les Monts de Neptune ou de Pelore, dont la pente tantôt douce, tantôt rapide fait

remarquer, ici la main des hommes, & là les beautés agrestes & fortes de la nature. Ce qu'elle lui donne est peut-être moins agréable que ce qu'il tient de l'art; mais le tableau que sa main seule a tracé, a des traits bien plus grands, plus frappans, plus majestueux que tout ce que l'industrie humaine peut produire. Dans quelques heures, je les aurai parcouru & je découvrirai l'ancienne *Zancle* qui semble commander aux flots en les repoussant contre l'Italie.

* * *

Du pied du mont Pélore où je suis placé, j'ai la perspective la plus charmante que puisse créer l'imagination. Assis au pied d'un hêtre antique qui m'environne d'un épais & vaste ombrage, j'ai sous moi un vallon couvert de prairies & de troupeaux errans sans bergers. Au fond, roule une petite rivière qui d'abord serpente lentement, puis s'avançant d'un cours plus rapide, tombe enfin dans un vaste bassin que les eaux se sont creusées dans le roc: elles se précipitent, se relèvent en bouillonnant, & continuant leur cours, environnent de leurs flots écumans les rochers dont leur lit est semé. Au-dessus d'elles, se voit une forêt épaisse de sapin: une mousse toujours verte comme leur feuillage, couvre la terre qui les nourrit, & présente un tapis formé des mains de la

nature : l'ombre noire des branches touffues du ſapin, leurs troncs blancs, longs & droits, les rayons du ſoleil qui pénétrant ça & là, donnent à la mouſſe une teinte jaune, & rendent la perſpective plus variée. A l'extrémité de cette forêt, je vois les colonnes ondoyantes que forme la fumée, elles m'annoncent des habitations dont je ne puis découvrir le faîte. Au-delà encore eſt la mer, les rivages de l'Heſpérie, les villes qui ſont aſſiſes ſur la croupe des monts. Je ne ſuis pas ſeul dans cette ſolitude ; tu y es avec moi, je t'en montre tous les agrémens. Je forme un projet qui me fait oublier pour un moment que je ſuis loin de Syracuſe & qu'il faut m'en éloigner encore.

Ici, j'éleverai une maiſon ; elle ſera ſimple, élégante, ſans faſte, ſans ornemens recherchés ; tout y ſera propre, agréable : on pourra en faire une plus riche, on n'en fera pas une plus commode : tout y ſera digne de toi, tout y ſera dans la nature, parce que tout ce que tu dis & ce que tu fais en inſpire le goût. Là, ſerait un jardin potager : les plantes que tu aimerais le mieux, je les y ſemerai moi-même. Avec quel ſoin je les cultiverai ; avec quelle vigilance j'en éloignerai les animaux deſtructeurs ! C'eſt pour ton plaiſir qu'elles exiſteraient ; le mien ſerait de les faire produire & de les conſerver.

Dans la diſtribution de mon jardin, il y

aurait un carré pour les fleurs; elles me feraient chères, parce que je pourrais te les offrir; elles feraient heureuses, elles écloraient pour toi; c'est pour toi qu'elles déployeraient leur brillant panache & qu'elles se teindraient des couleurs les plus douces & les plus vives; elles mourraient sur ton sein.

Près d'elles je planterais une charmille; mes soins la feraient s'élever, s'étendre, s'entrelasser & former bientôt un ombrage frais. C'est ici que ma Cynire trouvera un asyle contre les regards ardens du soleil : c'est ici qu'elle viendra respirer un air pur. J'y viendrai aussi respirer celui qu'elle aura embaumé de son haleine : cette herbe tendre & fraiche sera foulée sous ses pas : les oiseaux cachés sous ce feuillage épais, lui feront entendre leurs accens variés : sa voix se mêlera quelquefois à leurs chants; ils se tairont pour n'écouter qu'elle. Je ne l'égayerais pas par mes chants; je serai trop touché, trop ému pour forcer ma voix à former des modulations déterminées; mais je veillerai sur elle, je veillerai à son bonheur.... Son bonheur ne sera-t-il pas le mien! (*)

(*) Nous avons été tenté de retrancher une partie de cette Lettre, parce qu'elle est presque jolie; qu'on y voit de la *galanterie*, & ne nous parait pas dans le

A l'extrêmité de l'allée de charmille, ſera un banc de gazon : là, j'irai ſouvent m'aſſeoir près de toi : ce ſera ſur-tout lorſque le ſoleil cache ſon globe lumineux derriere les montagnes. Alors, peut-être, je pourrai m'exprimer ainſi. Qu'il y a de grandeur, de majeſté dans la nature ! Vois ce nuage noir bordé d'un pourpre éclatant, qui jette un ſombre majeſtueux ſur la terre : il ſe mèle avec l'écume blanche qui flotte ſur les ondes agitées de notre fleuve : les eaux de la mer en ſont teintes, les montagnes paraiſſent couvertes d'un drap ſanglant : le rouge du ciel ſe confond avec le vert des forèts & des champs que le laboureur fatigué abandonne : il marche à pas lents, il va retrouver ſa fidele compagne & ſes enfans. Ah ! fuſſai-je cent fois plus épuiſé, un ſeul de tes regards me rendrait toutes mes forces : j'oublierais mes travaux, mes peines, quand j'entendrais ta voix. Le berger ramène ſon troupeau

---

caractère de Nicias, ni dans celui de la paſſion. Pourquoi y remarque-t-on un peu de froideur ? C'eſt qu'elle fut écrite par un homme fatigué : car rien ne calme plus les paſſions que l'épuiſement de la laſſitude. Cette raiſon explique pourquoi les hommes du jour ſont ſi jolis, ſi galans & ſi froids ; c'eſt que, comme ils le diſent eux-mêmes, ils ſont toujours *excédés*, *abimés*, *obſtrués*, &c.

qu'il avait laiſſé errer pendant le jour, ſans veiller ſur lui : il compte ſes brebis ; aucune ne s'eſt égarée. Si j'euſſe été à ſa place, j'aurais eu ſa négligence, mais non ſes derniers ſoins : je n'aurais pas été occupé de mon troupeau, ç'aurait été de ton image. Ici je prépare un lit de mouſſe pour te recevoir, quand le ſoleil preſſera tes yeux appéſantis. Je me vois près de toi, je te regarde, tu m'entends ; je te parle, je te dis combien je t'aime, combien je ſuis heureux avec toi, & tu parais partager & ma tendreſſe & mes plaiſirs. Je te preſſe contre moi avec ardeur, avec ces *tranſports*, ce feu qui embraſe les ames ſenſibles, & qu'on ne peut peindre. Quelquefois je me promene avec toi, je te ſuis, & ce n'eſt pas toujours dans les mêmes lieux. Aujourd'hui nous dirigeons nos pas ſur des collines ſtériles & loin des hommes. Plus loin de noires & d'antiques forêts nous environnent & ne laiſſent venir à nous qu'une lumière faible & ſombre ; nous ſommes aſſis ſur les débris des rocs diſperſés & couverts d'une mouſſe que les ſiècles ont accumulée : un lugubre ſilence ſemble devoir y inſpirer l'horreur : il n'eſt troublé que par les cris du hibou ſolitaire. Je t'y vois, je n'imagine pas que la nature étale ailleurs des beautés plus touchantes : je ne regrette rien, & ce déſert devient un

champ fortuné où je trouve la joie, la tranquillité, le bonheur : tu l'embellis, tu en fais un lieu de délices où j'aime à me reposer.

Quelquefois nous nous rendons au bas du vallon ; nous sommes dans des lieux que la nature semble avoir pris plaisir à orner, où elle étale toute sa magnificence & sa fécondité : nous admirons ces prairies vertes, relevées par le brillant de diverses fleurs : un bassin d'eau transparente renverse les objets & les double en renvoyant leur image. Nous revenons dans ce verger dont les arbres ont été plantés par mes mains ; mais tu en as marqué la place : ils sont chargés de fruits ; je vais en cueillir, je te les offre ; tu les partages avec moi, & ceux que je tiens de ta main, ceux-là sont les plus délicieux. Quelque beau que soit le spectacle qui frappe alors mes yeux, il en est un sur lequel j'ai plus de plaisir à m'attacher, sur lequel je reviens sans cesse ; que je vois encore quand mes regards parcourent cette étendue immense que nous avons devant nous ; qui ne me permet pas de me souvenir de ce que je laisse quand je reviens à lui : il est alors le seul dans l'univers.

Peut-être quelque voyageur, quelque infortuné viendra nous demander l'hospitalité. Je te verrai lui tendre une main bienfaisante, fixer sur

lui des regards où l'humanité se peint, le consoler s'il se plaint, le soulager s'il souffre. Je jouirai du bien que tu lui fais, de la reconnaissance que tu lui inspires, des bénédictions qu'il prie les dieux de répandre sur toi. Il trouvera sous notre toît un repas frugal & des plaisirs purs; il les partagera avec nous : s'il est honnête, il se réjouira de notre bonheur : si son ame est avilie, il gémira de n'en être pas digne, & peut-être il le deviendra....

Mais un vent violent qui s'éleve, m'oblige d'abandonner ces agréables lieux & mon rève enchanteur : je vais chercher un asyle contre la tempête dans une des maisons qui terminent la vallée. Là, peut-être, j'acheverai ma lettre : je n'espère pas pouvoir y trouver un moyen de te la faire parvenir....

* * *

Dans ce hameau où je croyais ne trouver que des hommes ignorans & simples, j'ai trouvé un philosophe, ou plutôt un homme qui croit l'être. Il m'a reçu avec l'empressement de l'humanité, que j'ai cru être dans la suite aiguisé par le desir de disputer, de parler de ses opinions & de les faire adopter. Frappé des objections qu'on peut faire sur l'existence de Dieu, il n'a plus senti la force de celles qui

combattent ſa non-exiſtence : il a voulu propager ſa doctrine parmi ſes concitoyens ; il s'en eſt fait haïr, & par mépris pour eux, il eſt venu ſe cacher dans un déſert ; mais il a porté dans les forêts le goût de la diſpute qui l'avait rendu odieux. Il lui fait deſirer de voir des hommes, il les cherche & n'eſt recherché d'aucun. A peine fumes-nous aſſis, qu'il développa la chaîne de ſes argumens, & m'en fit un étalage ſi rapide, que je fus d'abord embarraſſé. C'était le ſeul objet de ſes méditations, de ſes diſcours, & je ne ſavais pas même qu'on pût diſputer ſur ce point : il lui était donc bien facile de m'étourdir. Je lui répondis enfin, & j'employai ſes propres armes : à ce qu'il voyait d'incompréhenſible dans mon opinion, j'oppoſai ce que je voyais d'incompréhenſible dans la ſienne. Je prouvai que les diverſes idées que les hommes ſe formaient de la divinité, ne démontraient point qu'elle n'exiſtaſſe pas ; mais ſeulement que notre imagination, notre raiſon même étaient modifiées par les circonſtances, les climats, les loix, le degré de perfectibilité ; que les bornes de notre intelligence, loin de nous faire nier une intelligence ſuprême, doivent nous apprendre que ſur cet objet, une timide circonſpection eſt ſageſſe. Nous diſputâmes long-tems, & il ne me perſuada que de

ſa manie contentieuſe, comme je ne le perſuadai peut-être que de la faibleſſe de mon ame enveloppée de préjugés, & qui s'effrayait de voir briſé le joug ſous lequel elle végétait triſtement.

Hommes forts, daignez ménager notre faibleſſe ! ſi vous êtes humain, vous devez la reſpecter. Si nous ſommes effrayés de voir le néant placé ſur les bornes de notre être, ne vous faites pas toujours un plaiſir, ni un devoir, de nous offrir ſans ceſſe ce tableau : ne donnez point vos doutes pour des certitudes, & quand ils vous paraitraient des certitudes, doutez au moins qu'il ſoit utile de les répandre. S'il eſt encore des hommes errans dans des forêts, ſans loix, ſans mœurs, ſans idées que celles que donnent les premiers beſoins, c'eſt à ceux-là que vous pouvez ſans danger prêcher votre doctrine. Mais dans la ſociété, les loix font de la crainte des Dieux un frein pour le crime, un encouragement pour la vertu : vous devez trembler d'annoncer des vérités mêmes, ſi elles ne ſont pas utiles, ſi elles ſont funeſtes. Il eſt des peuples qui gagneraient à ne pas croire aux Dieux ſanguinaires qu'ils adorent ; mais c'eſt parce qu'ils eurent des mœurs féroces & barbares qu'ils ſe firent des dieux cruels ; & pour vaincre cette férocité, pour adoucir ces mœurs, c'eſt un moyen puiſſant que celle qui

annonce un Dieu bon & juſte. Il n'eſt pas démontré impoſſible que des loix ſages ne puiſſent ſuppléer à la crainte des Dieux ; mais donnez d'abord aux peuples ces loix équitables & pures, ces loix qui peuvent ſe ſoutenir par elles-mêmes, & vous pourrez enſuite renverſer les inutiles appuis de l'édifice. Mais alors peut-être on pourrait vous dire encore : pourquoi ravir à l'homme de bien l'illuſion conſolante qu'il eſt environné d'un Dieu bienfaiſant, qu'il vit, qu'il agit ſous ſes yeux, qu'il lit dans ſon cœur ? Laiſſez-le penſer que l'être ſuprême qui met tout en mouvement dans la nature, abaiſſe ſur l'homme vertueux des regards de bienveillance. Ah ! quand il ſe tromperait, ne le privez pas d'une douce erreur qui lui aide à ſupporter avec courage & tranquillité, les outrages du peuple, les injuſtices des hommes, les revers de la fortune ; qui le fait être bon dans la proſpérité, & grand dans le malheur, qui eſt pour lui la récompenſe du bien qu'elle lui fait aimer. Si elle le rend indulgent & facile envers les malheureux, ſi elle répand quelques momens de joie ſur une vie accablée de maux, ſi elle adoucit la pente qui le conduit au cercueil, ſi du ſein de la tombe, elle fait renaître une flatteuſe eſpérance, n'y a-t-il pas de l'inhumanité à la lui ôter ! Et ſi cette doctrine fait

que le méchant ſe croit environné d'un témoin puiſſant & terrible auquel il ne peut échapper, qui le voit, qui le pourſuit dans le ſilence des ténébres, qui veille tandis que les hommes ſont livrés au ſommeil. S'il croit l'entendre au plus faible bruit qui vient frapper ſes oreilles, ſi cette image retient une fois ſon bras au moment de commettre un crime, & lui repréſente ſans ceſſe le tableau déchirant de ceux dont il oſa ſe ſouiller, vous vous rendez coupable en détruiſant ce frein utile de tous les forfaits, ce frein qui eut pu lui empêcher de les commettre. Et qui vous aſſure que vous ſeul voyez la vérité, que vous ſeul l'annoncez? Votre raiſon eſt-elle plus infaillible que la mienne? De quel droit venez-vous ſubſtituer ce qui vous paraît vrai à ce qui me ſemble l'être?

Je le ſens: cette manie de diſputer, cette eſpece de fureur de combattre une divinité, ne peut être le partage de l'homme déſintéreſſé, ſenſible & bon: elle l'eſt de celui qui cherche à ſe complaire, qui jouit du trouble qu'il ſéme dans l'ame de ceux qui l'écoutent, pour qui quelques inſtans de plaiſir que lui donnent ſes funeſtes ſuccès, ont plus de poids que la tranquillité & le bonheur de ſes concitoyens qu'il détruit. Combien j'aurais perdu ſi les argumens de ce philoſophe cruel m'avaient perſuadé?

Aujourd'hui

Aujourd'hui tout est animé dans la nature, tout a une voix pour se faire entendre à mon cœur: tout ce que je vois me montre la main d'un Dieu par qui tout est vivant: chaque pas que je fais me montre les vestiges des siens. Je l'entends dans le silence & le calme de la nuit, dans le zéphire qui agite les feuilles des forêts, dans l'orage qui gronde, dans l'éclair qui fend la nue, comme dans la sérénité d'un beau jour. Je le vois dans les profonds abymes de la mer habitée par une multitude d'êtres, dans les monts qui cachent leur tête orgueilleuse au sein des nues, & dans les plaines fertiles. Ce ruisseau paisible dont les eaux pénétrent la terre & s'élèvent ensuite en plantes utiles, les modulations du rossignol, la démarche intrépide & fière du cheval, cet insecte qui s'enveloppe ou s'élance pour se dérober à moi, les glaces de l'hiver, les ardeurs brûlantes de l'été, les fleurs du printems, les dons de l'automne: ces astres qui roulent majestueusement dans les cieux qu'ils éclairent; tout me montre, tout m'annonce un grand être, non moins inépuisable dans la variété de ses desseins qu'étonnant par ses œuvres; tout m'appelle à lui. Je me livre à de douces méditations, mon ame s'élève & cherche à le comprendre; mais plus il se montre plus il frappe mes yeux, plus il me paraît in-

compréhenſible, mieux je ſens la diſtance immenſe qu'il y a de lui à moi. Je ſens ma faibleſſe; mais dans ma faibleſſe même, je ſens la grandeur qui accable mon imagination & flatte mon cœur, & je ne la ſens pas ſans plaiſir. Mais ſi j'avais pu céder aux raiſonnemens trompeurs de ce Sicilien; mécontent de tout, la nature devenait muette & morte pour moi: mon cœur que l'image d'un Dieu éleve & remplit, ſe ſerait fermé avec effroi: il ſe ſerait flétri & deſſéché: ſéparé des hommes, vils enfans du hazard comme moi, je n'aurais été rappellé vers eux que par la voix diſcordante de l'intérêt particulier. Te le dirai-je. Oui, je ſens que je t'en aimerais moins, que mon amour y perdrait de ſa pureté, de ſa conſtance: cette ſource de ſentiment tarie, les autres en contracteraient je ne ſais quoi de rigide & de dur; leur force ſerait de l'âpreté. En ſe répandant ſur tous ceux que peut éprouver un cœur honnête, ce ſentiment leur donne de l'élévation, de la grandeur & pour ainſi dire, de la facilité: il les embellit, les épure, les vivifie; je l'éprouve mieux que je ne puis l'exprimer... Malheureux qui n'en ſentit jamais le charme; plus malheureux encore eſt celui, qui, après s'y être livré, a pu lui fermer ſon ame. S'il me fait aimer le bien, s'il me rend tous les hommes intéreſſans, ſi

mon pere m'en devient plus cher, & plus vénérable, ſi ſurtout, il te peint à mes yeux comme un objet céleſte, & m'aſſure que je ne ceſſerai jamais d'être à toi, ce ſentiment devient mon bien le plus précieux : en le perdant, je croirais ceſſer de vivre.

Il faut continuer ma route. Du lieu où je t'écris, je découvre le haut des tours de Meſſene. C'eſt là que je dois arriver avant que le ſoleil ait achevé ſon cours : là ſans doute j'apprendrai des nouvelles de Syracuſe : des mots tracés par ta main me diront que tu m'aimes, que tu vis pour moi. Adieu.

Fin du Tome Premier.

SNJ

